

LE NOUVEAU Magazine Littéraire

LES LIVRES POUR REVIVRE

Nastassja Martin
Croire aux fauves

Italo Calvino
Monsieur Palomar

Jean-Pierre Vernant
Les Origines de la pensée grecque

Vladimir Nabokov
Littératures

Marguerite Yourcenar
Mémoires d'Hadrien

André Breton
Arcane 17

Friedrich Nietzsche
Aurore

Stendhal
Journal

Molière
L'École des femmes

Spinoza
Éthique

...



Numéro
spécial

JUN 2020 / N°30 - ALL 7,20 € - ITA 6,40 € - GR 6,40 € - AUT 6,90 € - BEL 6,40 € - ESP 6,40 € - LUX 6,40 € - PORT CONT 6,40 € - ANDORRE 6 € - DOM 6,40 € - TOM (A) 14,00 XPF - TOM (S) 9,00 XPF - MAR 65 DH - TUN 6,90 TND - CAN 6,99 \$CAN - CHE 11 CHF

M 07952 - 30H - F : 5,90 € - RD



URGENCE

VENEZ EN AIDE AUX VICTIMES

CORONAVIRUS



Face au Coronavirus, et pour maintenir son activité dans le respect des règles de sécurité recommandées par le Ministère de la santé, le Secours populaire en appelle à la mobilisation de tous et aux dons financiers.

Faites un don sur secourspopulaire.fr



URGENCE

« Cette petite fille espérance... »

Par Nicolas Domenach

Il faut se souvenir de Teruo Nakamura, de Hiro Onoda et de tous ces soldats japonais de la Seconde Guerre qui poursuivirent le combat pendant vingt-neuf ans, alors que leur pays avait rendu les armes. Nous sommes à notre façon ces « fantômes du Pacifique », ces « traîtres », nous qui nous obstinons à mener des guerres du passé. Les tribunes se multiplient, et c'est un bon signe, « que cent fleurs s'épanouissent », mais elles remâchent des concepts fatigués tels des vieux chewing-gums. Comme l'a écrit plus loin dans ce numéro Patrick Dandrey, « les vrais déconfinements sont ceux de l'esprit qui aura su, dans sa prison, se libérer des chaînes invisibles que lui avait imposées sa vie d'avant ». C'est à cette libération-là que le *Nouveau Magazine Littéraire* vous convie. Car la clé des champs, qui déverrouille l'imaginaire claquemuré dans les réflexes arthritiques de la pensée, les clichés ressassés, la modernité d'apparence, ces passes magiques se trouvent à portée de bibliothèque. Suivez les guides du présent comme du passé...

Il en est un qu'on ne pouvait oublier, Charles Péguy, qui, comme Albert Camus et Alexandre Dumas, ne nous aura jamais quittés. En particulier sa « petite fille espérance », celle « qui n'a l'air de rien du tout » mais qui vous entraîne « sur le chemin montant, sablonneux, malaisé » : « L'Espérance voit ce qui sera. [...] Pour ainsi dire le futur de l'éternité même. » Ce dreyfusard, ce progressiste – « un ordre fondé sur l'iniquité n'est pas un ordre » – fut submergé par une foi qui pousse certains à le reclure dans l'anachronisme. Pourtant, on peut s'écrier avec Maurice Clavel : « Péguy ? Vous verrez comme il envahit l'avenir », lui qui « refuse de pactiser avec le pessimisme et le renoncement ». Les inspirations

péguyistes résonnent singulièrement aujourd'hui comme celles de l'autre grand Charles (de Gaulle), qu'on va entendre encore et encore dans cette année d'hommage et de célébration du résistant.

Cette « petite fille espérance », Michel Piccoli, la clope au bec, les yeux rieurs, paraissait toujours lui donner la main. « Je serai le premier à regretter ma mort », disait-il en riant. Mais nous sommes des milliers à ressentir le manque de cet immense acteur. « Monstre sacré », a-t-on répété. Mais il n'avait rien d'un monstre, ce François qui

« Suivez les guides du présent comme du passé. »

est allé rejoindre Vincent, Paul et les autres... À ses côtés, nous avons beaucoup manifesté, pour la paix au Vietnam, pour le droit à l'avortement, contre le racisme et le FN, pour des candidats de gauche, élus ou battus... Peu importe, Piccoli-ci Piccoli-là. Toujours. Fidèle. Pour la justice. Une lumineuse biographie de la journaliste Anne-Sophie Mercier, tout juste parue (*Piccoli. Derrière l'écran*, Allary Éditions), nous offre une clé de cette générosité qui le conduisit d'ailleurs sur la paille : « Son grand-père avait fait fortune sur la misère des petites gens... » Piccoli n'eut de cesse d'améliorer leur sort. Et son ami le dialoguiste et parolier de génie Jean-Loup Dabadie est parti quelques jours après. Avec lui aussi on a poussé l'escarpolette de la vie. Parfois, on se dit que la « petite fille espérance » ne devrait pas nous lâcher comme ça. Crise de foi. Et puis on écoute ses chansons... « On ira tous au paradis » ! Peut-être pas tous, mais lui certainement. Il faut bien quelqu'un là-haut pour écrire les paroles. ■

100 pages pour comprendre l'invention de la modernité

HORS-SÉRIE **L'Histoire**
LES COLLECTIONS



1670
Une révolution
politique

SPINOZA

Amsterdam au Siècle d'or

- Pays-Bas, centre du monde • Un îlot de liberté • L'héritage marrane
- Le penseur des Lumières radicales • Le plus subversif des philosophes
- L'ami des républicains • Traître ou prophète du peuple juif ?

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Sommaire

Le Nouveau Magazine littéraire • N° 30 • Juin 2020

- 3 Édito par Nicolas Domenach
- 6 Chroniques

en couverture

Des livres pour revivre

- 11 Proust, Allais, Bernhard
par *Eric Chevillard*
- 12 D. H. Lawrence
par *Stéphane Audeguy*
- 15 Léon Bloy
par *Alain Dreyfus*
- 16 Walter Benjamin
par *Aurélien Bellanger*
- 18 Molière, Charles Perrault
par *Patrick Dandrey*
- 21 Vladimir Nabokov
par *Fabrice Colin*
- 22 Spinoza
par *Maxime Rovere*
- 25 Natalia Ginzburg
par *Valérie Zenatti*
- 26 Robert Linhart
par *Arnaud Viviant*
- 28 Nassim Nicholas Taleb
et John Maynard Keynes
par *Patrice Bollon*
- 31 Emmanuel Bove
par *Eric Chauvier*
- 33 Marguerite Yourcenar
par *Juliette et
Pierre-Édouard Peillon*
- 36 Stendhal par *Serge Sanchez*
- 38 André Breton
par *Philippe Forest*
- 41 Richard Adams et Andrus
Kivirähk par *Hervé Aubron*
- 43 Evgueni Zamiatine
par *Sylvain Fort*
- 44 « Sans commune mesure »
entretien avec *François Hartog*
- 46 Jean-Pierre Vernant
par *Barbara Stiegler*
- 49 Georges Navel
par *Bernard Morlino*
- 50 Nancy Fraser & Co
par *Réjane Sénac*

Ont également collaboré à ce numéro :
Fabrice d'Almeida, François Bazin, Simon Bentolilla,
Eugénie Bourilet, Gérard Bronner, Franz-Olivier Giesbert,
Matthieu Girard, Sylvain Giovagnoli, Manon Houtart,
Philippe Langlést, Marilyn Maeso, Camille Thomine.

Illustration de couverture : Antoine Moreau-Dusault pour
Le Nouveau Magazine Littéraire. © ADAGP-Paris 2019 pour
les œuvres de ses membres reproduites à l'intérieur de ce
numéro.

Ce numéro comporte 2 encarts :
1 encart abonnement Edigroup sur les exemplaires kiosque
Belgique et Suisse ; 1 message *L'Histoire* posé sur les
exemplaires abonnés.

Idées, débats, récits...
www.nouveau-magazine-litteraire.com



À nos lecteurs

L'agenda des éditeurs étant encore parfois mouvant, il est possible que certains des livres évoqués dans nos pages ne soient pas encore disponibles. Ce numéro a été réalisé en télétravail : d'avance merci pour votre compréhension s'il en résulte quelque erreur.

- 52 Emmanuelle Bayamack-Tam
par *Arno Bertina*
- 54 Italo Calvino et
Camille Flammarion
par *Gabriela Trujillo*
- 57 Etel Adnan
par *Thomas Clerc*
- 58 Florence Burgat, Brian Aldiss,
J. G. Ballard...
par *Pierre-Édouard Peillon*
- 60 Hubert Mingarelli
par *Brigitte Giraud*
- 62 Nastassja Martin
par *Blandine Rinkel*
- 64 Friedrich Nietzsche
par *Dorian Astor*

le portrait

- 66 Douglas Kennedy
par *Marie-Dominique
Lelièvre*

le récit

- 68 Philip Roth à l'écran,
la théorie du *Complot*
par *Marc Weitzmann*

critiques fiction

- 74 John le Carré
par *Alexis Brocas*
- 77 Christopher Bollen
par *Bernard Quiriny*
- 79 Anatoli Kim
par *Patricia Reznikov*
- 81 Claire Julliard
par *Antoine Faure*

il faut relire

- 84 Alain-Fournier
par *Serge Sanchez*

critiques essais

- 90 Yamauchi Tokuryū
par *Patrice Bollon*
- 93 Paul B. Preciado
par *Marie Fouquet*
- 94 Les frères Goncourt
par *Robert Kopp*
- 95 Jean-Patrick Manchette
par *Hervé Aubron*
- 96 Santé mentale entretien
avec *Mathieu Bellahsen*



la chronique
de Franz-Olivier
Giesbert

C'est grave, docteur Tricholepis ?

Savez-vous que les chiens flairent le cancer ou le diabète et que les chats peuvent être d'utilité thérapeutique ? Pour ceux qui sont restés en ville, le confinement aura au moins été l'occasion de redécouvrir les animaux de compagnie comme les bêtes dites sauvages, qui ont souvent réinvesti des lieux dont elles étaient bannies, tandis que les oiseaux se mettaient à donner des concerts de printemps, comme avant l'arrivée des moteurs à explosion. Profitant de la réclusion pour ranger ma bibliothèque, je suis tombé sur un livre publié il y a une dizaine d'années et qui m'a semblé d'actualité, alors que nous apprenions à mieux connaître, entre nos quatre murs, nos chiens, chats, perruches, perroquets, lapins d'appartement : *Ces animaux qui nous guérissent*, de Philippe de Wailly, docteur vétérinaire. Le hanneton *Tricholepis* contient un alcaloïde qui fait baisser la tension artérielle chez l'homme. En étudiant les 177 gènes que nous avons en commun avec la mouche drosophile, la médecine entend faire des avancées sur le mélanome, la dépendance à la cocaïne, la résistance au paludisme. Inutile de célébrer la sangsue, dont la salive contient une protéine enzymatique qui a le pouvoir d'empêcher la coagulation sanguine chez l'humain : chacun sait qu'elle permet de lutter contre les phlébites ou de soulager les inflammations en cas de greffe de peau. Nul besoin de faire l'article pour les abeilles et leur gelée royale. Mais comment peut-on encore être spécialiste ? N'avons-nous pas tous besoin les uns des autres ? Décidément, comme le disait l'écrivain Isaac Bashevis Singer, « rien ne prouve que l'homme soit plus important qu'un papillon ou qu'une vache ». ■

ILLUSTRATIONS ANTOINE MOREAU-DUSAUT POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE

la chronique philo

de Marilyn Maeso



Le tour d'immonde



Le 11 mai, à New York, lors d'une manifestation dénonçant les violences faites aux Afro-Américains.

Le 11 mai. C'était sur toutes les lèvres. Bien avant d'être officiellement fixée, la date du déconfinement fut un catalyseur de rêveries. Les librairies qu'on irait dévaliser. Le bar où l'on se retrouverait entre amis pour trinquer à notre santé. L'anniversaire qu'on irait enfin célébrer en famille au restaurant. Que ferait-on en premier ? La hâte de refermer la parenthèse des contraintes et des frustrations imposées par la situation sanitaire a pris, dans les esprits, des airs de renaissance anticipée. « Revivre, enfin ! » On exhortait ainsi la vie ordinaire, tissée de rituels et d'habitudes, à reprendre ses droits. Comme si le monde, effrayé par le coronavirus, avait cessé, l'espace d'une quarantaine, de ne pas tourner rond. Si seulement. La « pause » n'a pas eu lieu pour tous. Pour nombre de travailleurs qui ont dû demeurer fidèles au poste en dépit du risque et dans des conditions difficiles, et qui voient aujourd'hui les belles promesses de primes s'envoler, l'idée de se retrouver à l'abri, avec leurs proches, devait sonner non comme un emprisonnement, mais comme une libération. L'injustice ne prend pas de congé maladie. Pas plus que la haine. Le sort d'Ahmaud Arbery, jeune

Afro-Américain assassiné le 23 février tandis qu'il faisait son jogging, nous le rappelle douloureusement. Il aura fallu une vague d'indignation sur les réseaux sociaux pour que, après des mois d'incurie, les deux meurtriers racistes soient finalement inculpés. Trayvon Martin (17 ans), Michael Brown (18 ans), Laquan McDonald (17 ans),

“ L'injustice ne prend pas de congé maladie. ”

Tamir Rice (12 ans) : s'allonge l'interminable chapelet des victimes d'un fléau qui décime sans interruption et qu'aucun remède ne terrasse. Et pour ceux qui doivent sans cesse défendre leur dignité, il ne s'agit pas de revivre, mais de survivre. Cette peste-là a aussi ses témoins. Des récits, comme *Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage*, de Maya Angelou, ou *Chroniques d'un enfant du pays*, de James Baldwin, transmettent l'expérience d'une vie passée dans une société malade du racisme. Lisons-les. Pour ne pas oublier ces pathologies permanentes, contagieuses mais silencieuses, qui tuent loin des yeux. ■

Pour toute question
concernant votre abonnement :
Tél. : 0155567125

Le Magazine littéraire, Service abonnements
4 rue de Mouchy - 60438 Noailles Cedex
Courriel : abo.maglitteraire@groupe-gli.com
Tarifs France : 1 an, 10 n° + 1 n° double, 60 €.
Tarif pour l'étranger, nous consulter.
Achat de revues et d'écrins : Sophia Publications
8, rue d'Aboukir, 75002 Paris. Tél. : 01 70 98 19 24

Président-directeur général et directeur
de publication : Claude Perdriel
Directeur général : Philippe Menat
Directeur éditorial : Maurice Szafran
Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie
Directeur délégué : Jean-Claude Rossignol
Conception graphique : Dominique Pasquet

RÉDACTION DU NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE

Comité éditorial : Nicolas Domenach, Maurice
Szafran, Guillaume Malaurie, Claude Perdriel

Directeur
Nicolas Domenach
Rédacteur en chef
Hervé Aubron (1962)
haubron@magazine-litteraire.com

Rédacteur en chef adjoint
Alexis Brocas (1964)
abrocas@magazine-litteraire.com

Rédactrice en chef adjointe
Aurélie Marcireau (1961)
amarcireau@magazine-litteraire.com

Directrice artistique
Blainde Bordeau Perrois (1968)
borrois@magazine-litteraire.com

Responsable photo
Janick Blanchard (1963)
jblanchard@magazine-litteraire.com

Secrétaire de rédaction-correctrice
Valérie Cabridens (1965)
vcabridens@magazine-litteraire.com

Rédactrice-secrétaire de rédaction
Marie Fouquet

Rédactrice-designer
Sandrine Samil

Assistante de rédaction
Gabrielle Monrose (1906)

Fabrication
Christophe Perrusson (1910)

Activités numériques
Bertrand Clare (1908)

Responsable administratif
Nathalie Tréhin (1916)

Comptabilité : Teddy Merle (1915)
Directeur des ventes et promotion
Valéry-Sébastien Sourieau (1911)

Ventes messageries : À juste titres -
Benjamin Boutonnet - Réassort disponible :
www.direct-editeurs.fr - 0488151241.
Agrément postal Belgique n° P207231.
Diffusion librairies : Difpop : 0140242131

Responsable marketing direct
Linda Pain (1914).

Responsable de la gestion des abonnements
Isabelle Parez (1912).
iparez@sophiapublications.com

Communication :
Joëlle Hezard
jhezard@challenges.fr

RÉGIE PUBLICITAIRE :
Médiaobs
44, rue Notre-Dame-des-Victoires,
75002 Paris. Fax : 01 44 88 97 79.

Directrice générale : Corinne Rougé
(01 44 88 93 70, crouge@mediaobs.com).
Directeur commercial : Christian Stefani
(01 44 88 93 79, cstefani@mediaobs.com).

Publicité littéraire : Quentin Casier
(01 44 88 97 54, qcasier@mediaobs.com)

COMMISSION PARITAIRE
n° 0923 K 79505. ISSN - : 2606-1368
La rédaction du Nouveau Magazine littéraire
est responsable des titres, intertitres, textes
de présentation, illustrations et légendes.
Copyright © Nouveau Magazine Littéraire

Le Nouveau Magazine Littéraire est
publié par Le Nouveau Magazine pensées
et littéraire, Société par actions simplifiée
au capital de 750 000 euros.

Siret : 837 772 284 00019
Dépôt légal : à parution

IMPRESSION
Elcograf Spa (Vérone - Italie), certifié PEFC
Origine du papier : Autriche
Taux de fibres recyclées : 0%
Eutrophisation : PTot = 0,008 kg/tonne
de papier



ILLUSTRATION ANTOINE MOREAU-DUSAULT POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE

quelle histoire!

de Fabrice d'Almeida



Le massacre est un jeu d'enfants

La scène se passe à Draguignan, en 1559. Un protestant, Antoine de Richiend, seigneur de Mouvens, revenait chez lui après avoir attaqué un petit groupe de catholiques à Castellane et fait trois morts. Quand des enfants rameutent contre lui une foule de 3000 personnes. Mouvens, malmené, se rend au juge de la ville en espérant échapper à la vindicte populaire. Rien n'y fait. Deux muletiers le frappent à coups de bâton ferré. Il décède peu après à la conciergerie. Cela ne calme pas nos petites têtes d'ange. Le lendemain et le surlendemain, des enfants se saisissent de son corps et mènent le chahut par la ville. Ils arrachent à sa dépouille les tripes. Puis promènent au bout d'une pique son cœur et son foie en guise de trophées. Ces enfants ne sont pas des sauvages selon les

“ Ils se saisissent du
corps et lui arrachent
les tripes. ”

catholiques de cette époque. À travers eux s'exprime la volonté divine. Car les innocents et les simples portent la vraie foi. Pas celle des doctes qui pervertissent la volonté de Dieu. Cet exemple est tiré du livre puissant de Denis Crouzet. Ce spécialiste des guerres de Religion ne cantonne pas sa réflexion au XVI^e siècle. Il compare ce fait à des conflits plus récents, au génocide des Tutsis du Rwanda et à l'Allemagne nazie. Il montre comment les cadres idéologiques transforment les rôles sociaux. À la faveur de ces grandes crises, les peuples cherchent à affirmer une unité. Les enfants jouent alors le rôle de révélateur et appellent au massacre de l'ennemi diabolisé.

Professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris-II-Panthéon-Assas, **Fabrice d'Almeida** est l'auteur de nombreux ouvrages dont récemment un « Que sais-je? » sur *Nelson Mandela* (PUF, 2018).

L'activité sociale adhère à leur demande, parce qu'ils symbolisent la vérité des simples ou, dans nos sociétés, l'avenir. La théophanie est devenue futurologie. Le monde écologique joue de cet héritage de représentation pour titiller notre imaginaire et nos affects. La pureté des enfants est placée en parallèle de celle de la nature. Assurer leur avenir n'est-ce pas sauver la nature? On comprend mieux la puissance portée par Greta Thunberg, donnant des leçons à ses aînés, au nom de la simplicité de sa personne. Comment s'étonner du recours des populistes aux jeunes au nom de l'évidence des croyances, contre les raisonnements des élites? La matrice des enfants bourreaux mise en évidence par Denis Crouzet éclaire leur engagement dans les phases de tension sociale, politiques et religieuses. Ils remplissent le vide laissé par les adultes face à la situation nouvelle. La radicalité de leurs actes rassure la population, porte une restauration de l'ordre et une affirmation de l'unicité de la société. En fermant l'ouvrage, on ne peut s'empêcher de songer à la crise actuelle. Les enfants sont revenus au centre du discours. D'abord présentés comme épargnés par la maladie, ils sont devenus le prétexte pour le monde d'après, avant que surgisse la polémique sur la réouverture des écoles. Pourtant, à aucun moment, ils ne sont apparus en acteurs perturbant le jeu des adultes. Voilà un indice troublant de l'absence de changement des valeurs à l'occasion de cette crise. Voilà aussi un signe que les acteurs traditionnels de la vie publique n'ont pas été dépassés durant cette période. Voilà, enfin, de quoi méditer sur le monde d'après l'émergence du coronavirus. Un monde sans révolution idéologique ni changement des élites. En somme, un trouble sans agitation, une crise sans effondrement. ■

**Les Enfants bourreaux au temps
des guerres de Religion**, Denis Crouzet,
éd. Albin Michel, 336 p., 22,90 €.

DES LIVRES POUR REVIVRE

Le « monde d'après », qu'ils disaient... Au lendemain du confinement, et alors que l'évolution de la pandémie demeure en question, nous avons demandé à des écrivains et critiques à quels livres ils s'accrochent pour revivre : penser ou rêver la suite, ou tout simplement trouver l'impulsion pour continuer. En ce qui concerne *Le Magazine Littéraire*, ce n'est pas seulement affaire de circonstance : alors que nous imprimons, le titre est mis en vente par son propriétaire, et son destin encore incertain. On espère qu'on se retrouvera bientôt.

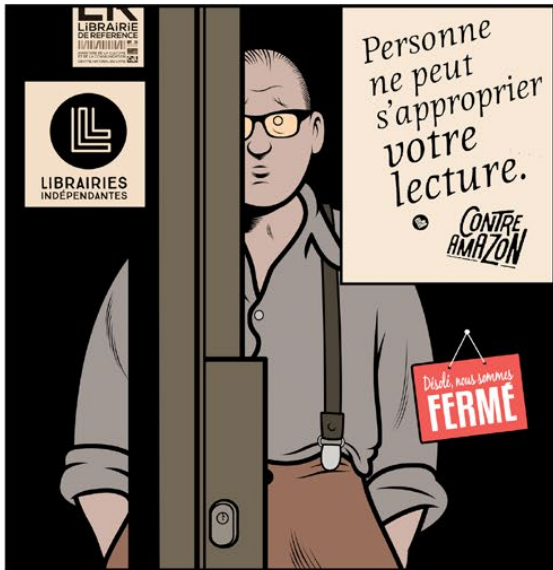
Dossier coordonné par Hervé Aubron

...

Pour ce dossier ô combien spécial, nous avons laissé carte blanche aux illustrateurs réguliers du *Nouveau Magazine Littéraire*.



Final





Proust, Allais, Bernhard...

Les poings sur les hanches

Qu'attendre de sa bibliothèque quand on est confiné ? Rien. Et c'est déjà beaucoup.

Par *Éric Chevillard*

Mous avons faim, nous avons soif, la besogne s'est accumulée mais nous ne savons plus à quelle tâche employer nos membres débousolés ; quant à notre pensée, elle n'est plus que divagations, spéculations, morne ressassement. Un réflexe ramène quelques-uns d'entre nous vers les livres. Certes, notre bibliothèque ne nous a jamais fait défaut. Même lorsque nous demeurons en repos dans une chambre, elle nous offre le divertissement des *Pensées* de Pascal. Non seulement le livre occupe l'esprit mais il donne aussi aux mains un peu d'ouvrage ; les écrivains furent nos compagnons les plus fiables dans la solitude et l'ennui du confinement.

Or cela est bien aimable sans doute d'orner nos chevets, mais nous sommes enfin sortis du lit et nous attendons autre chose des livres à présent. Les « fleurs nouvelles » dont nous rêvons trouveront-elles dans ces volumes, souvent bien fatigués eux-mêmes, « le mystique aliment qui ferait leur vigueur », pour reprendre les mots de Baudelaire ? Nous nous campons de nouveau devant

la bibliothèque, donc, les poings sur les hanches, mais en espérant cette fois que toutes ces belles œuvres de littérature seront aussi pour nous des manuels, des précis, des vade-mecum. Peut-être pas exactement les guides de montage du nouveau monde, mais il doit être au moins possible de puiser dans leurs pages les forces d'invention et d'imagination nécessaires à cette vaste et ambitieuse entreprise de réforme du système en vigueur. En somme, le verbe ne précède-t-il pas l'action, ne crée-t-il pas les choses en les nommant ? Le lieu n'est-il pas dans la formule ?

D'autres questions s'ensuivent : Quels écrivains solliciter ? Nous tournerons-nous vers Proust encore ? La parfaite remembrance du temps perdu et du

“ Jamais nous ne demanderons à la littérature d'être une base logistique, une unité de l'armée de terre ou une administration efficiente. L'utilitarisme est la première chose qu'elle vomit. ”



Écrivain, **Éric Chevillard** a principalement publié aux éditions de Minuit. Son dernier livre, *Monotobio*, vient de paraître.

●●● monde aboli suffira-t-elle à les ressusciter ? Le souhaitons-nous vraiment, d'ailleurs ? Puis la fine sensation retrouvée, si vibrante, si bouleversante, ne fera-t-elle pas naître plutôt une nostalgie bien stérile dans ce petit matin gris qui point à notre carreau ?

CESSONS CE JEU

Aurions-nous alors besoin d'écrivains drôles ? Le rire d'Alphonse Allais, en effet, un moment nous ragailardait. Mais, hélas ! comment ignorer que l'humour est, sinon toujours le petit singe (ouistiti) du désespoir, en tout cas l'expression d'un scepticisme définitivement brouillé avec l'ardeur, la foi et l'enthousiasme ? Avec la gravité aussi, or l'heure est grave. L'homme qui rit laisse tomber tout ce qu'il porte, outils et matériaux. Nous ne voulons pas de ce bras cassé sur notre chantier.

La colère de Thomas Bernhard nous fouetterait les sangs. Justement, nous sommes un peu pâles et anémiés. Puis, s'il faut nous mettre en train, nous échauffer, pourquoi ne pas commencer par faire bouillir notre bile dans son chaudron ? Certaines institutions ont des comptes à rendre. Il y a toujours quelques vilaines têtes à dévisser qui nous cachent l'horizon. Bien sûr, mais cette hargne n'ordonnera pas un nouveau modèle de société ou de civilisation ni ne nous aidera à imaginer un nouveau rapport au monde, à la Terre, pour être plus concret, c'est-à-dire aussi aux animaux et aux ressources naturelles.

Allons, cessons ce jeu, jamais nous ne demanderons à la littérature d'être une base logistique, une unité de l'armée de terre ou une administration efficace. L'utilitarisme est la première chose qu'elle vomit. La littérature n'est ni un soin ni un remède. Elle ne craint jamais de désespérer Billancourt et de terroriser Neuilly. La noirceur est son charbon. Il entre de l'arsenic dans la composition de ses électuaires. Alors quoi ? Il se peut pourtant que nous ayons besoin d'elle encore, pour éviter de devenir tout à fait cons. ■

D. H. Lawrence Unfair Lady

À l'exception d'une fiction hors temps de l'auteur de *L'Amant de lady Chatterley*, les ouvrages salvateurs ne suffisent plus. Si les journaux de confinement piaffent dans les *starting-blocks*, les essentiels pour l'« après » ne sont pas encore écrits.

Par Stéphane Audeguy

Quel livre pour après puis-je recommander ? Eh bien, aucun. Cette réponse n'est pas une boutade ou une pirouette. Mais il me faut expliquer pourquoi. C'est très simple : d'abord il me semble que, depuis le sida et le VIH (pour s'en tenir aux virus), c'est la vie même qui est malade. Cela aura donc commencé par l'amour. Et c'est vers la fin du xx^e siècle qu'un certain nombre de livres ou d'œuvres qui m'avaient servi pour comprendre mon temps m'ont paru de plus en plus inadéquats. Les analyses de Guy Debord, par exemple, présentaient une certaine pertinence pour le monde d'avant la chute du Mur ; ensuite ça s'est gâté, le militant révolutionnaire s'étant montré de plus en plus soucieux de soigner son image dans un style néoclassique pâteux. Le concept de peste émotionnelle de Wilhelm Reich, sa psychologie de masse conçue pour éclairer les totalitarismes du

xx^e siècle, comment voulez-vous qu'on s'en serve pour penser l'économie libidinale qui s'est mise en place durant ces trente dernières années ? Je pourrais multiplier les exemples.

Enfin, quant à la massification si particulière dont l'une des résultantes est la présente épidémie ; quant à la nouvelle forme de contrôle totalitaire qui se développe depuis des années, mais au sein d'un type de régime – le nôtre – dont le seul argument autopromotionnel consistait à nous répéter sans cesse que soit c'était lui, soit la barbarie (nazie, communiste) ; quant à la transformation du fait social épidémique en laboratoire des nouvelles formes capitalistes d'administration du vivant dont le gouvernement français actuel est l'agent zélé ; comment ne pas voir que ni *Le Meilleur des mondes* de Huxley ni Orwell ne nous permettent de penser le pendant et l'après de cette crise ?

En somme il n'y a pas de raison pour que l'obsolescence de l'homme diagnostiquée par Günther Anders n'affecte pas également l'efficace des penseurs de notre passé immédiat ; Anders lui-même a été contraint d'abandonner une certaine façon de faire de la philosophie qui lui paraissait profondément inadaptée à rendre compte de la crise des valeurs induite par le



Romancier, Stéphane Audeguy a dernièrement publié au Seuil *Histoire d'amour*.



ILLUSTRATION SERGIO AQUINO POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE

développement massif des techniques, quand elle n'en était pas la complice.

TANDIS QU'AUJOURD'HUI...

J'en viens donc à cette plus récente manifestation de l'état du siècle qui commença en 1990, à savoir la modalité de l'épidémie, et bien sûr les épizooties connexes. « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. » Lire *Le Décaméron* de Boccace ? Bien sûr, mais avant tout les pages où les futurs reclus justifient leur retrait hors de Florence : on s'aperçoit que leur décision est teintée de honte (qui ne voit que cette position aristocratique est intenable aujourd'hui ?). *De la nature des choses*

“ Comment ne pas voir que ni *Le Meilleur des mondes* de Huxley, ni Orwell, ni le Canetti de *Masse et puissance* ne nous permettent de penser le pendant et l'après de cette crise ? ”

de Lucrece ? Ce qui frappe dans la description finale de la peste, c'est l'absence des puissances gouvernementales, étatiques, technocratiques ; tandis qu'aujourd'hui...

Du coup, on peut faire comme si de rien n'était, et dire : Ah, du moins tous ces classiques nous servent-ils de

contre-épreuve, à raison même de leur inactualité. Ce n'est pas faux, bien sûr. Mais cela ne suffira pas.

De sorte que je peux affirmer que le livre à lire « pour après » est un livre qui n'a pas été encore écrit : il devra prendre en compte ce *Zeitgeist* où le dedans et le dehors entrent dans des rapports



ILLUSTRATION PIERRE MORNET POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE

●● étranges, où le temps et l'espace sont *out of joint*, comme dit Hamlet, où un certain nombre de Français, certains servilement empressés, d'autres, plus nombreux, tout simplement écrasés par les nécessités économiques, auront repris le travail en provoquant la mort, au passage, des milliers de vieillards supplémentaires. C'est un nouveau Swift, une nouvelle *Modeste proposition* qu'il nous faudrait pour décrire ces horreurs

ordinaires; mais cette nouvelle *Proposition* parviendrait-elle, pour user de l'hilarante formule des agents de la Culture, à « trouver son public » ? Je ne parle pas des gendeletrés qui, d'ores et déjà, ont pris des notes pour nous pondre à la prochaine rentrée de septembre l'essai apocalyptique post-heideggerien, l'autofiction drolatique ou le pavé réaliste archi documenté avec intrigue policière pour faire passer le pudding, en priant pour

que les journalistes s'exclament : Enfin-LE-livre-du-déconfinement !

PARLER D'AMOUR, D'ABORD

Il y a un beau et bref roman de D. H. Lawrence (*The Escaped Cock*) pour lequel le traducteur français a trouvé un titre formidable : *L'Homme qui était mort*. C'est une vie alternative de Jésus de Nazareth, mais *post mortem*. Il se réveille sur cette Terre; il s'enfuit



de crainte qu'on ne le crucifie à nouveau, ce qui donne lieu à une rumeur absurde selon laquelle il serait ressuscité et monté au ciel ; mais surtout c'est à ses disciples qu'il souhaite échapper. Il en croise quelques-uns, qui sont très déçus de sa défection. Lawrence imagine que, pour en finir avec tout ça, pour commencer à vivre, Jésus s'enfuit en Méditerranée, sur une île, au large du Liban. Comme vous voyez, ce Jésus-là a bien de la chance : non seulement il peut se déplacer comme il veut ; mais encore il reste, à son époque comme à celle de Lawrence, des lieux hors du monde et cependant sur cette planète. Nous n'avons plus cette chance. L'homme qui était mort se dit : « J'ai eu tort d'essayer d'intervenir. » Et : « Je vais errer sur la terre, et je ne dirai rien. »

Je crois au moins pouvoir prédire ceci : ce livre de l'avenir, ce n'est pas moi qui l'écrirai. Je ne crois pas à l'existence de l'avenir ; je préfère essayer de creuser un ailleurs, ici. Je ne suis pas un petit soldat. Je suis un déserteur. Si depuis 2005 et jusqu'à janvier dernier, de *La*

À LIRE



L'Homme qui était mort, D. H. Lawrence, traduit de l'anglais par Jacqueline Dalsace et Pierre Drieu la Rochelle, éd. Gallimard, « L'Imaginaire », 196 p., 7,90 €.

Théorie des nuages à Histoire d'amour, je me suis efforcé de figurer à ma manière l'emballage technique et les problèmes liés à une certaine civilisation devenue folle, la nôtre, je n'ai pas cessé, aussi, de parler d'autre chose. De quoi ? D'amour d'abord. De l'amour comme forme de résistance, de l'érotisme comme science individuelle (comme disait Desnos). Je sais bien que tout ce que j'ai fait là est dérisoire. Qu'à bien des égards tout cela n'a servi à rien, sinon à moi, sinon à quelques-uns. En ce temps détraqué, il n'y aura pas d'après. Je vais continuer d'écrire. Sauve qui peut.

Par ailleurs, tout le monde aura remarqué que la Culture qu'il était beaucoup question d'aider, à la veille de la reprise des activités économiques, est en fait réduite au fameux « spectacle vivant » : rien sur la librairie et la littérature. ■

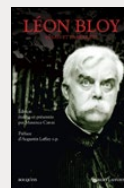
Léon Bloy

VOLÉE DE BLOY VERT

Chrétien dreyfusard en guerre contre les bondieusards, l'essayiste furibard est tout à son affaire pour massacrer les antiennes surnoisées et convenues d'une bourgeoisie triomphante.

Après tout, il nous reste encore le droit de rêver. Rêver, par exemple, au sort qu'aurait réservé Léon Bloy (1846-1917), sublime furieux et styliste hors pair des belles lettres, à l'oxymore lancinant « catastrophe sanitaire ». Le premier ouvrage paru de Léon Bloy, chrétien primitif, massacreur de bourgeois et vomisseur de tièdes, annonçait la couleur : *Propos d'un entrepreneur de démolitions*. Mais l'auteur du *Sang du pauvre* fut aussi celui d'un roboratif vade-mecum, *Exégèse des lieux communs*. Son commerce est recommandé à tous, et en priorité à ceux aux yeux rivés sur un rédempteur « back to business ». Car soyons sérieux : « Les affaires sont les affaires. » Que donc en dit le bon Léon ? « De tous les Lieux Communs, ordinairement si respectables et si sévères, je pense que voici le plus grave, le plus auguste. C'est l'ombilic des Lieux Communs, la culminante parole du siècle. [...] L'affaire du salut, les affaires spirituelles, les affaires d'honneur, les affaires d'État, les affaires civiles même, sont des affaires qui pourraient être autre chose, mais ne sont pas les Affaires, qui ne peuvent être que les Affaires, sans attribution ni épithète. Être dans les Affaires, c'est être dans l'Absolu. Un homme tout à fait d'affaires est un stylite qui ne descend jamais de sa colonne. Il ne doit avoir de pensées, de sentiments, d'yeux, d'oreilles, de nez, de goût, de tact et d'estomac que pour les Affaires. L'homme d'affaires ne connaît ni père, ni mère, ni oncle, ni tante, ni femme, ni enfants, ni beau, ni laid, ni propre, ni sale, ni Dieu, ni démon. Il ignore éperdument les lettres, les arts, les sciences, les histoires, les lois. Il ne doit connaître et savoir que les Affaires. – Vous avez à Paris la Sainte-Chapelle et le musée du Louvre, c'est possible, mais

nous autres, à Chicago, nous tuons quatre-vingt mille cochons par jour !... Celui qui dit cela est vraiment un homme d'affaires. » Cet autre dictionnaire des idées reçues aux centaines d'entrées exécute, sans en omettre aucun, les poncifs qui émaillent la conversation du bourgeois prospère. De « il ne faut pas voir les choses trop en noir », « il n'y a pas de fumée sans feu », en passant par « qui paye ses dettes s'enrichit », pour s'achever sur le roublard « tirer son épingle du jeu », toutes ces maximes piteuses succombent sous la mitraille d'une prose féroce, où l'humour rime avec profondeur. Puisque nous sommes vacants, autant en profiter pour enfoncer des portes ouvertes : le virus ne se contente pas de ravager les corps, de transformer en misérable tas de poussière les effets si bienfaisants de la croissance et de réaliser le miracle de métamorphoser l'humanité cloîtrée en hamster en folie pédalant dans sa roue. Non. Il fait mieux : il rend leur fraîcheur virginale aux lieux communs. Qui peut aujourd'hui lancer un banal « Comment ça va ? » sans sentir qu'il s'agit à présent d'une question vitale ? Qui peut se fendre d'un paresseux « Comme tout le monde » sans être pris de vertige ? On ne se risquera pas à se mesurer au génie de Léon Bloy pour dissenter à son exemple sur, disons, « par les temps qui courent ». On se contentera de constater qu'ils courent si vite, ces temps, que l'on ne voit plus trop bien comment les rattraper. **Alain Dreyfus**



Exégèse des lieux communs, dans *Essais et pamphlets*, Léon Bloy, éd. Robert Laffont, « Bouquins », 1536 p., 34 €.

Walter Benjamin

Une pensée de contrebande

Après avoir tenu pour seule valide la philosophie analytique mondialisée, l'auteur de ces lignes a franchi la frontière en compagnie du flâneur du *Livre des passages*.

Par Aurélien Bellanger

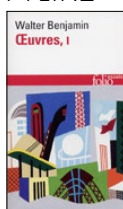


Romancier, **Aurélien Bellanger** a notamment publié, chez Gallimard, *La Théorie de l'information*, *L'Aménagement du territoire*, et dernièrement *Le Continent de la douceur*.

Je me demande parfois pourquoi je ne suis pas devenu wittgensteinien : je me vois le devenir, un été, en Corse, marqué par la dureté du paysage et la précision de sa pensée. Je le lisais sur une pierre grise, près d'une cascade, et à mesure que je lisais ses *Remarques sur les couleurs*, les traces mouillées de mes mains s'évaporaient sous le soleil implacable. On touche avec Wittgenstein aux pierres chaudes de la pensée. On lit Wittgenstein comme on remet dans un sauna une louche d'eau sur les pierres brûlantes, pas tout à fait certain de survivre à cette nouvelle génération de vapeur. Wittgenstein est une pointe extrême de la pensée, lieu à partir d'où tout se volatilise. L'impression que ces mots, rares, qu'il a posés sur des problèmes, sur des sensations précises, seront les derniers que l'humanité ne prononcera jamais. Au-delà, ce serait se dissoudre dans la grande religiosité des choses ; au-delà, la raison desserrerait son emprise. J'avais aimé cela, cet été-là, en Corse. L'étrange masochisme d'une pensée en éveil qui découvre qu'elle restera, par rapport à celle-ci, à jamais imprécise – Wittgenstein comme une sorte de culte de barbare rendu au dieu crépusculaire de

la raison. Je m'en suis tenu à cela, c'était l'horizon dernier du langage, le bruit de fond cosmologique de l'espèce humaine condensée à quelques aphorismes, et j'ai entamé, pour quelques années, de scrupuleuses études de philosophie analytique. Je n'y parviendrai pas, mais au moins j'aurai essayé d'atteindre un peu de l'éclat du soleil nettoyé du grand Wittgenstein. Qu'est-ce que la philosophie analytique ? C'était mon incarnation intellectuelle dans le monde d'avant. On la définit en général par un refus de l'héroïsme, la reconnaissance que la philosophie, comme les autres sciences, est une pratique collective – mais la philosophie analytique reconnaît en Wittgenstein son héros principal. On la ramène aussi au tournant linguistique, et à l'attention extrême portée à la façon dont on dit les choses, qui serait comme une sortie de l'âge pompeux et vain de la métaphysique – mais la philosophie analytique déborde à ce point de métaphysique qu'elle a fini par faire des mondes possibles, prudente hypothèse que Leibniz concédait à l'esprit divin, le champ dernier de ses investigations. On la disait enfin moderne, pragmatique, anglo-saxonne, océanique – mais elle avait quelque chose, dans sa manière et dans ses tics, de scolastique.

À LIRE



Œuvres,
Walter Benjamin,
éd. Folio,
trois tomes,
10,30 € chacune.

UNE APOTHÉOSE RATIONNELLE

C'est en redécouvrant Thomas d'Aquin que j'ai commencé à douter, non pas de la philosophie analytique, mais de la façon dont je me l'étais représentée : comme un bloc, un front pionnier, une nouvelle Académie – la seule. Je me suis mis mentalement à la déconstruire, à me méfier des sophistications de sa fausse simplicité. J'ai eu envie – c'était comme un retour à mes 20 ans, à mes 20 ans sans elle, quand je lisais Hegel et Nietzsche – d'un peu plus de mystère. La philosophie analytique, comme philosophie

“ J'y trouve ce que je n'avais plus trouvé depuis vingt ans à presque aucune philosophie : un charme. ”



ILLUSTRATION NICOLAS VIAL POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE



paraît d'une tristesse infinie. Je veux croire, une dernière fois, qu'il existe un au-delà des jeux de langage. Mais je sais que la philosophie rivale, qui connaît alors en France une apogée tardive, la philosophie de Heidegger, connaît des attaques dont elle ne se relèvera pas. J'aurai ainsi mis vingt ans à découvrir qu'il existait, entre continentaux et analytiques, une autre tradition, ténue, malheureuse. Il existait un philosophe qui s'était donné comme mission de détruire Heidegger, et qui paraissait bien y être parvenu : Walter Benjamin. Je l'avais ignoré jusque-là. Mais cela fait presque un an que je ne lis presque plus que cela. Et j'y trouve ce que je n'avais plus trouvé depuis vingt ans à presque aucune philosophie : un charme, incessant et robuste. Quelque chose que j'avais éprouvé autrefois, en lisant Wittgenstein : que si l'intelligence a jamais existé sur Terre, elle s'était réfugiée ici.

RÉENCHANTER LE MONDE

Peu m'importaient les contradictions de Benjamin, philosophe inclassable : tout ce qu'il avait écrit parlait la langue oubliée du vrai. Le vrai n'avait pas été abordé si frontalement, dans la pensée occidentale, depuis Platon : comme une entité proche, vivante. Et la philosophie de devenir soudain, au milieu du moderne, de l'ordre du conte de fées. Des livres et des articles de Benjamin, sur le drame baroque allemand, sur Goethe, ou les surréalistes : c'est tout ce que j'ai réussi à lire pendant mon confinement. Et le Benjamin que je lis, sorti du romantisme sordide d'une vie intimement marquée par la catastrophe, me fait l'effet d'une sorte de saint François parlant aux oiseaux : un dispositif intellectuel de réenchantement du monde, et ce même après que les oiseaux sont depuis longtemps devenus mécaniques. Le monde moderne, qui traverse peut-être sa dernière crise, a trouvé en Benjamin le seul poète qui permet, loin des mauvais réductionnismes de mes années de jeunesse, de n'en manquer aucune des composantes, de la plus matérielle à la plus théologique. C'est ainsi que je me suis remis à croire à la philosophie – à sa dureté, à sa douceur. ■

mondialisée, normalisée, qui permettait de lire des articles écrits à Perth, à Hong Kong ou à Bologne, m'est apparue soudain moins moderne que vieillie. Son optimisme programmatique lui-même s'était décomposé dans quelque chose comme une partie de mots croisés servant au délassement planétaire d'une caste d'universitaires située un peu hors des vrais problèmes du temps : les fonctionnaires impériaux de la pensée, administrant l'éternité, pour rien. Cela correspondait à mon ancienne vision du monde : un naturalisme intégral, une apothéose rationnelle. On saurait se projeter dans l'espace et dans le temps, le long de l'échelle graduée d'une ontologie intacte : tout serait toujours comme aujourd'hui, sans surprises, le monde de l'an 2000 était celui de demain et d'hier, et cette monotonie, récemment acquise, comme une conquête

intellectuelle majeure du xx^e siècle finissant, était ce en quoi se cantonnait toute ma croyance au progrès. Le monde avait acquis une neutralité éternelle. Il ne nous restait plus qu'à opérer quelques réglages d'optimisation pour profiter de ses fruits. C'était un paradis un peu triste, un paradis étroitement contenu dans la chair logique de l'arbre de la connaissance, mais un paradis démontrable. Il se confondait dans mon imaginaire avec l'expérience de la mondialisation, le grand rêve politique de ma génération, celui de la paix perpétuelle enfin réalisée, et productive.

D'où vient alors que je ne suis pas devenu wittgensteinien ? Nous sommes en 2000, dans une salle sans charme de l'université de Rennes-I. Je suis initié aux rigoureuses grandeurs de la philosophie analytique, mais soudain je regarde par la fenêtre, et ce monde me

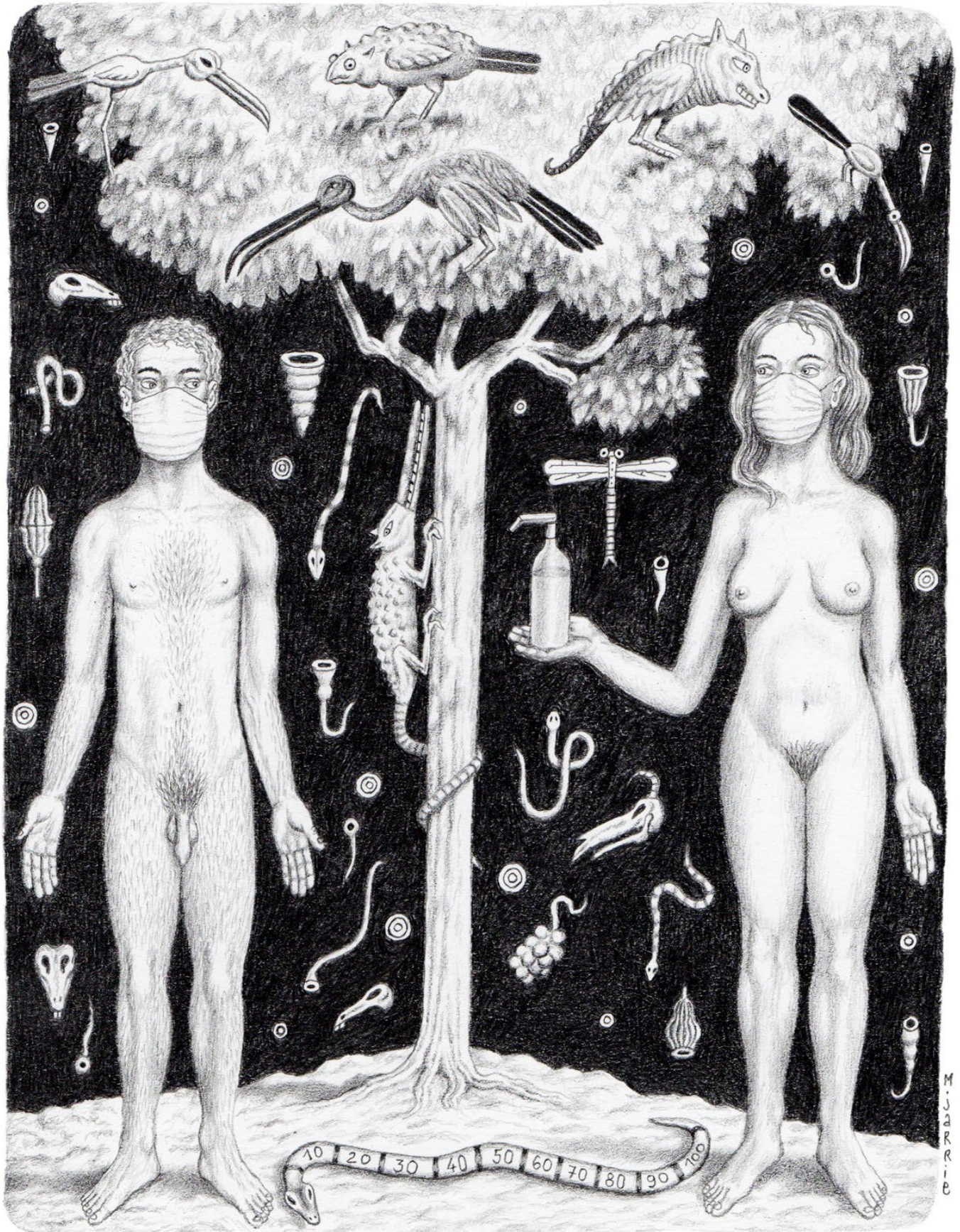


ILLUSTRATION MARTIN JARRÉ POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE



Molière et Charles Perrault

Sortie de boîte

La fin de la claustration ne fait pas plus le bonheur que l'argent. La preuve par *L'École des femmes* et *La Belle au bois dormant*.

Par Patrick Dandrey

C'est l'histoire d'un déconfinement réussi. Un vieux bonhomme un peu toqué s'est mitonné une enfant de 4 ans pour en faire à 17 son épouse soumise. Il s'est employé à la sertir d'ignorance en la faisant éduquer de manière à la rendre « idiote autant qu'il se pourrait ». Le jour venu, un jeune et aimable écervelé en quête de bonne fortune, aidé d'une entremetteuse habile, profite d'une absence du geôlier et de la sottise de la belle pour la déconfiner. La finesse de l'histoire, c'est que ce déconfinement est double : ouvrir la porte du logis cadenassé, c'est débonder aussi l'esprit verrouillé. L'amour est une école, le plaisir est un maître : Agnès – l'agnelle, la niaise – s'ouvre à la lumière de tous les matins du monde en ouvrant son cœur au joli séducteur. Lequel, par le fait, se métamorphose en soupissant sincère. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, et un malheur non plus, le tuteur chenu se découvre un cœur de vingt ans et apprend à ses dépens ce

qu'est aimer passionnément qui vous fuit. L'école des femmes devient celle des hommes. Chacun sera sorti de la boîte où il était enfermé : la fille se libère de son enfance prolongée, le blondin de son adolescence pétulante, le barbon de sa maturité stérile.

DES MATINS QUI DÉCHANTENT

Déconfinement général : perspective enthousiasmante, donc, sauf pour le vieil amoureux de sa (future) femme. Mais qui se soucie de plaindre les vieux égoïstes ? C'est justement le sujet de la comédie, et de toute comédie : faire place aux jeunes, styliser une célébration du printemps, maquiller en intrigue un rite de passage, soustraire les filles à la génération déclinante pour les mettre entre les mains de la jeunesse piaffante. Petit grincement dans la mécanique joyeuse : Arnolphe, démuné des certitudes de son despotisme, fait l'amère épreuve de sa solitude. « Si n'être point cocu vous semble un si grand bien, / Ne vous point marier en est le vrai moyen. » Certes, mais « fâcheuse pilule » à avaler, tout de même. On peut sortir de confinement dans le cercueil de la solitude. Il y a des matins (du monde) qui déchantent. Après dit, il l'a bien mérité. Mais voilà : même aux tourtereaux, le déconfinement promis de leurs esprits engoncés, elle dans la sottise, lui dans la superficialité, ne



Professeur émérite de littérature du XVII^e siècle à la Sorbonne, Patrick Dandrey a dernièrement publié *Dix leçons sur le premier recueil des Fables de La Fontaine* (Hermann).

“ Si n'être point cocu vous semble un si grand bien, / Ne vous point marier en est le vrai moyen. ”

À LIRE



L'École des femmes, Molière, édition de Patrick Dandrey, éd. Le Livre de poche, 192 p., 2 €.

●●● garantit pas des lendemains enchantés : car le jeune énamouré, qui reste en dépit de tout un écervelé, au fur et à mesure des progrès de sa cause amoureuse va en faire sottement confiance au vieux geôlier qu'il prend pour un autre. Alors, les voies du déconfinement, qui sont impénétrables, se prennent à diverger : la libération des corps piétine tandis que celle des cœurs progresse. Au dénouement, si Molière, bonne âme, n'avait donné un coup de pouce à l'affaire en inventant de toutes pièces un rebondissement cousu de fil blanc, les jeunes gens désormais bien appris se seraient trouvés tout aussi bien pris, pris au piège de leur jeunesse inexpérimentée. Autrement dit reconfinés : lui, dans une union imposée avec une fille choisie par son père ; elle, dans « un cul de couvent » où prévoit de l'enfourer le barbon, qui l'a récupérée *in extremis* des mains du jeune étourdi

venu en toute naïveté la lui confier : « La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir./La vieillesse est impitoyable » (La Fontaine). Étourderie de jeunesse, donc, qui vaut retour à la case prison.

NOUS VIVONS DANS L'ESPOIR

C'est à peu près le conte de *La Belle au bois dormant*, en version comique : un enchanteur pervers a condamné au sommeil de l'infantilisation une belle endormie dans un château entouré d'une forêt impénétrable ; un prince charmant, un jour de chasse (aux filles), parvient à franchir les murailles et éveille la Belle par un baiser. Déconfinement réussi et liesse générale. On oublie parfois le rebond du récit de Perrault : le prince cache à ses parents son mariage au château enchanté, il fait néanmoins deux beaux enfants à la Belle éveillée, perd au bout de deux ans son père et devient roi, sort de l'obscurité sa petite

famille mais part bientôt à la guerre, comme le doit un roi. Sa mère, née ogresse, en profite pour se faire servir « à la sauce Robert » la petite Aurore d'abord, puis un autre jour le petit Jour, enfin pour couronner sa fringale, la Belle, en dépit des cent ans qui lui ont rendu « la peau un peu dure », écrit Perrault qui s'amuse. On ne *divulgâchera* pas la fin à ceux qui l'auraient oubliée. Bref, voilà encore un déconfinement qui promettait des matins radieux et qu'il ne fallait pas croire sur parole.

Moralité(s) de tout cela : – 1. Le bonheur paradoxal du confinement, c'est qu'il permet de peindre aux couleurs de l'illusion les lendemains de liberté promise. – 2. Les vrais déconfinements sont ceux de l'esprit qui aura su, dans sa prison, se libérer des chaînes invisibles que lui avait imposées sa vie d'avant : c'est la rencontre consolatrice de Boèce avec la Philosophie entre deux séances de tortures ; c'est le mot d'esprit magnifique et terrible de Tristan Bernard arrêté et interné à Drancy en 1943 : « Nous vivions dans l'angoisse, nous vivons dans l'espoir. » – 3. La littérature n'aide pas tant à passer l'épreuve du confinement qu'à préparer lucidement la déconvenue de sa levée : les mêmes qui, après l'épreuve de 1914-1918, dirent « plus jamais ça » furent ceux qui à l'ouverture d'Auschwitz le répéterent, avant de découvrir dix ans plus tard le Goulag – et la suite. Nous sommes d'éternels optimistes. L'idée qu'après la pandémie rien ne sera comme avant ne relèverait-elle pas de ce que Fontenelle appelait « le sophisme de l'éphémère » : que les roses croient les jardiniers immortels, parce que de mémoire de rose on n'a jamais vu mourir un jardinier ? La littérature préserve des espoirs fallacieux en nous suggérant la mesure exacte du possible. C'est l'exergue du *Cimetière marin* que Valéry avait emprunté à Pindare : Μή, φίλα ψυχά, βίον ἀθάνατον σπεύδε, τὰν δ' ἐμπρακτον ἀντλεῖ μαχανάν. (« O mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible. ») Profitons du confinement et du déconfinement pour (ré)apprendre le grec ancien ! ■

A. M. Homes

COMME UN FRÈRE

À LIRE



Pussions-nous être pardonnés, A. M. Homes, traduit de l'anglais (États-Unis) par Yoann Genric, éd. Actes Sud, « Babel », 688 p., 10 €.

Nous sommes tous coupables de quelque chose, et ça ne risque pas de s'arranger. Mais, avec les frères Silver, on tient des champions. George, ponte de la télé US, a tué un couple dans un accident de voiture. Rentré chez lui, devant son épouse Jane, il se pisse dessus, avant de s'enfoncer dans un déni qu'il partira soigner en HP. Harry, le frère aîné et narrateur, reste à la maison avec madame. Pour la reconforter, il la prend dans ses bras. « Et voilà qu'elle est contre moi, qu'elle pose ses mains sur ses hanches et fait glisser sa jupe. » Et voilà qu'ils couchent ensemble. George rentre à l'improviste, trouve son frère dans son lit, massacre sa chérie. Jane est morte, George est aux fraises, ils laissent deux enfants. La femme de Harry le quitte ; sa fac le vire. Un jour, roulé en boule dans un parc, il pleure sous les yeux d'un flic perplexe. Conclusion ? Il y a toujours plus mal barré que soi – au pis, il suffit d'ouvrir un livre. Harry va pourtant remonter la pente. « Tu seras un homme, mon fils » : ça lui prendra tout le roman. Entre-temps ? Du sexe, un kidnapping, une bar-mitsvah en Afrique du Sud, et des révélations sur Richard Nixon. *Pussions-nous être pardonnés* est un de ces livres précieux capables de vous faire rire aux éclats puis fondre en larmes l'instant d'après. La souffrance nous malaxe, l'aveuglement nous mine, le temps se joue de nous, mais, ô divine surprise ! peut-être serons-nous sauvés. F. C.



Vladimir Nabokov

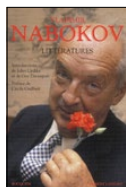
Lolita Bovary

En ces temps de télé-enseignement, l'écrivain russe aurait été un formidable praticien, eu égard à ses cours de littérature dispensés sur les campus américains.

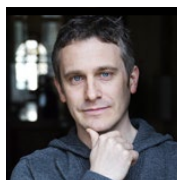
Par Fabrice Colin

a lors comme ça, on se pique de relire les classiques ? Et si on commençait déjà par les lire ? Voici, en principe, le moment où le professeur Nabokov, d'un pas assuré, fait son entrée dans un silence de cathédrale. De 1948 à 1959, l'éminent écrivain russe naturalisé américain a enchaîné à Wellesley, Harvard, et surtout Cornell, une légendaire série de cours dédiés aux littératures européennes et russes. Son audience – Thomas Pynchon compris, apparemment – se tenait coite. Les leçons du maître, magistrales au propre comme au figuré, devaient en effet être restituées telles quelles. Au menu ? Pas tant des auteurs que d'immenses romans (« sans le chef-d'œuvre, la littérature n'existe pas »), patiemment sondés, décortiqués, et jugés à l'aune de leurs qualités poético-mathématiques, celles qui sont propres à susciter, chez le lecteur, le fameux « frisson révélateur » cher au natif de Saint-Petersbourg. Ainsi défilent *Mansfield Park* de Janes Austen (« l'ouvrage d'une dame et le divertissement d'un enfant »), *Ulysse* de Joyce (« une superbe et permanente œuvre d'art [quoique] légèrement surestimée »), *Bleak House* de Dickens (« il n'y a rien à faire [...], sinon se détendre et laisser faire la moelle épinière »), *Le Cas étrange du Dr. Jekyll et Mr. Hyde* (car *L'Île au trésor*, qu'on se le dise, « ne

À LIRE



Littératures, Vladimir Nabokov, traduit de l'anglais par Hélène Pasquier et Marie-Odile Fortier-Masek, éd. Robert Laffont, « Bouquins », 1248 p., 31 €.



Écrivain et critique (notamment au *NML*), Fabrice Colin vient de signer, sur des dessins de Joëlle Jolivet, le scénario du roman graphique *Freak Parade* (Denoël Graphic), consacré au légendaire tournage du film de Tod Browning, *Freaks*.

vaut rien »), *La Métamorphose* (« la famille Samsa autour de l'insecte fantastique [un scarabée, amis philistins, certainement pas un cafard !] n'est rien d'autre que la médiocrité entourant le génie »), et les sommets indépassables que sont, aux yeux de l'auteur de *Lolita*, *Madame Bovary* (« un conte de fées ») et *Du côté de chez Swann* (« une sorte de chasse au trésor, où le trésor est le temps, et le passé la cachette »), dont la sophistication légère et les jeux de miroirs préfigurent les fantasques arabesques d'*Ada ou l'Ardeur*.

« LE MONDE COMME UN POTENTIEL DE FICTION »

Plus loin, c'est la littérature russe, « tout entière contenue dans l'amphore d'un siècle », qui s'offre au lecteur ébahi. On apprend que Dostoïevski, « auteur plutôt médiocre – avec des éclairs de réelle originalité », ne soutient pas la comparaison avec Tolstoï (« le plus grand des romanciers et novellistes russes »), que *Les Âmes mortes* de Gogol s'élèvent « au niveau d'un fantastique poème épique » et que Tourgueniev brille avant tout pour « ses petits tableaux aux teintes moelleuses ». L'élève réfractaire, irrité par le caractère péremptoire de ces assertions (« l'art d'écrire est un art très futile s'il n'implique pas avant tout l'art de voir le monde comme un potentiel de fiction »), pourra taper du pied, froncer les sourcils, quitter la salle. Il se priverait, ainsi de l'érudition sans faille du maître facétieux, de son amour des « divins détails » et de la finesse contre-intuitive de ses analyses, résolument amputées de toute considération psychanalytique et de toute contextualisation historique. Nabokov ressemble à ce vieux serveur parisien impassible par qui il nous plaît d'être rudoyés : sans son dédain génial et son inimitable faconde, le vin serait incomparablement moins bon. ■

“ Sur Dickens : « Il n'y a rien à faire [...], sinon se détendre et laisser faire la moelle épinière. » ”

an 2085

C'est vrai Grand'Tata
que quand t'étais jeune
on se faisait un BISOU
pour se dire bonjour ?!...

Bien sûr.

On pouvait même
aussi se serrer
la MAIN.

DÉGUEU!!!



Biglee *

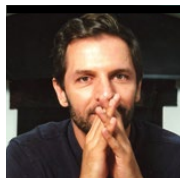


Spinoza

Contre-modèle

Le philosophe d'Amsterdam s'est opposé aux froides modélisations des rationalistes en privilégiant, même en mathématiques, le jeu de forces des affects et, au premier chef, le désir.

Par *Maxime Rovere*



Philosophe et enseignant, **Maxime Rovere** est l'auteur, entre autres, d'*Exister. Méthodes de Spinoza* (CNRS, 2010) et du roman *Le Clan Spinoza* (Flammarion, 2017).

L'un des traits les plus marquants de la pandémie de Covid-19 est d'avoir induit, à l'échelle planétaire, une immense dépendance aux modèles, aux chiffres et aux courbes. Pendant que les médecins collectent les « données », les ordinateurs multiplient les « modèles », les politiques ne parlent plus que d'« aplatir la courbe », et les médias fournissent chaque jour des chiffres et des statistiques à une société pour qui ils sont devenus, ni plus ni moins, une sorte de pain quotidien. Ce rapport à la pandémie témoigne du recours massif à la modélisation, l'un des éléments fondamentaux du rationalisme moderne.

MUTATION ACCÉLÉRÉE

Ce rationalisme, entendu comme une sorte de confiance dans le pouvoir de la raison à accéder à la vérité, a été associé à la figure de Descartes (1596-1650). « Être cartésien », ou « avoir l'esprit cartésien », signifie exiger des arguments logiques et solides avant de se ranger à un avis, et chercher des causalités observables avant de croire à des effets. Au tournant des années 2000, les philosophes, scientifiques et autres se sont mis à se revendiquer de Spinoza (1632-1677). Cette substitution dans les figures tutélaires signale une transformation profonde dans notre manière de concevoir la raison. La

pandémie de Covid-19, en rendant plus claires que jamais les limites du rationalisme « à l'ancienne », accélère cette mutation. Pour comprendre comment le rationalisme post-Covid-19 peut trouver les moyens de se réinventer par le « spinozisme », il convient d'éclairer les problèmes auxquels la modélisation et le rationalisme cartésiens ont conduit. La modélisation elle-même est le fruit de la mathématisation constitutive du mouvement connu, entre le milieu du XVI^e siècle et le milieu du XVII^e, comme « la révolution scientifique ». L'un de ses aspects les plus saillants consiste à penser que les mathématiques sont le langage de la vraie science, voire que la nature elle-même est écrite en langage mathématique (célèbre paraphrase de la préface de Galilée à *L'Essayeur*, 1623). En comparant ses observations terrestres et célestes avec les rapports purs qu'étudie la géométrie, Galilée s'est convaincu que la pensée humaine accède aux idées qui ont donné naissance à l'univers, ou plus exactement aux lettres de

À LIRE



Éthique, Spinoza, traduit par Bernard Pautrat, éd. Points, 720 p., 12,30 €.

“ Un contrôle fondé seulement sur des modèles finit par s'aveugler sur ses objectifs et par se retourner contre l'humanité elle-même. ”

●●● l'alphabet dont l'univers est le texte : la science des figures serait celle du Verbe divin.

Descartes poursuit cet effort de mathématisation en l'orientant vers l'algèbre, science des nombres, et en le rapportant moins à Dieu qu'à l'esprit humain. En particulier, il introduit en philosophie la méthode dite de « l'analyse », qui repose sur la division des problèmes en sous-problèmes et sur la réduction de la complexité des choses jusqu'à ce que nous disposions de modèles assez simplifiés pour que notre esprit les comprenne, trouvant ainsi des moyens d'agir. Une variante anglaise de cette proposition, formulée par Descartes dans les *Règles pour la direction de l'esprit*, se trouve chez Francis Bacon (*Novum organum*, 1620). Elle porte immédiatement ses fruits : soudain, des choses en apparence inexplicables s'éclairent. Bacon démontre que la chaleur n'est qu'un effet du mouvement, Descartes prouve que l'arc-en-ciel naît de la réfraction de rayons lumineux, etc. Spinoza va bientôt participer à ce mouvement, en étudiant à son tour les émotions sous le prisme de la modélisation. Pendant des siècles, l'usage des modélisations mathématiques va apporter des bénéfices sociaux immenses : l'étude des probabilités, par exemple, permet de développer dès le XVII^e s. des systèmes d'assurance protégeant les commerçants de la perte de leurs cargaisons (naufrages, pirates, etc.), et même, après la peste qui

griffonne des calculs sur les probabilités, alors que l'on discute de ce qu'on appellerait aujourd'hui... une sécurité sociale. Mais, en 1672, la France envahit le pays, et De Witt est assassiné.

Avec le Covid-19, les limites de ces modélisations sont devenues visibles. Car, d'une part, nos contemporains redécouvrent ce dont Descartes avait averti dès le début : toute modélisation est incertaine et s'apparente à un « roman » (comme il le dit de son merveilleux livre *Les Météores*, où il décrit flocons, nuages, etc.), puisqu'elle repose sur une extrême simplification ; mais, d'autre part, en établissant sur les choses un contrôle fondé seulement sur des modèles, cette forme de rationalisme finit par s'aveugler sur ses objectifs et par se retourner contre l'humanité elle-même. Adorno et Horkheimer l'ont déjà fait observer dans *La Dialectique de la raison*, publiée en 1942 puis 1947 : ils montraient que la rationalité moderne met en place une comptabilité technique capable de fonder des régimes totalitaires et de conduire à des destructions massives. Le formalisme rationnel, en rejetant toute considération extérieure, conduit des humains (sans qu'ils soient nécessairement menés par un fantasme idéologique) à des situations monstrueuses, parce qu'ils ont le nez sur des chiffres.

Pour Descartes, le formalisme rationnel avait pour fin de délivrer les savoirs de la tutelle des Églises, et même

ses amis avaient perçu les dangers des modélisations formalistes. Pour eux, la raison se conçoit, d'abord et avant tout, non à partir d'opérations mentales pures, mais à partir d'un jeu de forces qui implique des affects – même si cela ne se voit plus dans ces opérations elles-mêmes. La rationalité de Spinoza reste, bien entendu, très attachée à l'abstraction ; c'est pourquoi *L'Éthique*, appliquant la méthode mathématique à la philosophie, imite les *Éléments* d'Euclide. Mais la raison est pleinement assumée comme l'expression du désir. Qu'est-ce que le désir ? C'est une tendance fondamentale en chacun qui se complique en s'associant à d'autres : tout vivant est ainsi animé par un mouvement dont les variations sont les affects ; et ce sont ces affects qui, en cherchant leur propre harmonisation, vont donner naissance aux opérations mentales qu'on appelle la raison.

LES THÉÂTRES SONT FERMÉS

Cette conception a des conséquences majeures, que notre société n'a pas su voir. Premièrement, elle signifie que la raison ne décrit les choses « objectivement » qu'au sens où elle articule un désir collectif à des objets que ce désir lui-même définit. Aucun chiffre, aucune courbe ne peuvent donc indiquer les bornes du possible, car ils reflètent par définition nos désirs, nos peurs, etc. Deuxièmement, comme aucune vérité n'est indépendante de son sujet et que nos sciences reflètent notre société, il est essentiel que tous les citoyens travaillent à se connaître eux-mêmes. Voilà pourquoi Spinoza et ses amis prenaient très au sérieux l'éducation pour tous et la fréquentation des théâtres. Ils avaient prévu que, si les humains n'apprennent pas à travailler leurs affects, s'ils ne sont pas tous un peu philosophes, leur propre effort de contrôle se retournera automatiquement contre eux. Aujourd'hui, nous scrutons la réalité du Covid-19 dans des courbes et des chiffres : c'est dire comment nous vivons notre peur, sans savoir mieux la modéliser. Pendant ce temps, les théâtres sont fermés. Le rationalisme a encore beaucoup à réinventer. ■

“ Qu'est-ce que le désir ? C'est une tendance fondamentale en chacun qui se complique en s'associant à d'autres. Aucun chiffre, aucune courbe ne peuvent indiquer les bornes du possible, car ils reflètent par définition nos désirs et nos peurs, etc. ”

décime Amsterdam en 1664, de réfléchir aux calculs qui permettraient d'assurer la vie. Oui ! Excellent mathématicien, le chef du gouvernement (*statbouder*) Johan De Witt (1625-1672)

de toute préoccupation morale ; ce qui libéra la créativité et les recherches dans tous les domaines, de l'anatomie à l'astrologie en passant par la reproduction humaine. Mais, dès 1660, Spinoza et



Natalia Ginzburg

De bouche à oreille

Le meilleur moyen de regarder en soi est de tourner les yeux vers l'extérieur, écrit l'autrice des *Mots de la tribu*. Car, du silence, il finira bien par sortir des murmures, puis des paroles.

Par Valérie Zenatti



Écrivaine, traductrice (notamment d'Aharon Appelfeld) et scénariste, Valérie Zenatti a écrit *Les Âmes sœurs* et *Jacob Jacob* (l'Olivier).

Le titre de ce recueil évoque à lui seul la manière humble et exigeante de la grande Natalia Ginzburg, dont la vertu première est sans doute son regard incroyablement clair, intelligent sans jamais être sentencieux, panoramique et précis. La notion de point de vue se traduit chez elle par la capacité de voir à 360°, et aussi à l'intérieur d'elle-même, avec l'acuité de celle qui ne cherche pas dans le réel la confirmation de ce qu'elle pense mais la matière brute, vivante, intrigante, de ce qu'elle écrit et pense.

Dans l'ébranlement historique que nous traversons, dans la nécessité de trouver des points d'appui pour parvenir à distinguer ce qui s'est dérobé, ce qui a surgi, ce vers quoi nous voudrions aller, ces textes, rassemblés pour la première fois en 1962 et vers lesquels je retourne régulièrement, m'apparaissent comme la possibilité de cheminer avec une écrivaine qui éclaire autant les effets de l'histoire sur les vies individuelles que l'acte d'écrire. À travers ces onze textes, on retrouve Natalia Ginzburg « plus que jamais fidèle à elle-même », selon les mots d'Italo Calvino, qui signe la préface. « Toute en concrétude, toute en personnification, toute en ressenti

physique des expériences morales. » Dans « L'hiver dans les Abruzzes », c'est l'exil qu'elle interroge, et donc la perte de ce qui constitue le cadre d'une vie – une perte tantôt agréable, « comme une présence tendre et un peu enivrante », tantôt prenant des accents « de nostalgie aiguë et amère » jusqu'à une haine tue car injuste, et je ne peux m'empêcher de songer en lisant ce texte que l'enfermement à l'intérieur de nos propres murs a eu un singulier goût d'exil inversé. Nous ne fûmes pas chassés de nos maisons mais contraints d'y rester, bannis des rues et de tous les lieux de vie où régnait désormais un silence mortifère, et c'est un peu plus loin dans le recueil que l'on trouve précisément un texte intitulé sobrement « Le silence », où ces phrases appellent à une réflexion personnelle et collective urgente : « Jamais, comme de nos jours, les destins des hommes n'ont été si étroitement unis les uns aux autres, de sorte que le désastre de l'un est le désastre de tous. On constate donc ce fait curieux, que les hommes se trouvent étroitement liés au

« Jamais, comme de nos jours, les destins des hommes n'ont été si étroitement unis les uns aux autres, de sorte que le désastre de l'un est le désastre de tous. »

À LIRE



Les petites vertus, Natalia Ginzburg, traduit de l'italien par Adriana R. Salem, Ypsilon.éditeur, 136 p., 20 €.

destin les uns des autres, de sorte que la chute d'un seul entraîne des milliers d'autres êtres, et en même temps ils sont tous asphyxiés par le silence, incapables d'un libre échange de mots. »

Oui, nos destins furent et sont étroitement liés, dangereusement même puisqu'il nous faut encore maintenir une distance à la fois prudente et méfiante les uns vis-à-vis des autres, et que l'acte même de la parole est source physique de danger, mais alors, comment parler à distance ? Suffit-il d'élever la voix pour se faire entendre et comprendre par l'autre ? Le chuchotement et le murmure sont-ils condamnés à disparaître, au moins pour un temps ?

●●● Ce ne sont pas les questions posées dans la réflexion de Natalia Ginzburg, mais sa lecture leur donne corps, renouvelant la qualité du *présent*, dans la double acception du terme, des grands textes. Et l'on devine que le remède au silence ravageur contre lequel l'écrivaine s'élève n'est pas le simple bavardage, car le silence immoral et mortel qu'elle pointe est celui d'une tragédie : la conversation impossible. Alors nous revenons à notre époque, à la profusion d'avis émis par les uns et les autres sans toujours s'écouter, mais aussi au formidable besoin de parler que nous avons eu lors des premiers jours de sidération, et la possibilité de converser réellement, dans des « rapports libres et normaux », apparaît comme une clé tout sauf anodine, celle de la discussion indispensable, même et surtout contradictoire, pour continuer de construire le monde.

DANS UNE INTIMITÉ CLAIRVOYANTE

C'est ce socle fondamental des relations qui est au cœur de plusieurs autres textes du recueil, dévoilant la force de l'amitié et la merveilleuse protection qu'elle offre (« Portrait d'un ami », sur Cesare Pavese), le contraste incongru, drôle et tendre entre deux êtres, qui se synthétise dans l'évidence de l'amour (« Lui et moi ») et le texte majeur qui porte pour titre précisément « Les rapports humains », une vingtaine de pages dans lesquelles se condense le génie de Natalia Ginzburg, qui parvient à tisser, à la première personne du pluriel mais dans une intimité clairvoyante, l'étoffe de nos vies aux reflets d'espoir et de désespoir, de fragilité honteuse et de courage bravache, de la toute petite enfance où l'on creuse parfois un trou dans la terre avec un bâton, espérant disparaître à l'âge dit adulte où l'on devient peut-être moins impitoyable, et cette traversée est à mes yeux le rappel le plus fondamental à nous-mêmes, à l'expérience humaine, rappel plus précieux que jamais dans une réalité désorientée où le vertige de ce qui peut advenir, pour le pire et le meilleur, s'empare de nous. ■

Robert Linhart Les illusions perdurent

L'auteur de *L'Établi* raconte un Lénine intime et fraternel, qui contemplant au seuil de sa mort le matérialisme dialectique s'enrayer comme une chaîne de vélo.

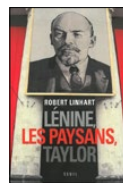
Par Arnaud Viviant

il faut sans doute remonter cent ans en arrière, en 1920, pour retrouver autant qu'aujourd'hui l'idée d'un monde défait et à refaire, d'une césure que l'on désirerait la plus véhémente possible entre un avant et un après. En 1920, la boucherie de la Première Guerre mondiale et la crise de l'impérialisme posent dans les pays d'Europe les questions de l'organisation sociale, du système de production, mais, pour commencer, de la simple survie.

Partout, la faim taraude. Surtout dans les pays vaincus. Or, comme l'écrit Keynes dans *Les Conséquences économiques de la paix* (1919), « les hommes ne mourront pas toujours calmement ». Lorsqu'il fait famine, « l'homme s'agite et les liens de l'usage sont brisés. Le pouvoir des idées est souverain. L'homme écoute toutes les suggestions d'espérance, d'illusion, de vengeance qui lui sont apportées par le vent ». C'est au

communisme que Keynes fait ici allusion alors qu'à l'autre bout du continent le premier État prolétarien durable commence à s'instituer. En 1920, il ne reste plus à Lénine que quatre ans à vivre, mais encore des contradictions à résoudre. Le matérialisme dialectique, ça peut s'enrayer comme une chaîne de vélo, cet engin que Lénine avait découvert à Paris et qu'il aimait tant. Ce sont ces quatre années dernières de sa vie, et ses dernières heures, qu'explore Robert Linhart dans un essai publié en 1976 : *Lénine, les paysans*, Taylor (hélas ! aujourd'hui épuisé).

À LIRE



Lénine, les paysans, Taylor, Robert Linhart, éd. du Seuil, 1976 (rééd. 2010, ép.).

EN CES TEMPS DE GISCARDISME

On dirait le titre d'une thèse austère. Le livre n'est pas très long : 200 pages. Et tout de suite il vous happe en vous racontant une histoire. Celle d'un homme affamé qui, dans le Grand Nord canadien, se fait attaquer par un loup. L'homme l'emporte sur l'animal et grâce à la force que lui a donnée le sang du loup, il arrive à se traîner jusqu'à la côte, où un navire le récupère. À bord, il a toujours peur d'avoir faim ; il accumule et dévore sans se lasser tous les biscuits qu'il récupère, puis devient obèse. Il s'agit du résumé d'une nouvelle de Jack London,



L'Amour de la vie. Linhart nous apprend que c'était l'un des textes préférés de Lénine. D'emblée, le ton de *Lénine, les paysans, Taylor* est donné : on s'attendait à un bouquin froid et dialectique, il sera chaud et secret.

En 1976, Linhart n'a pas encore écrit *L'Établi*, qui paraîtra deux ans plus tard aux éditions de Minuit. Un chef-d'œuvre de la littérature prolétarienne où ce philosophe, normalien, fondateur du mouvement maoïste français, ex-dirigeant de l'UJC-ML (Union des jeunes communistes marxistes-léninistes), avant d'être destitué en 1968 par Benny Lévy, raconte comment il se fait embaucher à l'usine Citroën afin de convertir les masses laborieuses à la révolution prolétarienne. Pour l'heure, c'est surtout lui qui se convertit au mutisme, ainsi que le racontera plus tard sa fille, Virginie Linhart, dans *Le Jour où mon père s'est tu* (Seuil, 2008). On n'entend plus parler de Robert Linhart ; il est devenu un fantôme. Pourquoi décide-t-il alors de rompre le silence avec cet essai pour le moins anachronique en ces temps de giscardisme triomphant ? Dans un avant-propos à la réédition de son livre en 2010, il avancera une raison : « On était alors en pleine offensive des "nouveaux philosophes" ; ces jeunes gens allaient partout annonçant "la mort de Marx". Je l'ai conçu, ce livre, comme une première riposte à ce déchaînement contre Marx et Lénine. » Sans doute. Je n'ai rencontré qu'une fois dans ma vie Robert Linhart, en 2010, à l'occasion de cette réédition, mais je me souviens combien ce personnage à la fois taiseux et déterminé pouvait s'emporter sitôt qu'on prononçait devant lui l'acronyme BHL. Il n'empêche que ce qui l'a motivé à sortir du silence, c'est la découverte d'un « texte extraordinaire » : le *Cahier de service des secrétaires de Lénine*. Il s'agit de la retranscription des dernières activités politiques de Lénine malade, et notamment celle du 17 février 1923 où il reconnaît que « sa pensée s'enlise ». Cette simple phrase va inspirer à Robert Linhart un sublime développement. Le voici : « Comment penser l'émergence de ce qui est radicalement nouveau, "abstrait" au point de ne plus rien contenir

Comment penser l'émergence de ce qui est radicalement nouveau, « abstrait » au point de ne plus rien contenir du passé ?

du passé ? La pensée frôle ici le néant, le défie. Les attaques d'hémiplégie de Lénine vont redoubler, la paralysie gagner le cerveau. [...] De quoi est-il mort ? Aussi de cette extrême tension de la pensée [...]. Peut-être d'avoir tenté de définir cette "révolution culturelle" dont il devinait l'urgence mais pour laquelle il ne trouvait pas encore, dans la réalité russe, de levier. "L'humanité ne se pose que les problèmes qu'elle peut résoudre",

disait Marx. Serait-il mortel, pour un homme politique révolutionnaire, de se poser des problèmes que son époque n'est pas encore prête à résoudre ? »

Dans une lettre ouverte diffusée début mai sur France Inter, l'écrivain Michel Houellebecq estimait « ne pas croire une demi-seconde aux déclarations du genre : "Rien ne sera plus comme avant" ». « Nous ne nous réveillerons pas après le confinement dans un nouveau monde, ce sera le même en un peu pire », concluait-il. Que Houellebecq ne soit pas léniniste, ce n'est pas une grosse surprise. L'avantage du pessimisme est de n'avoir aucune contradiction à surmonter, hormis une ou deux bonnes surprises qui pourraient se présenter ; c'est moins fatigant pour le cerveau. Pourtant, le monde va devoir à nouveau dépasser ses contradictions. Il n'a besoin pour cela que d'une chose : l'amour de la vie. ■

Patrik Ourednik RACCORDS EUROPÉENS

En cette séquence de la mondialisation, où la bêtise est plus virale que l'affaire qui nous occupe, on aurait tort de se priver de rouvrir un opuscule vintage (publié en 2004), mais éclairant sur notre temps. Il y a seize ans, le Tchèque Patrik Ourednik (parisien depuis 1984) s'était fait fort de raconter l'histoire du siècle passé en 152 pages.

Tout commence au pas de charge, celui des « Américains qui ont débarqué en 1944 en Normandie, [...] de vrais gaillards qui mesuraient en moyenne 1,73 m et si on avait pu les ranger bout à bout plante des pieds contre crâne ils auraient mesuré 38 kilomètres ». Composé à l'ancienne, avec des apostilles, ces petits résumés en italique en marge à chaque page (« Les Allemands inventèrent le gaz », « Le monde est corrompu », etc.), *Européana*, sans se soucier de la chronologie, décline, en une logorrhée assaisonnée d'ironie, les péripéties de cent années très inventives en matière de massacres et d'idéologies rationalo-délirantes. Guerres, altermondialisme, nazisme, contre-culture, libéralisme, tout passe à la moulinette pour en sortir en fines lamelles d'horreur et d'hilarité. On invite l'auteur à se remettre au boulot, puisque le siècle que nous fréquentons, avec la morgue de ses 20 ans, a déjà fait des efforts prometteurs pour dépasser celui qui le précède. Comme par hasard, Ourednik, né à Prague en 1957, a traduit Alfred Jarry, Raymond Queneau, Henri Michaux et Samuel Beckett. **Alain Dreyfus**

À LIRE



Européana, une brève histoire du XX^e siècle,
Patrik Ourednik,
éd. Allia,
151 p., 5,70 €.

Nassim Nicholas Taleb et John Maynard Keynes

Cygnes noirs et autres concours de beauté

La pandémie actuelle n'est pas aussi exceptionnelle qu'elle en a l'air. Le coronavirus ne fait que révéler l'incertitude radicale inhérente à notre système économique, avec laquelle nous devons réapprendre à vivre.

Par Patrice Bollon

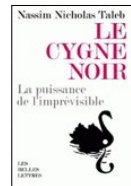
Le coronavirus disparaîtra-t-il de lui-même cet été avec le retour des beaux jours, ainsi que le prédisent certains ? Ou bien, après avoir été un temps moins actif, reviendra-t-il à l'automne en une « seconde vague » encore plus meurtrière que la première, comme ce fut le cas de la grippe espagnole en octobre-novembre 1918 ? Et, dans ces conditions, qu'en ira-t-il de l'économie ? Nous connaissons aujourd'hui une récession mondiale, quoique bien plus accusée dans nos pays « développés » qu'en Chine ou en Extrême-Orient. Les conséquences en sont déjà difficiles à prévoir, étant donné l'imbrication de nos économies. Mais, en cas d'une seconde ou même d'une troisième vague, elle pourrait dégénérer,

comme dans les années 1930, en une dépression. Or, la différence entre ces deux termes n'est pas que de degré. C'est un écart de nature : les récessions posent des problèmes de « relance » ; les dépressions engagent, elles, des mécanismes autoentretenus de déflation dont nul ne sait jusqu'où ils peuvent aller. Elles bouleversent les sociétés, économiquement, socialement et politiquement. Nous voici donc plongés dans une incertitude radicale. Mais, pour comprendre comment vivre avec elle, il convient d'abord de la distinguer d'autres notions en apparence proches.

CHARTE MENTALE

Contrairement à ce qu'ont pu soutenir certains éditorialistes pressés, la crise du Covid-19 n'a rien à voir avec ce que Nassim Nicholas Taleb, épistémologue de l'économie et Américain d'origine libanaise, a appelé en 2007 un « cygne noir » dans son best-seller mondial du même nom. L'expression se réfère à ce « biais cognitif » qui nous a fait croire en Occident que tous les cygnes étaient blancs, jusqu'à ce qu'un explorateur allemand en découvre de noirs lors d'une expédition en Australie occidentale à la fin du XVII^e siècle. Par cette image, Taleb entendait nous prémunir contre

À LIRE



Le Cygne noir. La puissance de l'imprévisible, Nassim Nicholas Taleb, traduit de l'anglais par Christine Rimoldy, éd. Les Belles Lettres, 608 p., 23,50 €.



Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie, John Maynard Keynes, traduit de l'anglais par Jean de Largentaye, éd. Payot, 496 p., 25,40 €.

“ Une épidémie de cette sorte est inévitable ; elle résulte de la structure du monde moderne, et ses conséquences économiques sont amplifiées par notre connectivité croissante. ”



RITA MERCEDES

ILLUSTRATION RITA MERCEDES POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE

●●● l'apparition d'événements que nous jugeons improbables sinon impossibles, parce que non inscrits dans notre « charte mentale », mais qui ont des conséquences sans commune mesure avec celles des événements « usuels » prédictibles. Il prenait pour exemple des

l'intérêt et de la monnaie de 1936. C'est dans ce développement, intitulé modestement « L'état de la prévision à long terme », que se trouve la célèbre métaphore du « concours de beauté ». Keynes y aborde la question du prix des actions. Selon le calcul comptable ensei-

l'opinion moyenne croit être l'opinion moyenne », seule façon de tomber juste et de gagner à la Bourse. Une formule qui, sous une apparence simple, décrit un mécanisme complexe en miroirs et contre-miroirs, à la manière des dessins d'Escher, dont les perspectives en abyme font surgir des univers irrationnels et cependant aussi très rationnels. Car, pour Keynes, il y a bien quand même une limite à ce processus infini qu'on qualifierait en informatique d'« algorithmique » : le fait qu'à chaque période il existe un consensus implicite entre les opérateurs boursiers sur l'état de l'économie – ce qu'il appelle une « convention », laquelle se modifie à intervalles réguliers.

Les commentateurs de la *Théorie générale* en ont déduit des variations sur l'importance de la « confiance » dans nos économies. Mais la fable de Keynes va bien au-delà. Elle montre en effet d'abord que notre prétendue « raison économique » est, sauf sur le court terme, où la stabilité est garantie, une illusion – ce qu'ont illustré les conséquences catastrophiques de notre im-préparation très « rationnelle » face à la pandémie. Sur le plan de la réflexion économique, elle signifie ensuite que, à rebours de nos doctrines dominantes, la rationalité de notre système n'est pas « paramétrique », obéissant à un calcul abstrait valide en toute occurrence, mais « relationnelle », émanant du jeu au résultat imprévisible des relations entrecroisées entre les acteurs économiques. Tout autre qu'une science mathématisable, l'économie est une discipline psychosociale. Et c'est sur cette base qu'il faut la rebâtir. D'un point de vue plus métaphysique, cette allégorie nous suggère enfin que l'incertitude n'est pas un « raté » de notre système mais, au contraire, un de ses traits fondamentaux. Quelque rêve utopique de stabilité que nous puissions entretenir, nous vivons dans un monde à jamais mouvant, comme si l'incertitude faisait partie de ce que les humanistes nomment avec grandiloquence notre « condition humaine » : c'est la plus belle leçon, de réalisme, que nous délivre ce satané coronavirus. ■

“ Quelque rêve utopique de stabilité que nous puissions entretenir, nous vivons dans un monde à jamais mouvant, comme si l'incertitude faisait partie de ce que les humanistes nomment avec grandiloquence notre « condition humaine ». ”

faits comme l'effondrement de l'URSS ou l'attentat du 11 septembre 2001 contre le World Trade Center. Bien qu'après qu'ils sont advenus on ait trouvé, selon une démarche de rationalisation *a posteriori*, des signes qui les présageaient, ces événements étaient, selon lui, réellement imprévisibles : d'authentiques « cygnes noirs ».

Or, dans un article récemment publié sur son site, Taleb a tenu à préciser que tel n'était pas le cas du coronavirus. Cette pandémie ne s'apparente pas, selon lui, à un cygne noir mais à un cygne blanc. Elle pouvait être prévue, et elle l'a été par plusieurs États (comme Singapour) ou individus (tels que Bill Gates). C'était, écrit-il, « un risque dont on était pratiquement certain qu'il se concrétiserait un jour. Une épidémie de cette sorte est inévitable ; elle résulte de la structure du monde moderne, et ses conséquences économiques sont amplifiées par notre connectivité croissante et notre tendance à la sur-optimisation ». Bien que l'idée de « cygne noir » soit assez floue (Taleb y a rattaché après coup la crise financière de 2008, alors qu'elle fut la conclusion logique, anticipée par plusieurs auteurs « hétérodoxes », d'une économie fonctionnant à la dette), elle nous met sur une piste intéressante, qui avait été débroussaillée par Keynes dans un chapitre marginal de sa *Théorie générale de l'emploi, de*

gné dans les *business schools* du monde entier, ce prix est censé procéder à l'instant *t* d'une actualisation des « espérances de gains », des profits escomptés par les firmes financées par ces actions. Or, selon Keynes, qui connaissait bien la Bourse, où il avait beaucoup gagné, puis perdu et, enfin, regagné une partie de ses pertes, ce n'est pas du tout ainsi qu'elle fonctionne. Le futur étant imprévisible au-delà de deux à trois ans voire, parfois, de quelques mois, et l'achat d'actions s'opérant le plus souvent en vue d'une revente et d'une plus-value, leur prix résulte de l'entrecroisement des anticipations des uns et des autres. Il s'établit selon une logique similaire à ces « concours de beauté » que proposaient à son époque certains journaux, où il s'agissait de choisir, parmi une centaine de photos de starlettes, lesquelles cinq ou dix seront élues « les plus belles » par les lecteurs – le gagnant étant celui dont la liste s'approche le plus du choix des autres.

ENTRE OPINION ET CONVENTION

De cette fable amusante, qui suscite – qualité rarissime dans les ouvrages d'économie, en général très ennuyeux – un vrai plaisir de lecture, Keynes en conclut que le prix des actions n'a rien d'« objectif » au sens strict. Il découle de la tentative faite par chacun des opérateurs boursiers de « deviner ce que



Emmanuel Bove

Ceux qui ne sont rien

Pour patienter entre deux confinements, une plongée oblique et bouleversante dans une vie ordinaire, riche avant tout de ses équivoques.

Par *Éric Chauvier*

La littérature devrait nous permettre de nous évader. C'est ainsi qu'elle nous est présentée en règle générale. Aujourd'hui, à l'heure de la pandémie planétaire, cette proposition s'accommode mal de quelques questions embarrassantes : s'évader pour quoi faire ? S'évader vers où ? Est-il même judicieux de s'évader ? Dans cette situation de confinement et d'état d'urgence sanitaire, s'évader ne revient-il pas à fuir nos responsabilités à l'égard d'un réel de plus en plus inquiétant ? En fait, il est devenu difficile de s'évader sans se sentir malencontreusement hors sujet.



Anthropologue et écrivain, **Éric Chauvier** a dernièrement signé chez Allia *Le Revenant* et *Laura*.

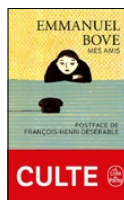
PROMESSE DE RÉCONCILIATION

Il est peut-être un remède en la personne d'un écrivain dont l'œuvre est un peu oubliée : Emmanuel Bove. J'aurais pu choisir n'importe quel livre de lui, mais je vous parlerai de *Mes amis*. Voici l'histoire d'un homme ordinaire, Victor Bâton, que le lecteur devine brave homme, quoique pas forcément aimable, un peu gauche et revêche, comme empesé dans son existence. Le projet de Victor Bâton est compulsif : il cherche à nouer des liens d'amitié durables avec les personnes que le hasard met sur sa route. Car, comme il le dit

lui-même, on est « seul et faible quand on n'a pas d'amis ». Dans cette perspective simple, l'écrivain relate une succession de rencontres, en saisissant des détails contenus dans les conversations apparemment les plus banales. Il travaille au corps le drame que voile par exemple un silence équivoque. Il découvre les enjeux discrets d'un douloureux malaise. Il illumine un moment de joie presque éteint. De la fatigue morale il extirpe la palpitation d'un espoir. Dans la quasi-bassesse d'une conduite, il entrevoit la promesse de la bonté. La vie ordinaire n'est pas un dialogue simple ; elle est riche de ses équivoques et de ses incertitudes.

Samuel Beckett avait pressenti que l'écriture d'Emmanuel Bove, d'une sidérante précision, était un peu plus que de l'écriture : « On n'a pas l'impression de le lire, mais de le vivre. » Cette littérature nous emmène effectivement très loin dans l'exploration de l'âme humaine, mais en nous dévoilant les palpitations de la vie ordinaire. À l'heure du confinement, de l'état d'urgence et de l'incertitude généralisée, relire Emmanuel Bove c'est comprendre que l'évasion la plus sensée doit peut-être se faire dans ce qui nous est confisqué : nos vies ordinaires et leurs extraordinaires ressources. C'est une promesse de réconciliation avec les humains aux visages anxieux qui nous entourent : la promesse d'être à notre place parmi eux, rien de plus et rien de moins qu'occuper une place juste, celle qu'il nous faudra finir par trouver dans le chaos. ■

À LIRE



Mes amis, Emmanuel Bove, éd. Nota Bene, 174 p., 11 €.

“ Dans la quasi-bassesse d'une conduite, il entrevoit la promesse de la bonté. Beckett avait pressenti que l'écriture de Bove, d'une sidérante précision, était un peu plus que de l'écriture : « On n'a pas l'impression de le lire, mais de le vivre. » ”

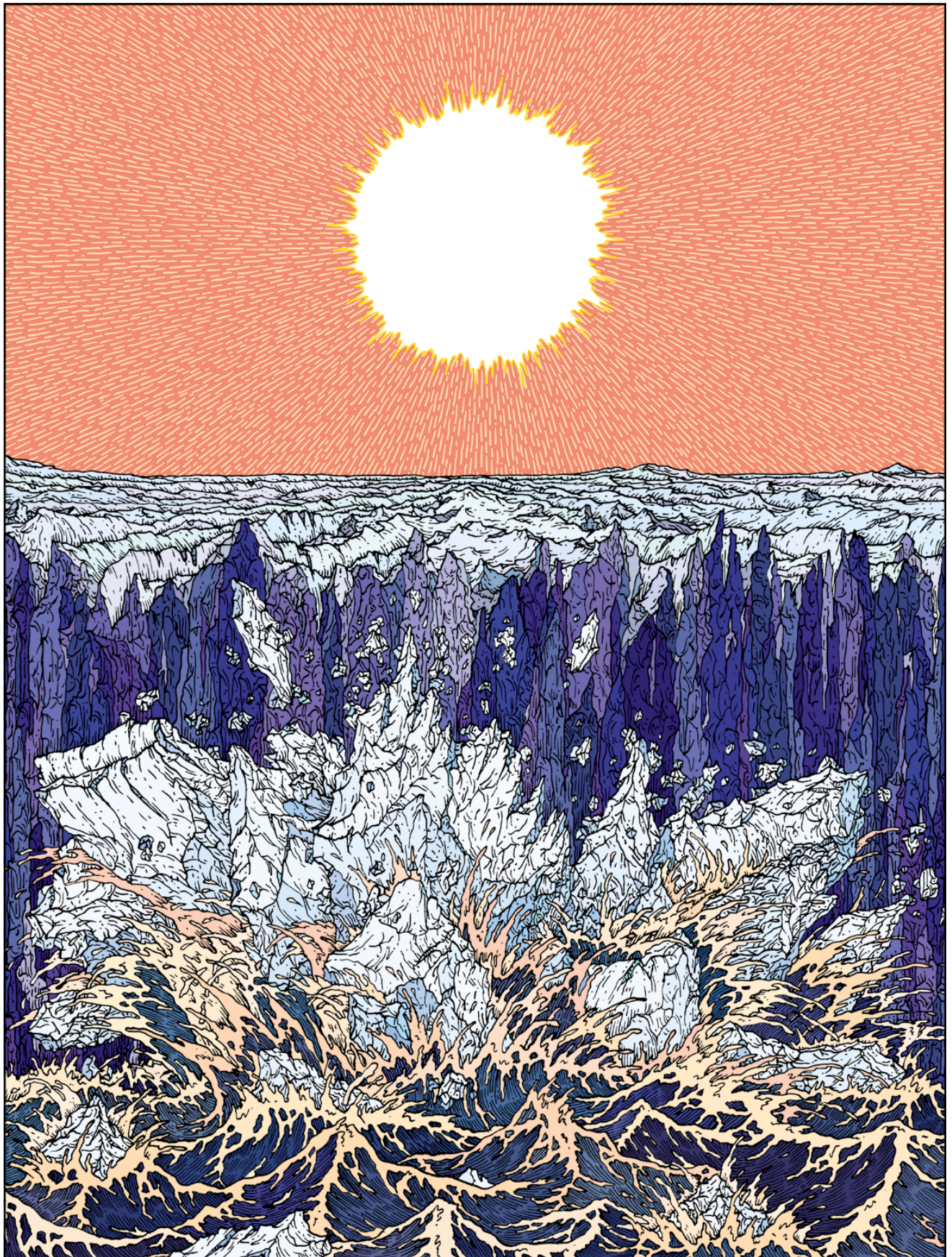


ILLUSTRATION CLÉMENT VUILLIER POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE



Marguerite Yourcenar

L'empereur jardinier

Hadrien, sous la plume de l'écrivaine, médite sur la civilisation occidentale et son rapport à la nature, après avoir traversé les convulsions de l'histoire et l'épreuve du deuil.

Par Juliette et Pierre-Édouard Peillon

Le succès aussi vaste qu'immédiat de *Mémoires d'Hadrien* en 1951 peut sembler étonnant. Les cendres de la Seconde Guerre mondiale fument encore, et voilà que triomphe l'histoire d'un empereur du II^e siècle écrite, qui plus est, par une romancière exilée. Tout cela sent la poussière, témoigne d'un éloignement, sinon d'une répugnance, pour les affres de l'époque... On aurait pourtant tort de considérer le plus célèbre des romans de Marguerite Yourcenar comme une fiction hors-sol. Voilà en effet un récit très largement hanté par la guerre et le deuil. *Mémoires d'Hadrien* est doublement un roman de l'après : après les conquêtes de Trajan, empereur auquel succède Hadrien ; après la mort d'Antinoüs, le jeune amant d'Hadrien, dont le suicide scinde en deux ces pseudo-Mémoires.

DANS LA FORCE DE L'ÂGE

Ce n'est pas un hasard si Yourcenar n'a pu achever la rédaction de ce roman qu'après la Seconde Guerre. Le projet avait connu une première ébauche entre 1924 et 1929, lorsqu'il fut, selon les dires de l'écrivaine, « conçu, puis écrit, en tout ou en partie, sous diverses formes ». Après une période de jachère, la romancière reprend en 1948 intégralement ce qu'elle avait déjà écrit. À la fin de cette décennie tourmentée

À LIRE



Mémoires d'Hadrien, Marguerite Yourcenar, éd. Folio, 384 p., 7,50 €.

pour le monde, la figure d'Hadrien se pare d'une dimension contemporaine : « Le monde dont j'avais hérité ressemblait à un homme dans la force de l'âge, robuste encore, bien que montrant déjà, aux yeux d'un médecin, des signes imperceptibles d'usure, mais qui venait de passer par les convulsions d'une maladie grave. » Hadrien fut le pacifiste, par opposition au belliciste Trajan ; il fut le bâtisseur et le stabilisateur, quand son prédécesseur laisse surtout une image de conquérant fougueux. Avec Hadrien, la romancière tient un personnage qui lui permet, à la sortie d'un cycle de ravages, de méditer sur la nouvelle ère qui s'ouvre pour les Européens. « Si cet homme n'avait pas maintenu la paix du monde et rénové l'économie, ses bonheurs et ses malheurs m'intéresseraient moins », confesse-t-elle même dans ses *Carnets de notes de Mémoires d'Hadrien*. Le roman, dans lequel l'empereur s'adresse à son successeur Marc-Aurèle, prend occasionnellement la forme d'un traité politique déployant une réflexion sur une forme de gouvernement idéal.

“ Si cet homme n'avait pas maintenu la paix du monde et rénové l'économie, ses bonheurs et ses malheurs m'intéresseraient moins. ”

●●● En avance même sur son temps, *Mémoires d'Hadrien* affronte la question d'un construire social, politique, économique et même urbain et écologique. Si cette dernière préoccupation ne structure pas encore l'œuvre de Yourcenar comme elle le fera ultérieurement, si elle n'anime pas encore les débats politiques européens, elle infuse doucement dans *Mémoires d'Hadrien*. Quand l'écrivaine se remet à la rédaction de ce roman, elle réside depuis dix ans aux États-Unis, où la question environnementale germe à la suite des essais d'arme nucléaire dans le désert du Nouveau-Mexique et de la publication en 1949 du livre du forestier Aldo Leopold *A Sand County Almanac*, balise de la littérature écologique outre-Atlantique.

« SAGE VA-ET-VIENT »

Le chapitre « Tellus stabilita » évoque cette double reconfiguration à la fois politique et environnementale. D'un côté, le *tellus* est un espace donné. C'est ici l'Empire romain, et la romancière présente un Hadrien attaché à lui rendre une cohésion mise à mal par les conquêtes de Trajan. Pour cela, il en fixe les frontières et cherche un équilibre social. Par ailleurs, le *tellus*, c'est la croûte terrestre, le sol, et donc un milieu biophysique. La vision de l'armée que Yourcenar place sous la plume de l'empereur-mémorialiste passe de celle d'un outil d'expansion à celle d'agent de liaison entre différents écosystèmes : « L'armée devenait un trait d'union entre le peuple de la forêt, de la steppe, du marécage, et l'habitant raffiné des

“ Toute création humaine qui prétend à l'éternité doit s'adapter au rythme changeant des grands objets naturels. ”

villes. » La conception politique d'Hadrien se teinte aussi d'une préoccupation pour le territoire dans son sens le plus large : « Toute création humaine qui prétend à l'éternité doit s'adapter au rythme changeant des grands objets naturels, s'accorder au temps des

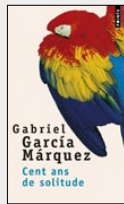
astres. » Construire, c'est faire corps avec la terre : « le tassement ou l'effritement imperceptible » des pierres choisies « se fait de telle manière que l'édifice reste montagne alors qu'il a cessé d'être visiblement une forteresse, un cirque, une tombe ». La civilisation apparaît comme un mouvement : un lent fondu enchaîné vers un éventuel, si ce n'est inévitable, retour à la nature.

Avec cette perspective en tête, Hadrien conçoit le pouvoir politique comme un travail de la terre. Le sceptre de l'empereur pourrait bien être une houe ou une bêche : « J'exerçais en cours de route les différentes professions dont se compose le métier d'empereur [...]. Et

Gabriel García-Márquez CRISE D'AMNÉSIE

Dans *Cent ans de solitude* (1967), Macondo est envahi par une épidémie d'insomnie, qui se meut en une peste de l'oubli et accable le village d'« une espèce d'idiotie sans passé ». Un système de *tracking* avant la lettre, au moyen de clochettes de chèvre, est mis en place et permet d'endiguer la maladie. « Si efficace fut la quarantaine, écrit Gabriel García Márquez, que vint le jour où l'état d'urgence fut considéré comme une chose naturelle », et « personne ne s'inquiéta plus de l'inutile coutume qui voulut que l'on dormît ». Surgit alors un certain Don Apolinar, qui impose soldats et décrets dans ce microcosme où on n'a pas l'habitude de « se faire obéir avec des papiers ». Il peut rester à condition de se comporter en citoyen ordinaire, et de congédier ses soldats. L'étranger finit néanmoins par asséoir son autorité, ordonne de fermer « les lieux de débauche », fait revenir ses policiers armés de fusils, « sans que personne ne songe [...] à se rappeler le compromis originel d'interdire le village aux gens en armes ». À mesure que ces fléaux sanitaires et autoritaires se multiplient, les liens sociaux et le pacifisme qui faisaient la force de Macondo se dissolvent. Nous souviendrons-nous de « l'inutile coutume » qui voulait que l'on s'embrassât ? Plongerons-nous aussi dans l'amnésie, oubliant ce qu'on s'était promis pour le « monde d'après », et même le « compromis originel » de nos démocraties ? Manon Houtart

À LIRE



Cent ans de solitude, Gabriel García Márquez, traduit de l'espagnol (Colombie) par Claude et Carmen Durand, éd. Points, 480 p., 8,20 €.



serprix.com

ILLUSTRATION SYLVIE SERPRIX POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE



●●● *du monde* dresse l'inventaire d'une série de dégradations dont l'homme se rend coupable.

ENTRE LES MOTS ET LES CHOSES

Toute construction du langage met en crise le langage lui-même. Nommer, c'est se distancier, comme dans le deuxième tome des Mémoires, *Archives du Nord*, lorsque l'écrivaine retourne vers l'époque où les étoiles n'étaient pas « encore reliées entre elles par nous en carrés, en polygones, en triangles imaginaires et n'ayant pas encore reçu des noms de dieux et de monstres qui ne les concernent pas ». Ce hiatus entre les mots et les choses, entre les hommes et ce qu'ils vivent, Hadrien en fait l'expérience quand il pleure la mort d'Antinoüs. Les vers médiocres de Pancratès, son poète officiel, ne peuvent rivaliser avec l'émotion de l'empereur. Lui-même sent qu'il avait « participé à cet infâme abus de mots » : « Je me souvenais de lieux communs fréquemment entendus : on meurt à tout âge ; ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux. » Un peu plus tard, Hadrien laisse sa pensée mélancolique glisser vers une autre mort, celle de l'intelligence de la civilisation romaine, et s'inquiète de constater que « les trois quarts de nos exercices intellectuels ne sont plus que broderies sur le vide ».

Écrire, ce serait donc réécrire. Roman intégralement repris à l'exception d'une phrase, travaillant à reconstruire la vie d'un homme qui s'attelle lui-même à la refondation d'un Empire, *Mémoires d'Hadrien* baigne à plus d'un égard dans cette logique de la redondance. Dans la litanie de répétitions qui composent l'histoire humaine, « le temps ne fait rien à l'affaire », assure l'écrivaine dans ses *Carnets de notes de Mémoires d'Hadrien* ; on peut ainsi enjamber les époques : « Ce m'est toujours une surprise que mes contemporains, qui croient avoir conquis et transformé l'espace, ignorent qu'on peut rétrécir à son gré la distance des siècles. » Yourcenar se permet même d'aller plus loin en affirmant : « Tout être qui a vécu l'aventure humaine est moi. » Vivre, c'est toujours revivre. ■

Stendhal

Au bonheur des drames

L'auteur de *La Chartreuse de Parme* a traversé les troubles et les horreurs de son temps en curieux de tout, animé par une inoxydable joie de vivre.

Par Serge Sanchez



On ne connaissait Stendhal romancier. Avec *Le Rouge et le Noir* (1830) et *La Chartreuse de Parme* (1839), il pouvait prétendre à une place de premier plan auprès des grands écrivains du XIX^e siècle, Hugo, Balzac, et plus tard Flaubert.

Et puis il y eut l'autre Stendhal, le diariste, l'épistolier, l'auteur de *Vie de Henry Brulard* et de *Souvenirs d'égotisme*. Celui-ci, nous le devons à Casimir Stryjeński, professeur d'anglais à Grenoble, qui s'attela à l'énorme travail de déchiffrement et de transcription des inédits détenus à la bibliothèque municipale de la ville, en particulier du *Journal* et de *Lamiel*, publiés en 1889. Là, c'était une tout autre affaire : une nourriture pour les temps à venir.

Cela n'enlevait rien à l'image de Stendhal transmise par Sainte-Beuve, celle d'un hussard romantique, d'« un hulân, un cheval-léger d'avant-garde qui va souvent insulter l'ennemi dans son retranchement, mais qui aussi, dans ses

fuites et refuites, pique d'honneur et aiguillonne la colonne amie qui cheminait parfois trop lentement et lourdement, et la force d'accélérer le pas [...], narguant d'ailleurs le solennel et le sentimental, brillant, aventureux, taquin, assez solide à la riposte, excellent à l'escarmouche ». Mais, en découvrant ses œuvres autobiographiques, on comprenait que la véritable héroïne de ses livres, et peut-être même la seule, c'est sa vitalité, cette extraordinaire disposition devant la vie qu'il résumait par une

formule devenue célèbre : la chasse du bonheur, une activité qu'il pratiquait quotidiennement, comme une discipline de bien-être, sans naïveté ni affectation.

Ouvrons son *Journal* à la date du 11 mai 1809, deux cent onze ans tout juste avant le récent déconfinement. Stendhal se trouvait alors avec la Grande Armée à Sankt Pölten, non loin de Vienne, en Autriche. La veille, il avait vu des hommes coupés en morceaux. « Je jouis de l'été, d'une jolie habitation bien fraîche, écrit-il. C'était une manufacture de coton, à cent

À LIRE



Journal,
Stendhal,
éd. Folio,
1280 p., 15 €



pas de la ville, avec de très belles eaux. Je me baignai. Nous étions environnés d'incendies. » Stendhal est tout là, observant l'instant, notant le détail, joyeux y compris dans la débâcle. La débâcle, c'était d'ailleurs son élément naturel, mais, comme on dit aujourd'hui, il ne lâchait rien. Il faut imaginer la France entre 1790 et 1840. La Révolution, les guerres napoléoniennes, des ennemis partout... Le présent était sans cesse dangereux, l'avenir incertain. On pouvait l'imaginer, le craindre, qu'importe. Les choses n'allaient ni mieux ni moins bien qu'aujourd'hui, mais l'inquiétude n'effaçait pas la question fondamentale, celle du bonheur.

LE COACH ET LE COCHE

Stendhal se piquait d'être logicien. Il se distinguait en mathématiques et lisait avec plaisir des traités d'économie. En même temps, il avait sa façon parfois crue, toujours élégante, d'appeler un chat un chat. Il voulait être « vrai ». Mais, paradoxalement, il plaçait la sensibilité, et une sensibilité de vieille fille (ou de jeune fille), au cœur de toute pensée véritablement intelligente. Il en faisait aussi le moteur de sa vie. « Le bonheur est une idée nouvelle », avait dit Saint-Just, une idée qui pouvait offrir une finalité aux révolutions et aux

“ Le bonheur ne va pas de soi, pas plus aujourd'hui que du temps de Stendhal.

Il demande du courage, de l'imagination, voire de la malice, des subterfuges.

N'oublions pas qu'il s'agit d'une chasse. ”

lois. Stendhal envisagea de partir pour l'Amérique, où se construisait une démocratie inédite, mais il ne supportait pas le culte du « dieu dollar ». Il grondait contre l'affairisme, la suprématie de l'argent sur les ressources de l'esprit, devenue maintenant si naturelle.

Le bonheur ne va pas de soi, pas plus aujourd'hui que du temps de Stendhal. Il demande du courage, de

l'imagination, voire de la malice, des subterfuges. N'oublions pas qu'il s'agit d'une chasse. En ce domaine, Stendhal reste un *coach* aguerri. Lui qui truffait ses manuscrits de locutions et de remarques en anglais aurait apprécié ce mot aujourd'hui en vogue. On sait peu qu'il dérive du vieux français « cocher ». Et des coches, Stendhal en a emprunté de toutes sortes. Un soir, on

Haenel, Meyronnis et Retz TIERCÉ FINAL

À LIRE



Tout est accompli,
Yannick Haenel,
François
Meyronnis et
Valentin Retz,
éd. Grasset,
368 p., 22 €.

Les récits de la fin du monde sont presque aussi vieux que le monde lui-même, et on n'a pas attendu Paul Valéry pour savoir que les civilisations étaient mortelles.

Il n'empêche : le récit apocalyptique a sans cesse besoin d'être retapé, nettoyé, rafraîchi d'un coup de peinture. C'est ce que lui ont offert l'année dernière, avec *Tout est accompli*, les trois animateurs de la revue *Ligne de risque*, proche de Philippe Sollers : Yannick Haenel, François Meyronnis et Valentin Retz. Un essai à six mains, donc, ce qui est assez rare, comme une pensée triangulaire, une Trinité. Le mot va bien à ce texte, qui, dès son titre, adopte un ton biblique assez sûr de lui, ainsi que celui, déjà plus flou, de ses commentaires. Alors que la pandémie n'était encore qu'un éclair torve dans l'œil d'un pangolin, les auteurs sont partis d'une intuition millénariste que la crise du Covid-19 ne risque pas de démentir : « Tout indique que nous entrons dans l'âge de la fin : quand l'humanité vit entièrement sous la menace de sa disparition », écrivent-ils. Ces lointains héritiers de Joseph de Maistre (jamais cité) pourfendent comme leur maître antimoderne la Révolution française, qui a guillotiné le sacré, et le rationalisme, qui, de Galilée, nous enfermant dans sa pensée du cercle, à Descartes avec sa sale manie du doute, aura conduit la science à s'égarer jusqu'au transhumanisme et à la projection d'un *Homo Deus*. Le tout écrit en français, cette langue dont les auteurs pensent qu'elle est « depuis le début spécifiquement catholique, et dans laquelle néanmoins un complot a été ourdi contre le divin ». **Arnaud Viviant**

le voyait à l'opéra, le lendemain, il partait pour Londres ou Venise, posant l'affût devant une œuvre d'art, un paysage, une femme. Toujours en chasse. C'est que le bonheur n'est pas une chose abstraite. Il faut aller le débusquer, chaque matin s'éveiller en se demandant : qu'est-ce qui m'a procuré du bonheur hier, et qu'est-ce qui m'en procurera aujourd'hui ?

Si aucune occasion d'être heureux ne se présente, il en reste le souvenir : « L'homme qui regrette sent l'existence du bonheur », écrit Stendhal. Les *happy few* se délectent d'une telle remarque, elle leur pénètre directement dans le corps, telle une drogue roborative. Ou, pour rester dans le domaine du coaching, une boisson énergisante. Et écoresponsable, cela va de soi. ■

André Breton

La maison Phénix

Au cœur de la guerre et en exil aux Amériques, le pape du surréalisme a composé un grimoire cabalistique où brille une étoile portant tous les espoirs dans les ruines.

Par Philippe Forest



Écrivain et professeur de littérature, **Philippe Forest** a dernièrement publié *Je reste roi de mes chagrins* (Gallimard).

Peu de livres paraîtront aujourd'hui aussi inactuels que celui dont il me semble pourtant important de parler maintenant. Je n'en vois cependant pas de plus approprié. *Arcane 17* nous dit ce que revivre signifie et à quelles conditions s'opère, dans l'existence des individus comme dans celle des nations, ce « changement de signe » qu'évoque André Breton et dont il dit de quelle manière il rend possible une « renaissance » qui ne soit ni tout à fait illusoire ni complètement indigne. À n'importe quelle épreuve il y a un après. Toute la question consiste à savoir lequel.

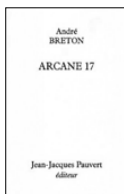
À l'été 1944, André Breton, qui a fui la France occupée et s'est installé en Amérique du Nord, se trouve, avec Elisa, sa nouvelle compagne, du côté de la Gaspésie, au Canada. Tandis que le monde est à feu et à sang, que les forces alliées reprennent l'Europe et que se libère Paris, ils font du tourisme, heureux amants que l'exil confine en plein air de l'autre côté de l'Atlantique. Ils visitent l'un des sites les plus splendides du pays où ils ont provisoirement élu domicile : l'île Bonaventure, « un des plus grands sanctuaires d'oiseaux de mer qui soient au monde ». La roche qui domine Percé, que recouvrent les fous de Bassan l'entourant d'un magnifique et vivant vêtement de plumes et autour de laquelle les

flotteurs porteurs de drapeaux rouge et noir fouettés par le vent font sur l'eau une sorte de ceinture hérissée d'éten-dards et ornée de hiéroglyphes, offre au poète des *Champs magnétiques* une vision rêvée dont tout son nouveau livre va sortir. *Arcane 17* paraîtra en deux temps. En 1945 : chez Brentano's. Puis en 1947 : aux éditions du Sagittaire, complété de nouvelles pages.

Le texte est difficile. Par endroits, on le trouvera presque incompréhensible. Mais il en va de la sorte pour ce qui compte un peu en matière de littérature. Je ne dis pas que la situation du monde en 1944 – la guerre n'est pas finie, la funèbre découverte d'Auschwitz et la terrible déflagration de Hiroshima sont encore à venir – soit identique à celle que nous lui connaissons aujourd'hui, au sortir de l'épidémie qui nous a affectés. Je ne le pense pas. Ce serait disproportionné. Et donc : indécent. Mais toute comparaison est bonne à prendre. « Le malheur est si grand, si accaparant quand on y est, écrit Breton, que bien peu s'occupent de lui chercher des équivalents dans le temps, ce qui pourtant serait de nature à faire renaître quelque espoir. » Quelles qu'en soient l'ampleur et l'intensité, mineur ou majeur, individuel ou collectif, chaque drame répète tous les autres. Il reproduit ceux qui l'ont précédé et il prépare ceux qui lui succéderont. La leçon à en tirer est toujours la même. Et, si on le fait comme il faut, elle ne manque pas d'être parfois salutaire.

Breton a touché le fond. « Se laisser couler » est sa devise. « Une grande partie de la terre, confie-t-il, ne présentait plus qu'un spectacle de ruines. En moi-même, il avait bien fallu en convenir sans

À LIRE



Arcane 17,
André Breton,
éd. Jean-Jacques
Pauvert,
176 p., 5,10 €.

“ Le malheur est si grand quand on y est, écrit Breton, que bien peu s'occupent de lui chercher des équivalents dans le temps, ce qui pourtant serait de nature à faire renaître quelque espoir. ”



pour cela m'y résigner, tout ce que j'avais tenu pour indéfectible dans le domaine du sentiment, sans même que je pusse savoir sous quelle rafale, avait été emporté. » La chance d'une révélation lui est offerte. Elle lui indique la voie d'une résurrection s'ouvrant pour lui comme pour l'espèce humaine tout entière. D'où le titre qu'il donne à son livre et qui vient de l'une des lames du tarot divinatoire, « L'Étoile », image autour de laquelle *Arcane 17* développe ses variations successives. Dans la nuit la plus noire une clarté toujours luit qu'on aperçoit d'autant mieux qu'elle se détache d'une obscurité plus profonde.

CELA FAIT OUBLIER LE RESTE

Si on lisait encore *Arcane 17*, on y trouverait de quoi satisfaire notre présent et l'expression assez fidèle de la plupart des convictions, parfois douteuses, que partagent ceux qui croient en l'avènement, sur les décombres de l'ancien, d'un monde nouveau, le « monde d'après ». Breton dresse, avec un sens plutôt prophétique, le procès d'une modernité qui a presque conduit l'humanité à sa perte. Féministe avant l'heure, il incrimine « l'intelligence de type mâle » dont toutes déprédations viennent, et il en appelle à une prise du pouvoir par les femmes – dont les vrais artistes, dit-il, ont toujours été solidaires. Écologiste, ce féminin, il l'exalte en raison de sa « communication providentielle avec les forces élémentaires de la nature » et parce qu'il rompt, continue-t-il, avec l'anthropocentrisme funeste au nom duquel nous ignorons, nous asservissons les autres espèces vivantes avec lesquelles la nôtre partage la Terre. En dépit des précautions et des réserves qu'exprime Breton, son propos baigne dans une sorte d'ésotérisme un peu kitsch, susceptible de plaire aux lecteurs d'aujourd'hui et qui, sous l'invocation d'Isis et de Mélusine, mobilise toutes les mythologies que le poète trouve à portée de sa main. Mais il y a davantage. Et cela fait oublier le reste. La révélation qui le sauve, Breton la reçoit de la femme dont il est tombé amoureux. Elle vient de perdre sa fille, noyée. « Comment, se demande Breton, peut-on, et surtout *qui* peut-on

Paul Harding

JOIE DÉSESPÉRÉE

À LIRE



Enon,
Paul Harding,
traduit de l'anglais
(États-Unis) par
Pierre Demarty,
éd. 10/18,
284 p., 7,50 €.

Mourir n'est pas très compliqué : c'est souffrir qui pose problème. Rester à la surface de « cet abominable petit miracle de planète » en attendant que le mystère s'assèche. Après *Les Foudroyés*, couronnés par le Pulitzer en 2010, Paul Harding aurait pu tricoter une histoire consensuelle. Il a choisi le deuil, celui de Charlie Crosby, le petit-fils de feu George, héros de son livre initial. Parler d'une expérience que l'on n'a pas vécue, l'orner des atours fragiles de la fiction, est un écart que l'on ne concède aux écrivains que jusqu'à un certain seuil. Paul Harding pêche doublement : l'édification du lectorat n'est pas son truc. Il préfère la vérité. *Vulnerant omnes, ultima necat.* Charlie Crosby, détruit par la mort de sa fille, s'enfonce, se lamente, picole, se débat – mal. Son épouse le quitte, sans susciter chez lui de réaction particulière. Charlie se gave d'antalgiques. On est bien, au pays mauvais de la douleur et des souvenirs irréparables, à « cultiver [délibérément] la violence de l'instant ». On ne se lave plus, on erre au crépuscule, on attend, on accueille une leçon sans paroles. Enon est l'enfer : bois, rivière, clairières, cimetière. Exister consiste, si une telle chose est possible, à épuiser la tristesse. Les saisons se télescopent. Dans les dernières pages, Charlie est, semble-t-il, passé de l'autre côté. « Parfois, je m'assois et je suis empli d'une sorte de joie inexprimable, inexplicable et désespérée. » **Fabrice Colin**

renaître de la perte d'un être, d'un enfant qui est tout ce qu'on aime ? » Cette métamorphose qu'il observe chez celle qu'il aime, Breton en tire un enseignement susceptible de secourir chacun. Il n'en devient pas pour autant l'un des bons apôtres de cette « résilience » qui nous sert désormais de si piètre religion et de seul programme de gouvernement possible. Le malheur, dit-il, ne tolère aucune parole de consolation. Il n'appelle pas la résignation mais la rébellion. En lui se révèle cet oracle sombre que réservaient aux seuls initiés les religions anciennes et qui nous apprend à quel point il importe de regarder le néant en face : « Osiris est un dieu noir. »

Il faut plonger les yeux dans la noirceur de la nuit. Telle est la condition de cette liberté sans laquelle chacun de nous n'est rien et qui se distingue de la libération avec laquelle on la confond à dessein. « La liberté n'est pas, comme la

libération, la lutte contre la maladie, elle est la *santé*. La libération peut faire croire à un rétablissement de la santé alors qu'elle ne marque qu'une rémission de la maladie, que la disparition de son symptôme le plus manifeste, le plus alarmant. La liberté, elle, échappe à toute contingence. » À l'heure où l'on nous accorde la grâce de notre libération, nous laissant sortir, nous déclarant guéris, mais sans que soient assurées les conditions d'une liberté véritable que nul ne peut d'ailleurs revendiquer que pour lui-même car elle n'est pas donnée mais conquise, le diagnostic d'*Arcane 17* a valeur de mise en garde. Il nous rappelle que nous ne sommes pas encore libres mais qu'il nous appartient de le devenir : « C'est la révolte [...] seule qui est créatrice de lumière. » « Rien n'est jamais retrouvé. » Cependant : « Rien n'est jamais perdu. » Car « l'étoile ici retrouvée est celle du grand matin ». ■



ILLUSTRATION UGO BIENVENU POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE



Richard Adams et Andrus Kivirähk

Peaux de lapins et mues de serpents

Comment se débrouiller lorsqu'on est parachuté dans des mondes qu'on ne comprend pas ? Les contes représentent une grande ressource en la matière. S'inscrivant dans cette lignée, deux récits animaliers sont gros d'une formidable énergie vitale, aux lisières de l'extinction.

Par Hervé Aubron

basculer d'un monde à un autre : c'est le principe même des contes et récits merveilleux. Alors que nous traversons un miroir, il peut être utile de relire, comme des manuels de survie, *Alice au pays des merveilles*, *Le Magicien d'Oz* ou *Peter Pan*. Le Lapin blanc ne penserait plus à son retard chronique, mais à la distanciation sociale ; l'épouvantail d'Oz se chercherait un masque, le capitaine Crochet des gants adaptés. Dans le même genre, on peut s'accrocher à deux fresques plus récentes. Elles dépeignent des mondes animaux malmenés, et ce n'est pas indifférent. Nous manquons aujourd'hui de chamans, anciens ou rénovés, capables de parler aux chauves-souris ou aux pangolins, mais aussi aux algorithmes, ces virus que nous comprenons de moins en moins.

EXODE BIBLIQUE

Publié en 1972 par le Britannique Richard Adams, *Watership Down* a depuis été traduit en vingt-cinq langues et s'est vendu à quelque cinquante millions d'exemplaires dans le monde. Il est bizarrement resté confidentiel en France, mais a été récemment ranimé par les

éditions Monsieur Toussaint Louverture, qui en ont totalement revu la traduction et le republié en petit format. Il s'agit d'un roman animalier, et cela éclaire sans doute l'indifférence première de la patrie de Descartes. Qui plus est, Richard Adams a élu une espèce ne jouissant pas en Occident d'une grande aura mythologique, en dehors des *cartoons* : ce sont des lapins. Bien des lecteurs potentiels ont pu en rester là, se voyant mal se passionner pour un civet de Bisounours à grandes oreilles. Ils se trompaient. Les protagonistes de *Watership Down* ne sont pas des peluches gagas, mais des bêtes aux aguets et impitoyables. Nous suivons une poignée d'entre eux, qui ont le pressentiment (justifié) d'une imminente dévastation. N'étant pas parvenus à en convaincre le maître de la garenne, les francs-tireurs décident de mettre les bouts pour tenter de trouver une nouvelle terre d'adoption. Un petit coin de campagne anglaise, pour peu qu'on accepte de lire à hauteur de fourrés et de racines, devient le théâtre d'un exode biblique.

Comptant parmi les prédateurs attendus (corneilles, rats, chats et consorts), les humains sont d'autant plus redoutables qu'ils s'apparentent à des ombres. Pour les lapins nomades, les ennemis les

À LIRE



Watership Down, Richard Adams, traduit de l'anglais par Pierre Clinquart, éd. Monsieur Toussaint Louverture, 544 p., 12,50 € (en vente le 18 juin).



L'Homme qui savait la langue des serpents, Andrus Kivirähk, traduit de l'estonien par Jean-Pierre Minaudier, éd. Le Tripode, 480 p., 13,90 €.

●●● plus dangereux seront toutefois leurs semblables, croisés au hasard des chemins. L'escouade se frotera notamment aux lois de deux garennes totalitaires, l'une sur le mode du *Meilleur des mondes* (une bienveillance apparente fondée sur une terrible omerta), l'autre se calant plutôt sur *1984* (un immense terrier quadrillé par les sbires d'un tyran balafré et quasi cannibale).

Il serait réducteur de s'en tenir à la piste allégorique, à faire du livre un clapier de fables politiques ou de contes moraux. *Watership Down* ne transpose pas mais superpose : toute sa force tient dans la conjugaison du réalisme et du merveilleux. Réalisme : nous restons bien dans le monde d'ici-bas, très bas ; les mœurs et les contraintes les plus triviales des lapins sont éventuellement euphémisées mais jamais oubliées. Qu'est-ce que survivre sur cette terre ? Sous les arceaux d'une narration faussement classique, une vie nue bataille et résiste. Dès lors, le merveilleux est possible, mais nul besoin d'interventions surnaturelles : les lapins sont simplement pensants et parlants, et cela suffit.

Naïveté suffocante, horreur calfeutrée : c'est la force des grands textes lisibles à tous âges. De *David Copperfield* au *Seigneur des anneaux*, ils se vouent à l'enfance perdue, dès lors qu'elle est

brutalement confrontée à l'atrocité. À la fois doux et dur, le livre est à l'image des lapins bataillant pour leur survie, de leur fourrure ensanglantée, de leur museau duveteux révélant des dents prêtes à amochoer. Sans doute est-ce pour cela que Richard Adams a choisi cette espèce-là : *a priori* mignonnettes,

“ Sous les épaisses frondaisons, dans l'ombre des fougères, un monde se dépeuple et s'éteint. ”

les boules de poils se révèlent à sang froid, y compris lorsqu'elles vaquent tranquillement dans leurs terriers. Ainsi que le précise le narrateur dans l'un de ses apartés, « les lapins, s'ils forment beaucoup plus souvent qu'on ne pense des attachements avec certains compagnons, ignorent les notions de protection, de fidélité ou d'amour ». Parfaitement hagards et lucides, innocents et sans merci. Au moins ne se ramentent-ils pas d'histoires.

UN SOUFFLE DANS L'ASPHYXIE

De même pour les habitants d'une forêt estonienne, qui se mesurent au vertige de l'extinction. Encoche qui eut toujours à subir les appétits des puissances voisines, l'Estonie fut aussi, ainsi que nous l'apprend un excellent traducteur et préfacier, l'un des derniers foyers européens du paganisme : tardivement, au XIII^e siècle, des chevaliers-prêtres allemands y mirent bon ordre en imposant leur religion. Cette césure brutale est le socle de *L'Homme qui savait la langue des serpents*, publié par Andrus Kivirähk en 2007. Mais ce n'est pas sa matière : ce n'est nullement un roman historique.

Dans un Moyen Âge fantasmé, le narrateur Leemet raconte les péripéties et fracas qu'il a traversés depuis son enfance. Il est né dans l'une des dernières familles humaines demeurant dans une forêt immémoriale : la plupart des anciens chasseurs-cueilleurs ont rallié le village voisin, où règnent la bigoterie chrétienne et une fastidieuse agriculture, que ne justifie pas une mie de pain

insipide. Sous les épaisses frondaisons, dans l'ombre des fougères, un monde se dépeuple et s'éteint doucement, ses derniers représentants perpétuant tout de même leurs us et coutumes.

On converse donc avec les serpents, pour peu qu'on ait eu un bon coach en sifflements. On mange des cuissots d'élan rôtis et des œufs de chouette, on boit du lait de louve. Les jeunes filles ne résistent pas à la cour des ours, incorrigibles jolis

cœurs. On espère le retour d'une introuvable Salamandre capable de mater les « hommes de fer » envahisseurs. On croise un ivrogne retournant à l'état de lichen ; un orvet capable d'aller explorer, par le fondement, les entrailles d'un moine ; une famille d'anthropopithèques que même les forestiers trouvent négligés ; un pou géant affectueux comme un chien ; un cul-de-jatte se fabriquant un deltaplane en os humains... On apprend ce que c'est qu'hiberner en compagnie de vipères affectueuses, ou encore de se retrouver coincé, dans l'obscurité, avec un cadavre en train de pourrir. Entre bien d'autres choses.

Bien sûr, il est aisé d'entrevoir, dans ce livre, des enjeux contemporains – l'échappatoire suicidaire de l'intégrisme, ou encore l'aveugle conformation imposée par l'Union européenne à des cultures singulières. Mais il serait dommage d'alourdir la belle bête (comme les lapins d'Adams) avec de gros sabots allégoriques. Le plus surprenant, dans ce livre, est son souffle, alors même qu'il évoque une asphyxie générale. L'écriture de Kivirähk est à la fois délicate et franche du collier, enfantine et sarcastique, burlesque et épouvantable. Elle se rit avec un aplomb admirable de toutes les grandiloquences. Comment vous dire ? C'est comme si, à la fin des temps, Tolkien, Beckett, Mark Twain et Miyazaki allaient, avec sous le bras quelques sagas islandaises et des albums d'*Astérix*, boire ensemble dans une cabane, autour d'un ultime feu de joie. ■

EXTRAIT

“ Du temps de mon enfance, les ours savaient encore échanger des idées avec les hommes. Ils n'avaient jamais vraiment été nos amis, nous les regardions de trop haut. C'était quand même nous qui les tirions par l'oreille pour les arracher à leur ancestrale balourdise, qui leur mancurions leurs grosses pattes pleines de miel. [...] Sans parler de leur lascivité, et de cette attirance incompréhensible que nos femmes éprouvaient pour eux. [...] Trop souvent, il y avait des poils d'ours dans notre lit. ”

L'Homme qui savait la langue des serpents, Andrus Kivirähk



Evgueni Zamiatine

Il ne vous arrivera rien

En 1920, l'écrivain russe rédigea avec effroi le portrait d'un monde de courbes et de statistiques, figé dans une perfection mortifère.

Par Sylvain Fort

« **M**ous n'avons pas encore résolu le problème du bonheur d'une façon tout à fait précise », dit le narrateur de *Nous*, œuvre d'Evgueni Zamiatine écrite en 1920-1921 et publiée en 1925. La question du bonheur est le cœur secret de ce roman placé au ^{xxxii}e siècle, dans un monde régi par l'« État unique » et ceint d'un Mur Vert au-delà duquel ne règne que l'état sauvage. Ce monde est le reflet de la société soviétique qu'a soutenue puis fuie Zamiatine lui-même, mais le propos est plus subtil que celui d'un simple roman d'anticipation ou des dystopies militantes, dont pourtant *Nous* a fourni explicitement la matrice, qu'il s'agisse de 1984 d'Orwell ou du *Meilleur des mondes* de Huxley (qui ne reconnut pas sa dette).

Se présentant comme le journal de bord de l'ingénieur chargé de construire

L'Intégral, une navette spatiale qui permettra de convertir l'univers aux principes de l'État unique, *Nous* évoque l'antique aspiration à construire un monde échappant au risque et à l'imprévu. L'État unique de Zamiatine est une version possible de la République de Platon. La maîtrise absolue apparaît comme la seule voie d'accès possible à la félicité : « Je suis sûr que tôt ou tard j'arriverai à

« Certaines orientations prises par le débat public sur « le monde d'après » résonnent avec le monde aseptisé de Zamiatine. »

enfermer toute cette aventure dans un syllogisme » est la pensée la plus rassurante que puisse formuler le citoyen de l'État unique. Par souci de la vie parfaite, chaque geste obéit à des règles mathématiques. Dans cette société totalitaire et policière que Zamiatine connut en Russie et dont il propose une satire, nous ne tardons pas à reconnaître les sociétés contemporaines, car un siècle plus tard, et malgré les enseignements de l'histoire, nous conservons cette illusion que nous pouvons nous mettre, par la science, le calcul et le pouvoir donné aux « sachants », à l'abri de tout risque.

N'est-ce pas cette obsession de la perfection qui hante notre monde quand frappe une pandémie que ni les algorithmes ni les pouvoirs politiques n'ont

À LIRE



Nous, Evgueni Zamiatine, traduit du russe par Hélène Henry, éd. Actes Sud, 258 p., 21 €.

su prévoir ni tuer dans l'œuf ? Certaines orientations prises par le débat public sur « le monde d'après » résonnent étrangement avec la peinture faite par Zamiatine d'un monde aseptisé où règne un bonheur malgré soi, fondé sur un principe : « L'idéal, c'est clair, sera atteint lorsque rien n'arrivera plus. »

Ce qui lézarde cet absolu de sécurité, c'est un élan de l'esprit que même les régimes les plus sourcilleux ne peuvent éliminer : c'est l'imagination, dont naissent l'amour, le rêve et la liberté. Dans *Nous*, il faut guérir l'homme de cette dernière maladie qu'est l'imagination, « dernière barricade sur le chemin du bonheur » qui fera de la Terre un paradis, puisque « au paradis on ne connaît ni le désir, ni la pitié, ni l'amour, les saints sont opérés : on leur a enlevé l'imagination ». Un groupe d'individus parvient encore à ne pas suivre

l'idéal du bonheur obligatoire et enjambe les murailles. Il n'y a chez eux, et surtout chez la figure féminine qui en est la meneuse, nommée I-330, aucun dogme, aucun idéal de monde parfait qui se substituerait au modèle officiel, mais une acceptation des failles et des faiblesses, du désir et du secret, de la faute et de la mauvaise conscience. Ce roman nous dit que la part la plus belle de l'humanité est sa part faillible et mortelle, et non sa volonté inextinguible de contrôle et d'immortalité. Puisse-nous, au moment de retrouver la vie ordinaire, nous en souvenir. ■



Sylvain Fort a été la plume d'Emmanuel Macron à l'Élysée jusqu'à octobre 2018. Critique d'opéra, il vient de publier *Verdi l'insoumis* (Laffont).

François Hartog

« Sans commune mesure »

Le confinement a exacerbé le hiatus temporel qui n'a cessé de se creuser depuis la Seconde guerre mondiale. Tirillée entre l'instantanéité numérique et l'immémoriale géologie planétaire, l'humanité se débat dans un présent perpétuel. Entretien avec l'historien des temporalités.

« **Q**u'est-ce donc que le temps ? [...] qui pourrait le saisir, ne serait-ce qu'en pensée, pour en dire un mot ? Et pourtant, quelle évocation plus familière et plus classique dans la conversation que celle du temps ? Nous le comprenons bien quand nous en parlons ; nous le comprenons aussi quand nous entendons autrui en parler. Si personne ne me le demande, je le sais. Si quelqu'un pose la question et que je veuille l'expliquer, je ne sais plus. » Extrait des *Confessions* d'Augustin, évêque d'Hippone, en 401 après J.-C. Insaisissable, le temps nous saisit. Chacun a pu l'éprouver : le confinement a propulsé l'humanité dans une temporalité inédite, figée et vertigineuse, dont on peine à dénouer l'écheveau. François Hartog a examiné l'accélération du temps des récits bibliques à nos jours, pour en dégager le concept des *Régimes d'historicité* (2003). Un examen serré des modes d'articulation du passé, du présent et du futur, selon les époques. Pour François Hartog, notre perception du temps est altérée par une accélération qui aboutit à ce qu'il nomme le « présentisme », dont on éprouve – confinement oblige – *in vitro* les effets. Entretien avec un historien dont les travaux ont pris toute leur pertinence, et qui publiera en décembre prochain *Chronos. L'Occident aux prises avec le temps*, chez Gallimard, à « La Bibliothèque des histoires ».



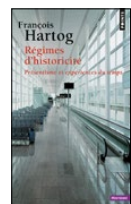
Helléniste dans le sillage de Jean-Pierre Vernant, historien, François Hartog est directeur d'études émérite à l'EHESS.

Où en sommes-nous ?

François Hartog. – Pour répondre, il faut partir de loin. J'y reviendrai. On peut auparavant dresser un bref constat de ce qui nous arrive, dans ce que l'on ose à peine encore nommer l'« ici et maintenant ». Le confinement nous a mis d'un seul coup aux arrêts, dans l'isolement, mais les démiurges numériques dont nous disposons nous propulsent dans un enchevêtrement exponentiel de temporalités. C'est la résultante d'une situation qui, elle, n'est pas nouvelle. Née après la guerre des théories de Turing, qui ont abouti à la naissance de l'informatique, puis du numérique, elle débouche sur l'intelligence artificielle désincarnée. Sa manifestation la plus flagrante, la plus opératoire aussi, est celle des marchés financiers. Avec leurs outils algorithmiques, ils vivent à la cadence de la nanoseconde, une unité de mesure qui signe une abolition de la perception du temps. Les marchés effacent les fuseaux horaires et se passent d'intervention humaine.

Ce présent perpétuel, qui nous donne virtuellement accès à tout, a pour contrepartie de transformer en lignes de codes la présence de l'autre. Mais ce temps aboli entre aussi en collision avec le temps géologique – celui de l'anthropocène –, sur lequel nous exerçons notre emprise et sur lequel nous sommes sans prise. Ce mouvement géologique se déploie à une échelle de temps différente que nous nous sommes

À LIRE



Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps, François Hartog, éd. du Seuil, « Points », 352 p., 9,50 €.



fabriquée. Il se compte non en siècles mais en milliards d'années. Ce temps immémorial, dont le stade actuel se manifeste par l'exploitation et la dispersion délétère dans l'atmosphère de toutes les ressources de la planète, vient se rappeler avec une puissance inouïe à notre bon souvenir. Le plus récent effet en est une pandémie mondialisée. L'humanité n'avait jamais subi avec une telle violence cette collision de temporalités, sans commune mesure.

Certes, la mondialisation a eu dans un premier temps un effet bénéfique en sortant une partie du monde de la pauvreté. Mais, depuis plus de trente ans, l'accélération exponentielle des flux humains et marchands engendre, outre un désastre écologique, des gouffres d'inégalités entre gagnants – de moins en moins nombreux – et perdants – qui le sont de plus en plus. Ces perdants de la mondialisation sont eux aussi inclus dans le présentisme, car sommés d'accélérer tout en étant exclus d'un quelconque horizon d'attente. L'exemple le plus frappant de ce phénomène est donné par ceux que l'on nommait il n'y a pas si longtemps les immigrés, désignés aujourd'hui sous l'idiome transitif de « migrants ». Ce sont eux qui sont le moins surpris de ce qui nous arrive : la menace de mort est inscrite dans leur quotidien, ballotté dans un provisoire permanent et dans un présent sans issue.

Comment en est-on arrivé à ce point de rupture ?

L'accélération est inscrite d'emblée dans les textes sacrés. Il existe des civilisations qui appréhendent autrement le temps, mais c'est la pensée chrétienne qui a façonné le monde occidental, lui-même parvenu à imposer son modèle économique à l'ensemble de la planète. L'un des récits de *L'Apocalypse*, attribué à Baruch, scribe du prophète Jérémie, rapporte que Dieu annonce que les temps vont « marcher plus vite ». Avec l'incarnation et le sacrifice du dieu fait homme s'inaugure un temps nouveau, tendu vers une fin ouverte sur un au-delà où les méchants seront punis et les bons récompensés. Jésus annonce cette fin à ses disciples, qui clament qu'il faut

s'y préparer et demandent que « Dieu hâte la fin ». Avec le temps moderne, l'accélération change de régime : elle devient le moteur de l'histoire. Dieu a commencé à perdre de sa superbe dès le XVI^e siècle avec la constitution d'un savoir scientifique, puis a dû subir les assauts de la déesse Raison, surgie à la Révolution. L'essor fulgurant des progrès techniques de la société industrielle a donné le coup de grâce, pour installer l'avenir en divinité suprême.

Pour l'avoir vu naître, Jules Michelet considérait que la manifestation la plus forte et visible du nouvel âge du temps a été le développement du chemin de fer, qui a généré un saut anthropologique. La nouvelle humanité est sur les rails : « Les roues de chemin de fer foncent furieusement vers l'avenir que nous atteindrons avec des siècles d'avance », ainsi

décolonisation, durant laquelle les organismes internationaux ne jureraient que par le « développement » des pays du tiers-monde à peine affranchis, qui devaient pratiquer de toute urgence un « rattrapage » pour s'accorder aux standards occidentaux. Les formes ont changé, mais l'accélération est plus que jamais à la manœuvre, jusqu'à devenir la valeur absolue de notre civilisation, jusqu'à ce point de rupture qui nous laisse sidérés.

Il existe des contre-feux, portés par la conscience de plus en plus partagée d'une catastrophe climatique.

On ne peut que se réjouir de cette prise de conscience, mais que provoque-t-elle de fait ? Beaucoup de déclarations d'intentions, mais peu d'actions efficaces sur le plan de l'économie et de la politique. Les-

🔴🔴 La mondialisation a d'abord eu un effet bénéfique en sortant une partie du monde de la pauvreté. Mais, depuis plus de trente ans, l'accélération exponentielle des flux humains et marchands engendre, outre un désastre écologique, des gouffres d'inégalités entre gagnants – de moins en moins nombreux – et perdants – qui le sont de plus en plus. 🔴🔴

qu'on l'écrivait dans le dictionnaire allemand Brockhaus en 1838.

La métaphore ferroviaire est entrée dans le lexique de la grande utopie du XX^e siècle. Pour Marx, les révolutions devaient être les « locomotives de l'histoire ». On doit à Staline ceci, en 1929 : « Nous marchons à toute vapeur dans la voie de l'industrialisation, vers le socialisme, en laissant derrière nous notre retard russe séculaire. » Cela a donné les dégâts collatéraux que l'on sait, sans oublier les 27 millions de morts causés par le « Grand Bond en avant » initié par Mao. Cette accélération s'est poursuivie avec la

quelles sont prises dans leur propre temps, celui de la Bourse et de l'assemblée annuelle des actionnaires pour l'une, les calendriers électoraux pour l'autre. On voit bien éclore des mouvements qui invitent à la décélération. Des alternatives au *fast*, comme le *slow food*, la *slow life* et même le *slow sex*. Installés sur le marché, ces *slows* ont la fonction régulatrice des aires de repos sur les autoroutes. Pour ne pas finir sur une note trop noire j'en appelle à la dernière strophe du *Cimetière marin*, de Paul Valéry : « Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre ! »

Propos recueillis par Alain Dreyfus



ILLUSTRATION LAURENT BLACHIER POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE



Jean-Pierre Vernant

L'agora recroquevillée

La « distanciation sociale », alliée au tout-numérique, risque de remettre en cause la confrontation et la discussion dans un espace commun, soit l'essence de la démocratie telle qu'elle s'est inventée dans la Grèce antique.

Par Barbara Stiegler



Philosophe, Barbara Stiegler est professeure à l'université Bordeaux-Montaigne. Autrice notamment de *Nietzsche et la biologie* (PUF, 2001) et de « Il faut s'adapter » *Sur un nouvel impératif politique* (Gallimard, 2019), elle publie le 20 août prochain, chez Verdier, *Du cap aux grèves. Récit d'une mobilisation* (17 novembre 2018 - 17 mars 2020).

Vous avez relu Jean-Pierre Vernant pendant le confinement. Pourquoi ?

Barbara Stiegler. – Dans *Les Origines de la pensée grecque*, il montrait, en 1962, comment et pourquoi l'organisation de l'espace est au fondement de la démocratie. Alors qu'on nous contraignait, dès les premiers jours du confinement, à nous adapter à des « espaces numériques de travail » n'ayant rien de commun avec l'espace, alors que les seuls espaces réels qui nous étaient autorisés étaient ceux, privés, de nos foyers et de quelques lieux de travail jugés indispensables, il m'a semblé plus urgent que jamais de me souvenir de ce lien indissoluble entre l'espace public et la démocratie.

Pour Vernant, la démocratie naît avec « l'élaboration d'un nouvel espace social, centré sur l'agora », avec « une extraordinaire prééminence de la parole sur tous les autres instruments du pouvoir ». Quel lien opérez-vous avec la situation actuelle ?

Je redoute la dissolution de toute forme d'agora et, avec elle, l'éclipse de toute pratique démocratique de la parole. Dans nos démocraties contemporaines, les agoras ont souvent été introuvables ou réduites à l'impuissance. Ne bénéficiant pas de la petite taille de la cité grecque, les grands États modernes les ont remplacées par de grands forums médiatiques nationaux, ce qu'on a

appelé « l'espace public », où la parole a été progressivement accaparée par des forces sociales dominantes, confortant leur hégémonie en mettant en scène les faux débats de l'entre-soi. S'il subsistait ici ou là des espaces physiques de délibération (la mairie, le conseil départemental ou les parlements nationaux), ils ont été progressivement liquidés par des logiques de concentration du pouvoir (les communautés de communes, les grandes régions, l'échelle européenne, les comités d'experts, les *think tanks* et les commissions), qui n'ont cessé d'éloigner les citoyens des centres de décision.

Voilà pourquoi toutes les luttes sociales qui ont émergé en France depuis quelques années ont tenté de reconstituer des espaces physiques de délibération ouverts à tous : places publiques, ronds-points, assemblées des assemblées, amphithéâtres, forums, assemblées générales, bourses du travail... Mais elles se sont systématiquement heurtées à des logiques répressives invoquant « la sécurité », argument qui paralyse toute

“ Je redoute la dissolution de toute forme d'agora et, avec elle, l'éclipse de toute pratique démocratique de la parole. ”

À LIRE



Les Origines de la pensée grecque, Jean-Pierre Vernant, éd. PUF, « Quadrige », 152 p., 10 €.

●●● forme de réflexion dans le contexte de la pandémie. Or Vernant explique très bien pourquoi le *logos*, qui rend possible la démocratie, implique non seulement l'écriture, mais aussi la parole. Il suppose une écriture rendant le savoir public, accessible à tous, processus que tentent de poursuivre en partie les réseaux numériques, avec tous les problèmes que l'on sait. Mais il implique aussi une parole en chair et en os, celle qui surgit ici et maintenant de la différence des corps et des affects et qui permet la confrontation des points de vue dans le même espace-temps. Voilà pourquoi le réformateur Clisthène, qui voulait rendre possible l'accès de tous les citoyens athéniens à la parole publique, s'est concentré sur l'organisation de l'espace et du temps. En basculant dans un monde désynchronisé, où chacun vit au rythme de son propre foyer ou de sa propre tribu numérique, et où disparaît tout espace commun, nous détruisons non seulement la démocratie, mais la possibilité même d'une Cité politique.

Si les Grecs valorisent tant la parole et la coprésence des corps dans le même espace, c'est parce qu'elle permet d'articuler ce qu'ils appellent l'*agôn* (ce qui est du côté de la lutte ou de la confrontation,

échanges sur les réseaux sociaux. En délibérant uniquement à distance, on est condamné soit à geler tous les désaccords, soit à les laisser exploser, jusqu'à menacer la cohésion de nos collectifs. Si l'on nous imposait dans la longue durée la « distanciation sociale », il ne nous resterait plus dès lors qu'une alternative : soit nous soumettre sans broncher aux injonctions de nos hiérarchies, soit résister secrètement et faire sécession, dans une logique tribale, communautaire ou groupusculaire. Puisque la discorde est empêchée de se mettre en forme sur des agoras, il ne faut pas s'étonner qu'elle dégénère en violence verbale sur les forums virtuels. Face à cette dérive, la mise au pas policière des réseaux sociaux par la loi Avia franchit un seuil de plus. En criminalisant l'invective, on peut s'attendre à ce que la violence passe la barrière du virtuel et qu'elle bascule dans l'espace physique.

Vernant analyse le passage d'une civilisation de l'oral à une autre de l'écrit. Voyez-vous dans la transition numérique un changement de même ampleur ?

Sans aucun doute. Le livre de Vernant montre que la diffusion de l'écriture et l'émergence du savoir rationnel sont liées à la constitution de la Cité. De la

et s'appuyant tout autant sur les nouvelles armes numériques, envisage au contraire notre démocratie comme un ensemble de laboratoires expérimentaux, où la confrontation, la parole et l'intelligence collective doivent reprendre leurs droits. Des institutions comme l'université, les laboratoires de recherche, l'école ou l'hôpital sont devenues l'enjeu majeur de cet affrontement. Les luttes sociales de ces derniers mois ont commencé à rendre visible cet affrontement. Mais il est temps qu'il apparaisse beaucoup plus clairement dans le débat public afin que chacun, dans son propre espace social, se positionne. Pour cela, il faut que des collectifs émergent et que l'on nous rende nos espaces publics de réunion et de délibération.

Comment profiter de cette crise pour retrouver l'« isonomia » ?

Vernant explique que l'*isonomia*, l'égalité face au *nomos*, à la loi commune qui rend possible la justice, *dikè*, implique l'égalité face au savoir. D'abord réservée à l'espace secret du palais mycénien et à ses scribes, l'écriture s'est diffusée, rendant progressivement public l'ensemble des savoirs, et créant l'espace politique de la loi, du *logos* et de la rationalité. Or, dans les sociétés modernes, le savoir hyperspécialisé s'est progressivement séparé de la sphère publique, devenant l'affaire des spécialistes, des mandarins et des experts, nouveaux scribes de l'époque moderne. À la faveur de cette crise, et de toutes celles qui plus généralement se rattachent à la crise écologique, les populations réclament aujourd'hui que le savoir scientifique sorte de la sphère séparée de l'expertise et qu'il soit mis sur la place publique afin que l'on décide ensemble de notre manière de régir notre santé et celle de nos environnements, du gouvernement de la vie et des vivants. Alors que se prépare le durcissement d'un pouvoir déjà très autoritaire, j'espère que les luttes politiques autour de l'éducation, de la recherche et de la santé, mais aussi de l'organisation de notre État social, vont reprendre de plus belle et qu'elles vont enfin parvenir à conquérir des espaces communs de confrontation.

Propos recueillis par Aurélie Marcireau

“ En délibérant uniquement à distance, on est condamné soit à geler tous les désaccords, soit à les laisser exploser. ”

nécessaires mais toujours dangereuses) avec la *philia*, l'amitié, et plus généralement avec l'ensemble des liens affectifs qui relient entre eux les citoyens et leur permet de faire communauté (*koinonia*). Cette composition affective rend possible la bonne *Eris*, une conflictualité créatrice plutôt qu'une compétition destructrice. À l'inverse, la confrontation des points de vue à distance, sans aucun lien affectif, favorise la compétition des ego et la décomposition du débat public. C'est l'une des limites du numérique, qui tantôt bloque, tantôt décuple les conflits, que l'on songe aux échanges de mails au travail, aux réunions en visioconférence ou à la violence des

même manière, la diffusion du numérique et l'essor des sciences de la vie et de la santé sont solidaires de nos systèmes politiques. Ma conviction est que nous sommes, avec la crise écologique et sanitaire, à la croisée des chemins. Deux visions s'affrontent souterrainement. La première, inspirée d'une certaine biologie, veut imposer une automatisation de tous les processus et décisions. C'est elle qui guide le basculement de l'enseignement, de la recherche et de la santé dans le tout-numérique, avec une logique de capitalisation du savoir, devenu « information » ou « donnée ». La seconde, inspirée elle aussi de l'évolution du vivant et des sciences de l'environnement



Georges Navel

À la casse

Pour Jean Giono, il était un « Hésiode syndicaliste » : l'auteur des *Travaux* déclina un poste chez Gallimard, préférant rester ouvrier pour « casser de la caillasse », sans abandonner l'écriture.

Par Bernard Morlino

L'auteur de *Travaux* (1945), grand succès de librairie de l'après-guerre, a voulu « dignifier la condition ouvrière ». Pour rester libre de ses mouvements, Georges Navel (1904-1993) n'a pas voulu être comestible et s'inventer une marionnette médiatique. Si on lui disait : « Vous êtes poète, vous devez souffrir... », il répondait : « Non, rassurez-vous, je travaille. »

L'inclassable est rattaché au courant populiste, mais plus proche de Louis Guilloux que d'Henri Pourrat. Né dans une famille d'ouvriers, il était le dernier de treize enfants dont cinq étaient morts, « des enfants à pleurer », écrit-il dans *Travaux*, son premier livre, où il raconte sans misérabilisme son enfance auprès des gens qui vivent en osmose avec la terre qu'ils cultivent, faim oblige. Sa mère avait des « mains à tartines », et la maison, avec la marmite pleine de soupe, diffusait « l'odeur de l'honnêteté ». Pour ne pas renier les siens, Georges Navel accepta sa condition d'ouvrier, certain d'écrire pour représenter ceux qui ne peuvent rien dire. Colette voulait lui décerner le prix Goncourt, mais les autres académiciens lui opposèrent qu'il n'était pas romancier.

À LIRE



Travaux,
Georges Navel,
éd. Folio,
256 p., 7,50 €.

Originaire de Maldières (Meurthe-et-Moselle), il est né écrivain, comme on naît grand, petit, blond, brun ou noir et blanc. Il destinait ses récits aux lecteurs « qui aiment qu'on leur parle franchement ». Navel correspond à ce qu'a été Gaston Chaissac en peinture : ces autodidactes créaient avec le refus d'être asphyxiés par la culture. Au jeu de la comparaison, il est plus Depardon que Doisneau, car sa poésie ne l'empêcha pas de voir la souffrance liée aux durs labeurs. Séduit par la prose directe et généreuse de *Travaux*, Gallimard a édité ses autres livres, quatre au total entre 1950 et 1982. Cela suffit à faire exister un humaniste qui voulait vivre le plus dignement possible.

RACCOMMODAGE ET ILLUMINATION

Après des débuts en usine, il construit des routes parmi les immigrés, puis il enchaîne dans les salines d'Hyères, les jardins de Nice, devient peintre en bâtiment et terrassier sur les sites de l'Exposition internationale de 1937. Tous les jours, il se lève très tôt, pour écrire avant sa journée de chantier. La fatigue venue, il dort d'un « sommeil que les milliardaires ne connaissent pas ». Le but de Navel est de vivre en harmonie physique avec son activité intellectuelle. À un poste prestigieux à la NRF, où il écrit, à la grande satisfaction de Jean Paulhan, il préfère « casser de la caillasse », face à son destin : « Il y a une tristesse ouvrière dont on ne guérit que

par la participation politique. » S'il faut choisir un combat, il opte pour l'esprit libertaire. En 1936, il a fait la guerre d'Espagne, côté républicain. Lucide, il cherche « l'utopie juste ».

“ Navel correspond à ce qu'a été Gaston Chaissac en peinture : ces autodidactes créaient avec le refus d'être asphyxié par la culture. ”

L'ajusteur évite le mot de trop comme il ne commet pas le geste qui peut détruire son alésage. Un dimanche, à 4 heures du matin, il a « une illumination ». Après avoir fait le ménage, il raccommode ses pantalons. L'obligation d'user de l'aiguille avec précision lui fait prendre conscience de la vraie vie, un plongeon dans son monde intérieur au cœur de la plus grande des solitudes. Il renoue le fil affectif avec ses grands-mères et sa mère. Jean Giono a dit que Navel était un « Hésiode syndicaliste », un scrutateur de la réalité avec des yeux de lynx, et estimait que le plus important dans ses livres était le silence. Si on le cantonnait dans son personnage d'ouvrier, il ripostait : « Pas plus que Paul Valéry. » ■

Nancy Fraser & Co

Le genre humaine

Un manifeste féministe appelle à la ramification des luttes contre les inégalités, quelles qu'elles soient : seul moyen de peser, et de conjurer la perspective d'« une planète calcinée ».

Par Réjane Sénac



Directrice de recherche au CNRS, **Réjane Sénac** a récemment publié *L'Égalité sans condition. Osons nous imaginer et être semblables* (éd. Rue de l'Échiquier).

Publié en 2019, *Féminisme pour les 99 %* est un manifeste selon lequel « le temps de l'indécision est révolu et les féministes doivent prendre position » entre deux conceptions irréconciliables. Selon les autrices de ce manifeste, Cinzia Arruzza, Tithi Bhattacharya et Nancy Fraser, nous sommes à la croisée des chemins à un moment de crise du néolibéralisme. Selon elles, « les innombrables atteintes dont nous sommes victimes sont liées et ne sont pas le fruit du hasard. Elles découlent d'un système social sur lequel elles reposent – un système qui ne les engendre pas de façon accidentelle, mais par ses dynamiques constitutives ».

Poursuivre sur la voie actuelle tout en se réclamant du féminisme revient à participer de la reproduction d'une société d'exploitation et d'oppression qui ne serait féministe qu'au sens où elle serait gérée par une classe dirigeante féminisée. Ce féminisme dit libéral, incarné par la directrice des opérations de Facebook, Sheryl Sandberg, réclame « une égalité des chances de dominer alors que la planète est en flammes ». Choisir ce chemin est « lourd de conséquences » car il « mène vers une planète calcinée sur laquelle la vie humaine sera appauvrie au point d'en devenir méconnaissable

– ou s'éteindra ». Il s'agit d'imaginer « une justice de genre indexée à l'anticapitalisme ». Ce manifeste promeut un féminisme dit anticapitaliste, incarné par les grèves de militantes ayant en particulier paralysé l'Espagne le 8 mars 2018, comme un mouvement qui pourra relever les défis contemporains « en s'alliant avec les antiracistes, les écologistes, les militant.e.s pour les droits des travailleurs, des travailleuses et des migrant.e.s ».

Ce féminisme pour les 99 % est une alternative radicale à faire advenir par le « faire commun ». Ses contours ne sont pas dessinés *a priori* par ce manifeste, qui affirme qu'« ils doivent émerger des luttes ». Ce féminisme s'oppose au féminisme néolibéral des 1 % les plus riches, qui contribue à rendre respectables les oppressions portées par le capitalisme. Il se démarque aussi de l'approche qualifiée de « réductrice de gauche » expliquant et appréhendant les inégalités prioritairement par les rapports sociaux de classe. L'horizon défendu par ce manifeste est « un universalisme façonné par la multiplicité des luttes venant d'en bas ».

DES CONFLITS À LA CONVERGENCE

Les autrices de ce manifeste n'abordent pas cet horizon d'alliance entre les luttes contre les inégalités sur le registre irénique ou naïf d'une convergence évidente. Au contraire, elles soulignent que « les différences, les inégalités et les hiérarchies induites par les relations sociales capitalistes donnent réellement lieu à des conflits d'intérêts parmi les opprimé.e.s et les exploité.e.s ». Il faut prendre au sérieux ces différences tout en se battant contre leur exacerbation et leur instrumentalisation pour faire émerger un

À LIRE



Féminisme pour les 99 %. Un manifeste, Cinzia Arruzza, Tithi Bhattacharya, Nancy Fraser, éd. La Découverte, 128 p., 12 €.

“ Si cette crise dit une vulnérabilité commune de toute l'humanité, elle rend encore plus visibles, invivables et inacceptables les inégalités. ”



ILLUSTRATION ADRIÀ FRUITOS POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE

universalisme « toujours en formation, toujours ouvert aux transformations et aux contestations et toujours renouvelé par la solidarité ».

Si cette crise du Covid-19 dit une vulnérabilité commune de toute l'humanité face à un virus potentiellement mortel, elle rend encore plus visibles, invivables et inacceptables les inégalités, en particulier sociales, qui impliquent alors des enjeux de survie. Au-delà de la dénonciation d'un néolibéralisme « écocidaire » et oppresseur, ce manifeste nous invite à participer individuellement et collectivement à la construction commune d'un monde plus juste, alors que les règles des relations internationales sont bouleversées. Pour que le monde d'après ne soit pas toujours celui des 1 % les plus riches, cumulant privilèges et profits, les 99 % doivent se donner les moyens de changer de/le monde ensemble. Il y a là une impérieuse responsabilité pour celles et ceux qui militent pour l'égalité. Les alliances bousculeront la segmentation des inégalités entre humains autour de l'articulation des catégories sexe/race/classe et leurs déclinaisons dans les différents critères de discrimination.

NOUVEAU RAPPORT AU VIVANT

La remise en cause de la fixité des frontières concernera aussi les classifications entre humain et non humain, pour redéfinir le rapport au vivant. Cela peut ainsi être prolongé par un plaidoyer d'alliances encore plus transversales pour une interdépendance solidaire et sobrement heureuse entre tous les vivants, le vivant. Des ouvrages tels que *Zoopolis. Une théorie politique des droits des animaux*, de Sue Donaldson et Will Kymlicka (Alma Édition) ou *La Révolution antispéciste*, sous la direction d'Yves Bonnardel, Thomas Lepeltier et Pierre Sigler (PUF), éclairent les enjeux et controverses au cœur de ce changement de paradigme et de société où les modernes seront celles et ceux qui construiront une citoyenneté partagée au-delà des catégorisations et des hiérarchies érigées par l'humain. ■

Emmanuelle Bayamack-Tam

L'âge des métamorphoses

La littérature française contemporaine est encore à la traîne sur le trouble dans le genre, et les identités incertaines. À cet égard, une romancière constitue une joyeuse exception.

Par Arno Bertina

bien entendu, je n'ai pas lu tous les livres, et ne peux donc affirmer que les romans d'Emmanuelle Bayamack-Tam sont singuliers. (Ou ceux qu'elle signe sous le pseudonyme de Rebecca Lighieri.) Je peux seulement poser ça comme une hypothèse. Et cette autre encore : ces romans me semblent capables de donner de l'appétit à un cénobite, ou de rallumer le désir dans le corps d'un anachorète. Paru quelques semaines avant le confinement, le dernier en date me confirme dans l'idée qu'il faut lire ces livres maintenant ; autrement que les masques et la chloroquine, ils nous tireraient du côté de la vie.

POURQUOI ? COMMENT ?

S'il existe un nombre incalculable d'essais théorisant ou documentant le trouble dans le genre, et les identités fragiles ou incertaines, je crois pouvoir

dire que la littérature française est encore en reste, s'aventurant peu sur ce terrain-là. Une exception de taille, donc : l'œuvre d'Emmanuelle Bayamack-Tam. Comme souvent quand il s'agit d'un coup de maître, d'emblée cela ne ressemble à rien de ce qui pourrait venir ensuite. Ces romans pourraient faire école, ils n'en conserveraient pas moins cette fraîcheur et cette acidité qui m'enthousiasment.

Si dans *La Princesse de* et *Si tout n'a pas péri avec mon innocence* les mères sont à la noce (fantasques, belles, castafores, perchées, immatures), *Il est des hommes qui se perdront toujours* fait le portrait d'un père ultraviolet. « [Mon frère] a raison, il faut leur faire la peau avant qu'ils aient la nôtre, tous ces donneurs de sperme d'opérette, les Joe Jackson, les Marvin Gaye Senior et les Karl Claeys », dit le narrateur en ajoutant son père aux deux premiers de la liste, connus. « Cette goutte de sperme m'a toujours paru un don bien chic et une base bien tenue pour y édifier tout un empire de violence et de terreur. » Karel, 23 ans, ne noircit pas son histoire familiale (terrible, éfrayante) dans la cité Artaud (quartiers nord de Marseille). Son père a détruit psychologiquement sa femme ; les



Écrivain, Arno Bertina a dernièrement publié *Des châteaux qui brûlent* et *L'Âge de la première passe* (Verticales).



enfants mangent très rarement à leur faim, abandonnés à eux-mêmes ; sœur de Karel, Hendricka (beauté sublime, espoir du cinéma) fuit à 17 ans ; polyhandicapé, leur petit frère est le souffre-douleur du père, qui l'insulte et le martyrise à longueur de journée sans qu'aucun des trois autres ne parvienne à le protéger... Les parents se shootent dans leur chambre...

Comment donner envie de revivre avec un tel pitch ? C'est qu'Emmanuelle Bayamack-Tam sait instaurer une tension fantastique entre le scénario et ses personnages. Si le squelette est déprimant (voire désespérant, à l'image du titre), la chair du livre emmène dans une tout autre direction. Elle déploie une autre humeur, au point que l'on puisse dire ces romans structurés par une oscillation entre empathie et sarcasmes ou dégoût.

« Ce serait à mourir de rire si ce n'était pas complètement bouleversant. » Cette phrase, que l'on trouve dans le chapitre consacré à un mariage gitan, pourrait figurer dans quantité de scènes signées Bayamack-Tam. Dans *Si tout n'a pas péri*, Kim reçoit ses clients

romans à l'aune de toute la tradition érotique ou pornographique, on pourrait dire à gros traits qu'elle est plus proche de l'anti-Justine de Restif de la Bretonne que de Sade ou de Duras, voire de Georges Bataille. Si drame il y a, il est tantôt de nature sociale (comme dans *Il est des hommes*), tantôt de nature psychologique (les parents de *Si tout n'a pas péri* ne voient pas que leur dernier enfant est en souffrance), mais la vie sexuelle n'est pas dramatisée, elle, tout en étant l'enjeu fascinant de toutes les relations.

CIRCULATION DU DÉSIR

Dans les romans qu'elle signe sous son nom, Emmanuelle Bayamack-Tam fait réapparaître souvent des personnages : Arcady par exemple, le sexagénaire bedonnant mais charismatique et désirable, parfois patron d'un club transformiste (*La Princesse de*) et parfois gourou d'une communauté douteuse (*Arcadie*) ; Charonne aussi (dans *Une fille du feu* et solaire/passive dans *Si tout n'a pas péri*), etc. Tout le monde couche avec tout le monde : hommes, femmes, jeunes, vieux. Cette circulation du désir, qui enjambe ou saute par-dessus les barrières

Lighieri, on ne retrouve pas les personnages d'Emmanuelle Bayamack-Tam, mais certains invariants pourrait-on dire. Comme Lorenzo (*Si tout n'a pas péri*), Mohand est un enfant martyr, et, comme Kimberly (même roman), Karel assiste à son martyre sans parvenir à freiner la pente de peine et de blessures où des adultes tarés le poussent avec rage.

Les romans d'Emmanuelle Bayamack-Tam ne sont pas des enfants de l'ère du soupçon (Sarraute), ils ne sont pas brûlés au chalumeau de l'ironie flaubertienne. Ce serait plutôt le roman balzacien à l'heure de la coke, de Michael Jackson et des boîtes de travestis. Et depuis la vie des perdants plutôt que des arrivistes partant à l'assaut de Paris. L'analyse des rapports sociaux qui affleure est parfois chargée de colère jusqu'à la gueule (« [...] des types mal barrés, qui vont mal tourner et surtout mal finir – autant dire des moins que rien. Tant qu'on se crèvera entre nous sur des tas d'ordure, tant qu'on se crackera bien la gueule avec nos petits cailloux, la société passera ça par pertes et profits [...] »).

Mais dans ces romans les personnages principaux sont tous adolescents – l'âge des métamorphoses, des transitions. L'âge ingrat est aussi pour eux l'âge de la grâce, même quand ils sont laids (Farah ou Mohand). On trouve aussi bien des vers de Racine, Hugo et Baudelaire, dans les romans d'Emmanuelle Bayamack-Tam, que des paroles d'IAM et de Dr. Dre. Ces fictions qui décrivent si parfaitement les identités hybrides, les sexualités bricolées mais souvent radieuses, sont des livres qui affirment – à leur corps défendant peut-être – une puissance de vie qui se jette sur tout ce qui se dresse pour limiter la vie. Qui voudrait revivre trouvera dans ces romans l'énergie phosphorescente que dispensent même les livres les plus noirs. ■

À LIRE



Il est des hommes qui se perdront toujours, Rebecca Lighieri, éd. POL, 384 p., 21 €.

👄 On trouve aussi bien des vers de Racine, Hugo et Baudelaire, dans les romans d'Emmanuelle Bayamack-Tam, que des paroles d'IAM et de Dr. Dre. 🗨️

dans le pavillon d'une femme âgée, kitsch en diable ; ces épisodes pourraient faire sourire, mais cette fille sublime s'intéressant aux complexes de ses clients quelconques, vieux, moches ou communs fait aussi de ces moments quelque chose de bouleversant.

La chair n'est pas triste, dans les romans d'Emmanuelle Bayamack-Tam, même quand les hommes bandent mou (Karel, dans *Il est des hommes*) ou quand les filles sont monstrueuses (Farah, dans *Arcadie*). Si rien ne nous est caché des tourments et des impossibilités liés au désir sexuel, cependant celui-ci circule dans les livres, et c'est une des plus belles choses qui soient. S'il fallait lire ses

identitaires, voilà ce qui donne envie de vivre quand on lit ces romans. Comment – parfois – les conditions faites à la vie (la narratrice d'*Arcadie* naît dans un corps monstrueux) ne suffisent pas à blesser la vie elle-même (cette même narratrice a une sexualité pleinement émanicipatrice, joyeuse, magnifique).

De la même façon que les personnages se jouent des objets-livres, passant d'un roman à l'autre, ils se jouent des identités. Dans *Il est des hommes*, Mohand se met en couple avec un Gitan du même âge que lui (17 ans) sans que cela scandalise le campement – à la grande surprise de Karel, qui les croyait moins ouverts. Dans ce nouveau roman, signé Rebecca



ILLUSTRATION MICAËL POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE

— NOUS NE SOMMES QUE DES MICROBES .



Italo Calvino, Camille Flammarion...

On a écrit sur la Lune!

Les écrivains ont toujours lorgné vers l'astre satellite de la Terre. Voyage intemporel, sans attestation exigée, en compagnie de Flammarion, Calvino, Hugo, Swift et Voltaire, entre autres.

Par Gabriela Trujillo

« **Q**uand la littérature ne suffit pas à me garantir que je ne suis pas simplement en train de poursuivre des rêves, je cherche dans la science de quoi nourrir mes visions où toute pesanteur s'évanouit. » Tel est, dans ses *Leçons américaines*, le postulat d'Italo Calvino, dont l'œuvre tardive s'imprègne de nombreuses lectures scientifiques. À la fin des années 1960, l'auteur italien (disparu en 1985) publie les *Cosmicomics*, ainsi que leur suite, *Temps zéro*, séries de récits inventifs et drôles qui racontent l'histoire de l'univers d'après les théories cosmologiques modernes. Il y décrit le monde tel qu'il évolue à des échelles incommensurables ; les divers épisodes sont ceux d'une vie cosmique, insondable, abyssale et pourtant vivace. Le personnage principal, Qfwfq, a l'âge de l'univers ; un nom de

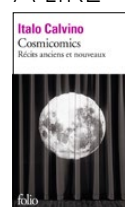
palindrome dans l'univers éthéré lui suffit, puisqu'il est un pur principe vital venu de la nuit des temps, un spectateur des origines du monde et de son achèvement. Il y a du Borges et du Lewis Carroll dans ce personnage, mais aussi des références à Popeye et des rebondissements dignes d'un mélodrame, sans oublier le point de départ où sont citées les publications savantes de l'époque. On peut y déceler aussi un hommage à la *Petite cosmogonie portative* de Raymond Queneau, épopée en vers où l'écrivain français remonte jusqu'au Big Bang. Les *Cosmicomics* illustrent, à leur façon oblique et maniériste, les équations du champ gravitationnel, l'extinction des dinosaures et différents aspects de la formation de la Lune – l'astre de nuit, ce grand miroir éblouissant qui a beaucoup inspiré Italo Calvino. Ici, la Lune est faite de lait épais ; ailleurs, elle descend sur Terre, pourrie de « chlorophylle, de suc gastrique, de rosées, de graisses azotées, de crème, de larmes ».

LA POÉTIQUE SCIENTIFIQUE

Toujours dans les *Leçons américaines*, ce recueil posthume devenu un précieux héritage théorique sur sa place

“ Oui, creusons l'infini. C'est là le véritable emploi des ailes de l'âme. ” Victor Hugo

À LIRE



Cosmicomics. Récits anciens et nouveaux, Italo Calvino, traduit de l'italien par Jean Thibaudeau, Mario Fusco et Jean-Paul Manganaro, éd. Folio, 544 p., 9,70 €.



Monsieur Palomar, Italo Calvino, traduit de l'italien par Christophe Mileschi, éd. Gallimard, « Du monde entier », 160 p., 17 €.

●●● de lecteur, Calvino souligne l'émotion cosmique qui saisit certains de ses écrivains préférés, de l'âge classique à l'époque des Lumières, de Cyrano de Bergerac au baron de Münchhausen, en passant par Jonathan Swift et Voltaire. Et, de fait, Cosimo

la lueur cendrée du paysage lunaire s'est révélée à lui.

À la mort de Victor Hugo, un autre arpenteur des frontières du rêve, Camille Flammarion, lui rend hommage au sein de la communauté savante. Le plus connu des vulgarisateurs scienti-

“ Ici, la Lune est faite de lait épais ; ailleurs, elle descend sur Terre, « chlorophylle, de suc gastrique, de rosées, de graisses azotées, de crème, de larmes ».”

Italo Calvino

di Rondò, héros du *Baron perché* (certainement le plus connu des personnages calviniens), se laisse émouvoir par la pleine lune et croise, en plein siècle des Lumières, un officier poète de l'armée française, Agrippa Papillon, qui déclame : « Ô gloire ! Ô puces ! Ô lune ! » Si les comètes, étoiles filantes et autres aéroolithes ont fasciné les esprits poétiques, l'archétype de la poésie scientifique est Giacomo Leopardi, poète de l'infini et passionné des sciences du ciel, qui publie dès 1813 une *Histoire de l'astronomie* avant de devenir l'un des plus grands écrivains de langue italienne. L'idéal poétique de Leopardi, devenu celui de Calvino, est de délester le langage de tout son poids pour atteindre une « clarté lunaire ».

BEAUTÉ DE L'ÉPHÉMÈRE

Quelques années après le traité astronomique du jeune Leopardi, Victor Hugo rend visite à François Arago à l'Observatoire de Paris. Nous sommes en 1834. « Les poètes ont créé une lune métaphorique et les savants une lune algébrique. La lune réelle est entre les deux. C'est cette lune-là que j'avais sous les yeux », se souvient, trente ans après, Hugo dans *Le Promontoire du songe*, l'un de ses plus beaux bréviaires poétiques. Il revient sur l'impression qu'il a eue en regardant pour la première fois à travers un télescope, et son ravissement lorsque

fiques (son *Astronomie populaire*, parue en 1880, le rend célèbre autour du monde) est aussi le plus poète des hommes de science. Flammarion présente, dans *Uranie*, l'une de ses plus belles fantaisies romanesques, un jeune homme, qui pourrait être lui, transi d'amour pour la muse de l'astronomie. Il signe d'autres romances à la lumière de la pleine lune, mais aussi des articles sur les géocroiseurs, des chroniques de ses ascensions en montgolfière, des propos sur l'entomologie ou la vie des plantes et des essais sur l'occultisme ; la curiosité universelle de Camille Flammarion rencontre les plus grands penseurs de son époque. Ses affinités avec Hugo sont multiples : de l'observation passionnée de Mars (qu'il rappelle dans le bel éloge funèbre, « Victor Hugo astronome ») au milieu spirite qu'ils ont tous deux fréquenté. Flammarion rappelle que le poète lui écrivait : « Oui, creusons l'infini. C'est là le véritable emploi des ailes de l'âme. »

Près d'un siècle après l'injonction de Victor Hugo à explorer cette « mappemonde de l'Ignoré » qu'est la surface lunaire, Italo Calvino crée son plus beau personnage, celui de l'attention et l'étonnement joyeux face à tout ce qui l'entoure. *Monsieur Palomar*, le dernier livre qu'il publie de son vivant, a l'exquise légèreté de son style tardif, où la combinatoire scientifique cristallise en de subtiles variations poétiques.

Toujours attentif à ce qui du quotidien peut sembler anodin, Palomar rappelle que « la lune, l'après-midi, personne ne la regarde, et c'est pourtant le moment où elle aurait le plus besoin de notre intérêt, vu que son existence est encore incertaine ». Pour aller plus loin, et peut-être parce qu'il porte le même nom qu'un célèbre observatoire californien, le personnage « jouit de certaines amitiés parmi les astronomes » et s'adonne à la contemplation des planètes, ou du moins, ajoute-t-il, « à ce qui d'une planète peut entrer dans l'œil ».

Car le grand paradoxe de ce personnage qui refuse de se plier aux évidences est qu'il tente, en vain, d'échapper à la subjectivité en se réfugiant, par exemple, parmi les corps célestes. L'élan exploratoire et spéculatif de

Palomar échoue, puisque, en contemplant le monde (la surface de la mer, un sein de femme, le ciel, un gecko sur une terrasse romaine), il l'altère. Les proses brèves, élégantes dans leur apparente simplicité et leur grâce indéniable, font de *Monsieur Palomar* un précieux antidote à la pesanteur de l'époque et à la nostalgie de l'horizon. Nul mieux que Calvino n'a fait sien l'émerveillement et la rigueur de la science ; mais il est évident que, « pour se regarder lui-même, le monde a besoin des yeux (et des lunettes) de monsieur Palomar ». Chantre de la sidération poétique, l'écrivain italien signe ici le triomphe de la beauté de l'insignifiance et de l'éphémère – ces choses qui, comme nous l'apprend la science, constituent le monde. ■

À LIRE



Le Promontoire du songe, Victor Hugo, éd. L'Imaginaire/Gallimard, 112 p., 6,50 €.



Leçons américaines. Six propositions pour le nouveau millénaire, Italo Calvino, traduit de l'italien par Christophe Mileschi, éd. Folio, 224 p., 7,49 €.



Etel Adnan

Revenir au monde

Brefs, simples, fragmentés et sensuels, les poèmes de *Saisons* révèlent la douceur ferme d'une écrivaine tardive, qui n'a pas seulement la littérature dans sa vie.

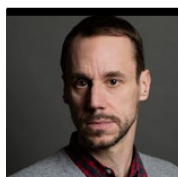
Par Thomas Clerc

J'avais besoin, pendant le confinement, de lire des choses de nature antagoniste : soit des livres qui avaient un rapport direct avec la situation pénible

que nous vivions ; soit des textes qui puissent nous emmener *anywhere out of the world*, comme disait Baudelaire, et surtout *anywhere out of this world!* Proust convenait au premier cas de figure, la poésie au deuxième : la fuite hors des masques et du gel, de l'hypocrisie et du froid, si l'on tient à transposer le matériel en spirituel. Mais quels livres choisir dans une bibliothèque qui en contient quelques-uns ? Il a fait très beau durant ce confinement : par une chaude matinée d'avril, un rayon de soleil est venu frapper une couverture verte comme l'herbe. C'était *Saisons*, l'unique livre d'Etel Adnan que je possède, paru en 2008 aux États-Unis, et en français aux belles éditions Manuella.

J'ai connu tardivement Etel Adnan, une de nos plus grandes poétesses, dont j'ai découvert l'œuvre par hasard, au détour d'une route côtière, lors d'une émission sur France Culture, où sa voix et ses propos m'ont immédiatement attiré par leur douceur ferme, leur simplicité sans

apprêt mais singulière. J'aime les auteurs âgés (Etel Adnan est née en 1925), ils ont une liberté que n'ont pas « ceux qui montent » (vers quoi, d'ailleurs ?). J'aime aussi les écrivains qui ont une activité parallèle à l'écriture, en l'occurrence la peinture, parce qu'elle nourrit leur travail littéraire tout en le faisant voir sous une autre face.



Écrivain et maître de conférences en littérature à l'université Paris-Nanterre, **Thomas Clerc** est notamment l'auteur d'*Intérieur* et de *Poeasy* (chez Gallimard, à « L'Arbalète »).

ron une soixantaine de fragments ou de séquences qui se succèdent pour former un tableau, mais valent aussi pour elles-mêmes : le tout et les parties sont à la

Laissez-moi vous faire connaître un peu *Saisons*. C'est un très beau livre. Il est composé de quatre parties, mais aucune d'elles ne comporte de titre qui viendrait indiquer quelle est la saison décrite. C'est qu'il ne s'agit pas de description, mais de perception. Chaque saison, chaque chapitre, est composé de petits paragraphes d'une dizaine de lignes. Il y a envi-

ron une soixantaine de fragments ou de séquences qui se succèdent pour former un tableau, mais valent aussi pour elles-mêmes : le tout et les parties sont à la

fois dépendants et indépendants. Cette prose poétique, faite de phrases brèves, simples, passe souvent par les auxiliaires « avoir » ou « être », comme la première phrase qui ouvre le texte (« Il y a des écritures imperceptibles »), ou celle qui le clôt : « Nous sommes cette recherche, cette chaleur, ce voyage. » La poésie d'Etel Adnan est une poésie de l'être, mais comme l'être est ce qui nous échappe tout en étant là, elle n'est pas philosophique au sens pompeux que peut avoir ce terme.

Les énoncés de *Saisons* forment une trame continue de perceptions. On peut,

À LIRE



Saisons, Etel Adnan, traduit de l'anglais (États-Unis) par Martin Richet, éd. Manuella, 104 p., 17 €.

si on veut, les classer en quatre catégories : les faits, les descriptions, les affirmations, les échappées. Je donne un exemple : « J'habite les cafés. On les quitte avec l'insouciance de l'enfant. Les pauvres ont l'hiver pour habitat : les poches et le ventre vides, épuisés, dans un jardin abandonné entre les gratte-ciel, ils ont le temps pour ennemi et unique possession.

Coureur de fond dans un circuit fermé, la pauvreté ne peut s'acheter de la chaleur. » Ces différents types de phrases ont un air de famille mais dessinent une sorte de fausse continuité, qui oriente leur compréhension tout en la dilatant. On avance dans le texte par sauts qui n'ont pas de rapport d'abord logique entre eux, mais sensuel. La poésie de *Saisons* dégage ainsi une présence très forte : c'est de cette présence que nous avons besoin, puisque la distance (rebaptisée « distanciation ») technologique et sociale mutilé le monde en le dématérialisant. ■

“ Les pauvres ont l'hiver pour habitat : les poches et le ventre vides, épuisés, dans un jardin abandonné entre les gratte-ciel, ils ont le temps pour ennemi et unique possession. ”

Florence Burgat, J. G. Ballard, Brian Aldiss...

L'herbe sous le pied

Pendant que les forêts brûlent et que les chefs d'État entonnent des trémolos écolos, le monde végétal, sans faire de salades, attend tranquillement le jour où il nous avalera.

Par Pierre-Édouard Peillon

À LIRE



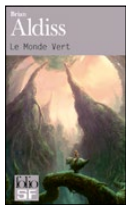
Qu'est-ce qu'une plante ?

Florence Burgat,
éd. du Seuil,
204 p., 20 €.



Le jour des truffides,

John Wyndham,
traduit de l'anglais
par Marcel Battin,
éd. Folio,
352 p., 8,50 €.



Le monde vert,

Brian Aldiss,
traduit de l'anglais
par Michel Deutsch,
éd. Folio,
336 p., 8,50 €.



a bourgeoise de partout. Tandis qu'une main continue de défricher, l'autre replante. L'époque a même inventé un mot pour cette tendance nécessaire : « revégétaliser ». L'injonction semble d'autant plus audible maintenant que le Covid-19 a eu le triste mérite de démontrer que des épidémies germent sur la disparition du monde sauvage. Pendant le confinement, le chercheur en agroforesterie Emmanuel Torquebiau rappelait dans *Le Monde* que « l'arbre permet de relocaliser en tous lieux de la nature et du vivant ».

Même Donald Trump et la fine fleur du capitalisme mondial réunis à Davos au début de 2020 jouaient aux pépiniéristes : 1 000 milliards d'arbres seront plantés ou sauvés, c'est promis. Stricte logique de compensation, s'inquiètent les militants écologistes, pour qui l'initiative autorise surtout les pollueurs à montrer patte verte et poursuivre leurs activités dévastatrices. Il arrive donc que les arbres servent de villages Potemkine : des trompe-l'œil verdoyants pour nos esprits convertis à un nouvel idéal pastoral. Cultivant cette mode, les municipales parisiennes ont donné lieu à une drôle de surenchère forestière : quand Anne Hidalgo promettait de planter 170 000 arbres, Benjamin Griveaux et Cédric Villani faisaient miroiter un « poumon vert » au cœur de la capitale. L'écologie politique s'en

trouve donc réduite à trouver l'employé du mois de Jardiland ?

Cela prouve néanmoins que, après deux siècles de positivisme confiant et d'industrialisation béate, les plantes





jouissent aujourd'hui d'une popularité renouvelée. En témoignent deux best-sellers internationaux traduits en français en 2018 : *La Vie secrète des arbres*, de Peter Wohlleben (*Les Arènes*), et *L'Intelligence des plantes*, de Stefano Mancuso et Alessandra Viola (au Livre de poche à partir du 10 juin). Le succès de ces ouvrages repose toutefois sur une fascination acquise à peu de frais qui alimente un malentendu contre lequel s'érige la philosophe Florence Burgat avec son récent *Qu'est-ce qu'une plante ? Essai sur la vie végétale*. Ces publications teintées de néoanimisme ont, selon elle, « instillé dans l'opinion la croyance selon laquelle les plantes vivent, souffrent et meurent comme les humains ou les animaux. Cette croyance [...] est sans conséquence. Elle n'oblige pas ». Autrement dit, cette analogie brandie comme une nouvelle sympathie – les plantes, nos

Les végétaux, venus des premiers âges, s'effondrant lentement sur eux-mêmes pour renaître ailleurs, forment un contre-monde.

distants cousins – permet de justifier une prédation sans limite. Dès lors que tout est sensible, la sensibilité n'est plus le critère à retenir pour borner nos actions. Dans cette rhétorique que rien n'autorise scientifiquement, le végétal sert surtout d'amuse-gueule avant de continuer la grande bouffe et de dévorer le monde sans trop de scrupules.

MÉTÉORES VERTS

Pourtant, *in fine*, c'est bien le monde et les plantes qui nous avalent. C'est d'ailleurs un vieux tropisme des récits de science-fiction. Les plantes-zombies du *Jour des truffides*, de John Wyndham, en sont l'emblème le plus marquant. Dans

ce roman de 1951, le narrateur découvre un matin qu'une grande partie de l'humanité a perdu la vue, suite à une pluie de météores verts. Les truffides, des plantes ambulantes mais engagées et exploitées pour leur huile jusqu'alors, profitent de ce soudain handicap des humains pour asseoir leur domination sur la planète. *Le Jour des truffides* transforme notre myopie en cécité. C'est le *plant blindness* (l'aveuglement face aux plantes) théorisé par Matthew Hall et cité par Florence Burgat. Cette cécité s'enracinerait dans l'immobilité des végétaux ou dans le fait qu'ils « ne font pas de nous leur proie », choses dont sont capables les truffides.

Plus largement, c'est autre chose qui pointe dans cette fable darwiniste jouant sur la hantise d'un monde sur lequel l'homme n'aurait plus la mainmise : nos regards seraient brouillés, éblouis par des fantasmes d'éternité. « Cela arrive forcément, de temps à autre... Ce n'est pas naturel de penser qu'un type de créature devrait dominer indéfiniment », avertissait ailleurs John Wyndham. Contemplant les vestiges de notre civilisation, son narrateur se met à considérer ces monuments comme de clinquants bibelots qui auraient aimanté nos regards nombri-listes. Les plantes cannibales qui y rodent font office de *memento mori* : on mange le monde, on le dévore du regard, mais voilà qui nous rappelle qu'un jour la planète nous avalera.

On retrouve cette agressivité oubliée de la nature dans bien d'autres récits. Dans le film *Phénomènes*, de M. Night Shyamalan (2008), les plantes se rebellaient contre une humanité devenue trop encombrante, et le réalisateur s'amusait avec la férocité insoupçonnée du gazon : une herbe frémit et les protagonistes décampent. Menace de ce qui semble inoffensif... Le renversement est définitif dans *Le Monde vert* de Brian Aldiss : dans un lointain futur, le soleil



ILLUSTRATION FANNY MICHAELIS POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE

●●● achève de « vomir ses flots d'énergies excédentaires » et maintient une température tropicale sur terre, où s'épanouit une végétation dense et souveraine tandis que les hommes occupent le rang d'insectes à la merci de plantes carnivores. Le végétal, auquel nous ne prêtions pas attention, déploie toute son indifférence à notre égard : « Dans le vaste et terrifiant paysage qui les cernait, les humains étaient [...] réduits à l'insignifiance. La vie de la terre, la sauvagerie du climat les ignoraient. » Au cours de la litanie d'échauffourées et de mésaventures, un personnage se lamente : « L'homme n'est qu'un accident : sinon le monde lui serait mieux adapté. »

UN SENTIMENT DE DÉJÀ-VU

Accident ou non, l'homme est là. Mais il doit réapprendre à vivre avec ce qui l'entoure. *Le Monde englouti* de J. G. Ballard n'est pas la leçon escomptée, mais il s'y joue quelque chose d'instinctif. Le soleil se dérègle, fait fondre les pôles et pousser les plantes. L'immense beauté de ce roman de 1962 réside dans le sentiment de déjà-vu qu'éprouve le personnage principal. Contrairement à la majorité des récits SF, *Le Monde englouti* ne sonde pas le futur mais puise dans les images qui nous hantent déjà et dans un passé

immémorial, celui d'un monde sans nous, dont les témoins principaux ne sont autres que les plantes. On croirait entendre Florence Burgat : « Les végétaux, venus des premiers âges, mus par la poussée pure, méconnaissant la césure de la naissance et la rupture de la mort, s'effondrant lentement sur eux-mêmes pour renaître ailleurs, décidément sourds à l'adversité, vivant en quelque sorte dans l'indifférence, forment un contremonde. » Inutile donc de s'élancer vers les étoiles, les aliens sont déjà sur terre. Et ce pourrait bien être nous. ■

À LIRE



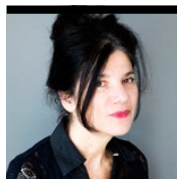
Le Monde englouti,
J. G. Ballard,
traduit de l'anglais
par Michel Pagel,
éd. Folio,
240 p., 7,50 €.

Hubert Mingarelli

L'étoile du berger

En hiver, une virée à deux en camion, des moutons, la fumée des cigarettes dans le matin brumeux : l'art infinitésimal d'un romancier disparu en janvier dernier.

Par *Brigitte Giraud*

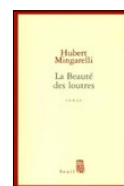


L'écrivaine
Brigitte Giraud
a dernièrement
publié le roman
Jour de courage
chez Flammarion.

La *Beauté des loutres*, d'Hubert Mingarelli, est l'un de ces romans qui impriment une trace profonde et mettent le lecteur face à un désir simple : celui d'être embarqué aux côtés des personnages. Il s'agit ici de prendre la route avec deux bergers, de les accompagner dans leur travail, et de les voir accomplir une action nécessaire, qui demande de l'application, de l'intelligence et une foi en la relation à l'autre. De celles qui rendent les hommes vivants, emplis du sens qu'ils trouvent à être pleinement à leur manœuvre.

Horacio et son jeune apprenti Vito doivent livrer une douzaine de moutons à un éleveur de l'autre côté de la montagne. Le trajet, à bord d'un camion à plateforme, sera long, et il se pourrait qu'il neige, comme souvent dans les romans d'Hubert Mingarelli. La chaleur des bêtes qu'il faut faire monter à l'arrière, les étoiles qui laissent la place à la clarté du jour, le torrent qui coule au fond de la gorge, tout invite à un voyage sensuel dans lequel on peut prendre le temps de s'installer. La cigarette fumée la vitre ouverte ajoute à cette « chose vraiment épatante » que représente l'idée de franchir le col et de sentir « le vent plus chaud sur l'autre versant », avec « des pins maritimes à la place des mélèzes ». On ne sait pas où l'on est vraiment, ce qui donne à ce grand mouvement qui part à l'assaut de la

À LIRE



La Beauté des loutres,
Hubert
Mingarelli,
éd. du Seuil,
176 p., 14,20 €.



montagne une visée universelle, hors du temps. La place des dialogues, essentiels et d'une extrême précision, rend les échanges entre l'homme et le garçon aussi pudiques que bienveillants. L'une des prouesses de ce roman est de nous convier dans l'habacle à leurs côtés, là où se jouent les passes d'une transmission discrètement à l'œuvre. Et cet équipage de « vies minuscules », qui sollicite chez Horacio et Vito une écoute, une attention et bientôt la possibilité de menues confidences, pose les bases de la confiance nécessaire à l'accomplissement de leur mission.

Parce qu'il leur faut être deux. Parce que, tout le monde le sait, dans la vie comme dans les romans, tout peut basculer à chaque instant. D'autant plus quand on est soumis aux humeurs de la nature et de la vie animale. C'est l'un des mérites de ce récit, de faire de ce face-à-face, de cette intimité qu'impose la situation, l'une des plus belles initiations viriles et sensibles que compte la littérature. Hubert Mingarelli affectionnait les récits où les « hommes entre eux » évoluent au gré d'épreuves à franchir, de guerres à mener, de problèmes éthiques ou techniques à résoudre. En toute clarté. La route est un ruban qui suscite son flot d'images et de songes, comme s'il s'agissait d'un décor de cinéma qui déroule une suite de surprises, modestes mais enveloppantes. Il est bon de bouger, de fendre l'air, de côtoyer peupliers et arbres fruitiers, et de penser qu'avec le fusil embarqué à bord il sera possible de tirer un renard ou un lapin. L'épopée n'est pas si tranquille, puisqu'elle requiert une acuité à toute épreuve et promet de ces frissons qui rendent tellement vivants.

LES BIENFAITS DE L'AVENTURE

Pour passer le temps, Horacio et Vito font allusion aux animaux qu'ils pourraient rencontrer, le ragondin, ou encore la loutre, celle que ni l'un ni l'autre n'ont jamais eu la chance de voir de leurs propres yeux. La loutre, ils ne la connaissent que par les photographies, et, pour avoir un sujet de conversation, ils finissent par en faire un objet de fantasmes des plus surprenants. Pendant

qu'ils échangent, Vito se retourne régulièrement pour voir si tout va bien pour les moutons, s'ils ne perdent pas l'équilibre sur la plateforme, s'ils n'ont ni froid ni soif. Parce qu'une première erreur a été commise, ils ont oublié de prendre un seau pour les faire boire. Et l'on aura compris que, pour mener leur tâche à bien, il leur faudrait éviter tout manquement.

Horacio sait que le voyage risque d'être long, que la neige risque de se mettre à tomber, qu'il faudra alors mettre les chaînes, et cette menace encombre bientôt son cerveau. Les bienfaits de l'aventure sont d'autant plus palpables qu'elle pourrait être stoppée dans son élan, parce que les histoires

silence perturbant, se rend compte que les flocons, en touchant le sol, émettent « une sorte de bruissement ». Et que la neige et le froid, soudain bien palpable, font disparaître les odeurs. Ce ne sont pas des choses qu'on écrit, en principe, ce ne sont pas des faits qu'on relève, ces petits riens si peu spectaculaires qu'ils pourraient en être ridicules. Mais ce sont des choses qui sonnent tellement familièrement pour le lecteur attentif, et qui font qu'une simple virée en camion au sortir de l'hiver peut devenir épopée et aventure poétique.

On ne sait ce qui attend Horacio et Vito de l'autre côté du col, on ne sait ce qui va faire que la tension va monter, mais cette adversité annoncée, qu'ils

●● Il est bon de fendre l'air, de côtoyer peupliers et arbres fruitiers, et de penser qu'avec le fusil embarqué, il restera possible de tirer un renard ou un lapin. ●●

sans épreuves, cela n'existe pas. Et c'est grâce à cette superbe trouvaille, ce léger suspense juste après la pause casse-croûte au bord du ruisseau, que l'auteur rend l'attention du lecteur d'autant plus aiguë.

UNE ÉPOPÉE POÉTIQUE

On se sent bien dans ce roman, immergé dans la nature profonde, dans une simple compréhension du monde, sans que des forces mauvaises autres que celles qui sont émises par les éléments viennent perturber les personnages. L'espace que nous donne Mingarelli, c'était tout son art, on le respire pleinement, pour ne pas dire cheveux au vent, on est requis vers cette ligne d'horizon qui donne une énergie folle, vers ce paysage qui change, vers cette météo qui vire avec le temps qui passe, on avance en regardant le ciel, en faisant des vœux. Et puis, quand la neige se met à tomber, on assiste à une scène qu'on n'avait pas vue venir. Horacio, arrêté au bord de la route, tout entier embarrassé de cette décision qu'il doit prendre, mettre ou non les chaînes, alors qu'il écoute ce

devoir affronter au fur et à mesure que leur but se rapproche, on devine qu'elle va les révéler davantage l'un à l'autre. Pour le meilleur ou pour le pire. *La Beauté des loutres* fait écho à certains romans de Mingarelli, dont le dernier, *La Terre invisible* (Buchet-Chastel, 2019), qui met en scène deux hommes sillonnant l'Allemagne après la défaite de 1945. Le photographe anglais et son chauffeur, un très jeune soldat qui n'a rien vu de la guerre, vont cheminer au hasard des routes, et le peu de paroles échangées dans leur grande proximité physique vont rendre ce voyage intense : ils vont se heurter à leur différence d'âge, d'expériences vécues et de compréhension de la situation.

Hubert Mingarelli est mort prématurément en janvier, aussi ces livres résonnent d'autant plus que leur part de mystère restera à jamais une suite de questions sans réponse. Ce qui demeure, c'est la beauté, pas uniquement celle des loutres. La beauté de l'écriture, de ce qui se joue entre les hommes, de ce qui ne se dit pas mais se devine dans un presque silence. ■

Nastassja Martin

L'énergie des catastrophes

Une jeune anthropologue qui a frôlé la mort lors d'une rencontre avec un ours a trouvé, lorsqu'elle pansait ses blessures sur son lit d'hôpital, les ressources imprévues d'une vivifiante métamorphose.

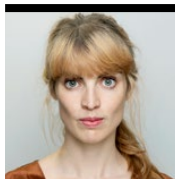
Par Blandine Rinkel

« **J**e crois qu'il ne faut pas fuir l'inaccompli qui gît au fond de nous : il faut s'y confronter. » Que voit-on, quand on est dans la mâchoire d'un ours ? Quand un ours vient de refermer ses crocs sur votre tête, quand pour seul air vous respirez son haleine ? Le texte s'ouvre là-dessus, sur cette sensation inouïe, le texte s'ouvre là-dedans : ça commence dans la gueule de l'ours.

C'est le récit d'une jeune anthropologue, Nastassja Martin, capturée le 25 août 2015 sur les hauteurs du Kamtchatka, péninsule aux deux cents volcans à l'extrême est de la Russie. C'est l'histoire d'une expédition avec deux collègues, au milieu de glaciers recouverts de cendres. Une expédition sécurisée jusqu'à ce que Nastassja quitte ses compagnons pour marcher par elle-même au milieu de rien. Un besoin de solitude, soudain. Un besoin de marcher loin, de se perdre.

JUSQU'À L'OURS

Instinctivement, quand elle lui rentre dedans, Nastassja lève les bras. Lui se redresse sur ses pattes. Ça dure une seconde : leurs regards se croisent. Mais on ne regarde jamais un ours dans les yeux impunément. Alors, bientôt, les dents de la bête autour de son crâne. Le danger qui la mange, la mort qui la frôle. Sur le coup, bien sûr, Nastassja ne pense rien. Elle éprouve seulement. Le déchirement



Écrivaine et musicienne, **Blandine Rinkel** est membre du collectif Catastrophe. Elle a signé chez Fayard *L'Abandon des prétentions* et *Le Nom secret des choses*.

de sa propre peau. Ce n'est que quelque temps après, des mois plus tard, à l'hôpital, qu'elle comprendra cette chose étrange : comme un malade en proie à un virus, Nastassja est devenue, depuis qu'elle a visité la gueule de l'ours, quelque chose d'autre qu'elle-même. L'accident l'a fait muer. « Il y a eu nos corps entremêlés, cet incompréhensible *nous*, ce nous dont je sens confusément qu'il vient de loin, d'un avant situé bien en deçà de nos existences limitées. Je retourne ces questions dans ma tête. Pourquoi nous sommes-nous choisis ? Qu'ai-je réellement en commun avec le fauve et depuis quand ? La vérité sur moi, c'est que je n'ai jamais cherché à pacifier ma vie, et encore moins mes rencontres [...]. J'ignore même ce que signifie ce mot. Je travaille depuis des années dans un Grand Nord bouleversé par des mutations profondes. Je sais faire avec les métamorphoses, l'explosion, le *kairos*, l'évènement. Je trouve quoi dire, parce que la situation de crise me paraît toujours bonne à penser ; parce qu'elle recèle la possibilité d'une autre vie, d'un autre monde. Je n'ai jamais su faire avec l'apaisement ni la stabilité ; le calme n'est pas mon fort. » C'est un livre actuel et troublant, un récit à la croisée de

À LIRE



Croire aux fauves, Nastassja Martin, éd. Verticales, 152 p., 12,50 €.

“ Il y a eu nos corps entremêlés, cet incompréhensible *nous*, ce nous dont je sens confusément qu'il vient de loin. ”



ILLUSTRATION PIER VITALIS POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE

Retour à la Vie Sauvage

Pier.V.

Philippe Lançon et de Jack London, un livre d'hôpital et de grand air. Un texte indompté sur une jeune femme qui s'est un jour fait arracher la moitié du visage par un ours mais qui n'en est pas morte. Et puisqu'elle n'en est pas morte, qui cherche à comprendre comment elle va naître à nouveau. Moitié ours, moitié femme, sauvage et civilisée, nocturne et diurne. Contradictoire, cohérente dans

ses contradictions. C'est le récit d'une métamorphose, difficile et pourtant simple comme une balade en forêt. Un récit pour oser croire à l'invisible, à « ce qui pousse nos vies vers l'inattendu ».

Et à le lire maintenant – dans ce monde encore confiné – on a l'intuition que, dans les « temps de l'après », il va falloir être plus sauvage que jamais. Trouver la force de résister au pouvoir

de la peur, au rétrécissement de nos libertés, à la domestication de nos rêves. Rester à l'écoute du noyau indompté en nous, celui où puiser une énergie nouvelle et noire – l'énergie des catastrophes –, celle qui irrigue toutes les pages de Nastassja Martin, ces pages incisives où l'on revit après la douleur et où, comme jamais, « l'incertitude devient une promesse de vie ».

Friedrich Nietzsche

La volonté d'impuissance

Considérée comme l'œuvre oubliable d'un génie rongé par la maladie, *Aurore* appelle à l'inverse à l'avènement d'un monde neuf, affranchi des fausses grandeurs de sa tyrannique « vérité ».

Par Dorian Astor

hiver 1880-1881 : Nietzsche est à Gênes, seul dans une modeste pension, assailli de migraines et de vomissements, loin des médecins et de ses amis. En Allemagne, on le croit mourant dans un asile psychiatrique. Mais c'est faux : en cette période de misère, et selon ses propres mots, son esprit a même atteint sa maturité. Avec « un minimum de force et de santé », il a rédigé *Aurore*. Cette œuvre est le témoin d'une guérison, d'une lente remontée des bas-fonds vers la lumière. Comme *Le Gai Savoir* l'année suivante, *Aurore* a germé en hiver pour fleurir au printemps. Il faut lire ce livre comme on se dore au soleil et par petites touches, sans hésiter à l'abandonner un moment avant de le reprendre. Ce chef-d'œuvre injustement négligé a des vertus thérapeutiques : le philosophe-médecin y prescrit des « cures lentes », à « petites doses ». – Première leçon d'*Aurore*, que reformulera *Ecce Homo* : santé et maladie sont des points de vue réciproques, il faut se rendre capable



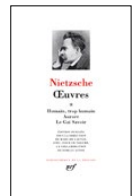
Philosophe et germaniste, **Dorian Astor** a dirigé le *Dictionnaire Nietzsche* chez Bouquins.

d'évaluer depuis le sommet et le bas de l'échelle de la vie, cela confère une certaine neutralité, un sens aigu de l'observation et des nuances.

AVEUGLÉ PAR LA PASSION

Il n'y a pas, dans *Aurore*, d'exaltation de la puissance, mais un regard pénétrant sur notre recherche du sentiment de puissance, dont l'histoire est presque celle de la culture tout entière. D'où nous vient ce désir de puissance ? Il est une réponse à la très longue expérience de notre vulnérabilité, de notre impuissance ; l'homme est l'animal craintif par excellence, c'est cette excitation permanente qui a engendré son obsession de la puissance. Aujourd'hui, notre société est « à la fois exténuée et assoiffée de puissance » ; notre politique, tout en adoptant « le langage pathétique de la vertu », trahit une impatience terrible et violente qui l'emporte en avant, exhibant ce « fanatisme du désir de puissance qu'enflamma autrefois l'assurance d'être en possession de la vérité ». Aveuglé par cette passion, l'homme « méprise premièrement les causes, deuxièmement

À LIRE



Aurore, Friedrich Nietzsche, traduit de l'allemand par Julien Hervier, dans *Œuvres*, t. II, édition dirigée par Marc de Launay, avec Dorian Astor, éd. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1568 p., 72 €.





ILLUSTRATION HERVÉ PINEL POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE



matin face à un nouveau lever de soleil sur un océan de possibilités. Et de même qu'il y a un pari pascalien face à l'incompréhensible infini (« Cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué » (Pascal, *Pensées*), il y a un pari nietzschéen face à l'horizon : prenez le risque de larguer les amarres en direction du possible.

Pas de table rase dans *Aurore*, pas de grandes imprécations prophétiques, et surtout pas de réponse univoque et de solution définitive. Contre toute apparence, la philosophie de Nietzsche est modeste, prudente, expérimentale. Mais elle est thérapeutique, car, pour l'instant, l'homme est encore une maladie de peau de la Terre (2). Une cure lente à petites doses, cela veut dire : chaque matin un regard à l'horizon, et faire croître le désir du plus lointain. Il n'y a aucun avant et aucun après, folle présomption de la puissance. L'« éternel retour » est un frémissement imperceptible : du fond de la maladie, sentir vibrer le re-

les conséquences, troisièmement la réalité ». – Deuxième leçon d'*Aurore* : il faut « débarrasser le monde de ses innombrables fausses grandeurs parce qu'elles vont contre la justice que toutes choses peuvent réclamer de nous » ; la vulnérabilité, le doute, la fatigue même, sont notre chance de nous affranchir de la tyrannie de la puissance et de la « vérité » : nous croyons les détenir, ce sont elles qui nous tiennent.

VOLER LE PLUS LOIN POSSIBLE

Contre ce fol orgueil, Nietzsche réclame moins de puissance, et plus de courage ; moins de certitudes, et plus de curiosité. Les maîtres mots d'*Aurore* sont l'expérimentation, l'exploration, l'aventure. S'affranchir du besoin de puissance, c'est d'abord se libérer de la crainte, de la superstition, de la haine et de l'arrogance. Il faut faire droit à des tentatives nouvelles, à ce qui jusqu'ici a même été hors la loi, *vogel-frei* (1), « libre comme l'oiseau ». De préférence un oiseau marin (ou un Christophe Colomb, qui prit la mer depuis Gênes), quittant la terre ferme en direction d'horizons infinis.

“ Nous ne sommes ni à la fin du monde, ni au début d'une nouvelle ère, mais chaque matin face à un nouveau lever de soleil sur un océan de possibilités. ”

Pourquoi infinis, si la Terre est ronde ? Parce que nous avons toujours une chance de nous tromper, de croire atteindre une Inde et d'accoster en terre inconnue (« Le monde nous est bien plutôt devenu, une fois encore, “infini” : dans la mesure où nous ne pouvons écarter la possibilité qu'il renferme en lui des interprétations infinies », *Le Gai Savoir*). Mais aussi parce qu'il y a toujours un risque d'échouer, de « faire naufrage face à l'infini ». Mais l'essentiel est d'avoir volé le plus loin possible : « d'autres oiseaux voleront plus loin » (*Aurore*). – Troisième leçon d'*Aurore* : nous ne sommes ni à la fin du monde, ni au début d'une nouvelle ère, mais chaque

nouveau possible de chaque aurore. Nous ne serons peut-être jamais prêts pour le Grand Midi de Zarathoustra. Peu importe, « il y a tant d'aurores qui n'ont pas encore lui (3) ». Mais, pour cela, il faudra saisir la chance et prendre le risque de nombreux

crépuscules d'idoles.

Une dernière leçon d'*Aurore* : Nietzsche se flattait que ce fût le seul livre dont les derniers mots ouvrent sur une alternative encore inconnue : « Ou bien, mes frères ? Ou bien ? » Nous sommes vulnérables et exténués : notre première fraternité doit consister en cette forme interrogative du possible. ■

(1) Littéralement, « libre comme un oiseau ». Désigne les criminels s'étant exclus de la loi commune, par une étrange connotation péjorative attestée depuis le XVI^e siècle. Voir, dans *Le Gai Savoir*, les « Chants du prince Hors-la-loi ».

(2) *Ainsi parlait Zarathoustra*, II, « Des grands événements ».

(3) Citation du *Rig-Veda* placée en exergue d'*Aurore*.

le portrait

Douglas Kennedy

Le résident Kennedy

L'auteur de best-sellers sillonnait en avion la planète pour assister à des concerts aux quatre coins du monde. Covid oblige, le voilà réfugié dans sa superbe propriété du Maine. Qui a dit que l'argent ne faisait pas le bonheur ?

Par Marie-Dominique Lelièvre

Ce qui préoccupe le plus Douglas Kennedy ces jours-ci, c'est la situation de ses amis artistes, surtout les musiciens.

Avant de quitter New York, il est allé écouter l'un d'eux dans un club de jazz. Père de deux enfants et divorcé, l'ami vit de concerts et de leçons de musique. Pianiste, il n'a pas d'économies. Les clubs ont fermé, les élèves ont interrompu leurs cours. Ils sont au moins une douzaine, autour de Douglas Kennedy, à se retrouver sans revenu et sans filet. « Tous sont terriblement anxieux. » Les 8 et 10 mars, il est allé au théâtre à Broadway avec sa fille Amelia, 23 ans. Le 12 mars, le gouverneur Andrew Cuomo a fermé les théâtres. Il

a vu *Les Oiseaux*, de Hitchcock, son dernier film en salle. Le 15, il a assisté à un concert au Village Vanguard. Le lendemain, le club a fermé. Les gens se ruaient vers les supermarchés, les restaurants baissaient le rideau, American Airlines annulait 75 % des vols. Soudain son monde se rétrécissait. « La vie peut présenter un vernis immaculé de stabilité [...] puis quelque chose prend un mauvais virage, le vernis se révèle aussi fragile qu'une coquille d'œuf et l'univers entier s'effondre », écrit-il dans *Isabelle, l'après-midi*, son dernier roman (qui paraît tout juste chez Belfond).

Où aller ? Où trouver de la sécurité ? Comme Cadet Rousselle, l'écrivain américain est multipropriétaire : il possède des résidences à Londres, New

York, Paris, Berlin, Wiscasset (Maine), acquises au fil de ses succès. Huit millions d'exemplaires tous formats confondus pour le seul Hexagone, cela offre de la trésorerie. « L'argent est important. Les gens qui affirment ne pas s'en préoccuper sont presque toujours des menteurs », écrit-il aussi dans son dernier roman.

La vie de Douglas Kennedy épouse le rythme de la saison culturelle internationale. Des mois à l'avance, il réserve aux Philharmonies de Berlin, de Londres, de Paris, au Théâtre des Champs-Élysées, à la Salle Gaveau... Au Village Vanguard, chez Smoke, le club de jazz jouxtant l'université de Columbia, comme à Paris au New Morning, au Sunset, au Baiser salé, nul besoin de réserver : « On me trouve toujours une





●●● table. » En fonction du programme, il s'envole vers une ville ou une autre. Cette année, entre avril et juin, il avait réservé huit concerts dans plusieurs capitales. Tous annulés.

LA GRANDEUR ÉPIQUE DE LA VILLE

Né à New York en 1955, Douglas est un animal urbain. Jazz, cinéma, musique classique, opéra, théâtre, cinéma, seules les grandes métropoles lui procurent l'indispensable – à sa bonne humeur. Selon lui, New York est la capitale du jazz, Paris celle du cinéma art et essai. Il a grandi dans un appartement étriqué avec son frère cadet, une mère dépressive, un père absent. Ses parents sont nés à Brooklyn, l'une dans une famille juive, l'autre dans une famille irlandaise catho. Cultivée et douée, travaillant dans le cinéma, sa mère a interrompu sa carrière à la naissance de Douglas et ne s'en est jamais remise. Quant à son père, il s'est révélé sur le tard agent de la CIA et putschiste pro-Pinochet au Chili. Pour leur échapper, Douglas s'est réfugié dans les bibliothèques, puis les cinémas et les clubs de jazz. « C'est ça, la vie dans les grandes villes. Des petites choses comme ça, un film, un concert : des échappatoires. »

Écrire, il peut le faire n'importe où. Avant, lorsqu'on lui demandait où était sa vraie maison, il répondait billet d'avion aller-retour. Depuis le début de l'année, il n'a cessé de s'agiter. Les deux premières semaines de janvier, il a voulu profiter de la neige sur le Lake Louise (Alberta), dans les Rocheuses canadiennes. Paysages sublimes et ski de fond. De la neige, il y en avait presque trop, et surtout un froid meurtrier. Alors il a pris l'avion pour Buenos Aires et, au volant d'une vieille Chevrolet de location, il a fait un saut en Patagonie avant de repasser par Manhattan se faire couper les cheveux. Le 8 mars, il a atterri à New York après un mois en Afrique du Sud pour le lancement d'*Isabelle in the Afternoon*. Dans le parc national du Karoo. Il comptait repartir à Paris le 20 mars pour le Salon du livre. Il passe plusieurs semaines par an dans la capitale française, pour « la grandeur épique de la ville, son imposante splendeur, sa taille modeste, l'intimité de ses quartiers ».

Maintenant, il s'est trouvé le jouet d'une fiction dystopique dont il ne contrôlait pas la narration. Il s'est enjoint au calme. Ça a donné : Partir ! Mais où ? Songeant aux Italiens confinés dans leurs appartements, réduits à chanter sur leur balcon, il s'est décidé pour le Maine. Pour s'adapter, se planquer dans la nature. Troquer l'excitation pour l'émerveillement, le roman de J. G. Ballard pour Thoreau. Dans l'État du Maine, Douglas Kennedy possède son Walden, une belle datcha avec *bow-window*, fenêtres à guillotine et cheminée en briques, une maison comme celle de Marguerite Yourcenar, en plus bourgeois, avec une baie vitrée ouverte sur une vue à couper le souffle, le tout dans un village d'une joliesse de téléfilm. Ce n'est pas non plus la cabane de Thoreau, mais les temps ont changé, comme les revenus des écrivains à succès. Dans son rêve de gosse, tout droit sorti du catalogue *Sylvanian Families*, il se sentirait en sécurité. Fuyant l'épouvante du Covid-19, il a loué un 4x4, et hop ! le 16 mars, il prenait la route avec Amelia et le fiancé de celle-ci, Zach. Six heures plus tard, ils avaient franchi les six cents kilomètres les séparant de Wiscasset.

« En fait, c'est elle, "ma" maison », dit-il aujourd'hui. Il a dressé près de son lit une colline de livres. Dans la pile, les derniers Echenoz et Modiano

en français. Pas mal de David Goodis, aussi : le roman noir est un antidote à l'angoisse. Il a d'abord terminé une biographie d'Eugene O'Neill avant d'entamer le *Journal d'une année noire* de Coetzee. Plus tard, il relirait *Breakfast at Tiffany's*, Truman Capote. Une librairie proche postait les livres. Douglas Kennedy a une règle : « Amazon, jamais. » Le 24 mars, le jardin était blanc comme à Noël, mais l'émerveillement n'a pas duré. À l'intérieur de la maison, une météo crépusculaire. « On a lutté contre le trauma, immense. » Même sa copine Kathleen, une hyper-optimiste, lui a dit au téléphone : « Quel pays de merde ! Rien pour aider les jeunes. Zéro protection sociale. Et les dettes des étudiants, lorsqu'ils entrent à l'université ! Sans compter le système de santé... On a fait quoi de notre fric depuis quarante ans ? » Douglas Kennedy a pensé que oui, son pays était brillant, sa culture « extraordinaire », le rock, le jazz, le cinéma. Et en même temps si « ringard », vivant encore au XIX^e siècle.

DES ONDES POSITIVES FÉLINES

En y pensant, Douglas se sentait horriblement triste. Le 25, un copain lui a dit d'allumer CNN, qui relayait Fox News. Perruque de traviole, Trump déclarait que le Covid-19 serait balayé avant Pâques. Trump, qu'il qualifie de « connard », le met hors de lui. Il le compare à Néron, Raspoutine ou Mussolini. « J'en suis arrivé à (presque) regretter George W. Bush. » Le même jour, Bill de Blasio, le maire de New York, alertait sur l'imminence d'une catastrophe sanitaire. La ville avait besoin de 30 000 respirateurs et n'en possédait pas le tiers. La ville manquait de masques, et le maire a supplié les New-Yorkais de se couvrir le visage avec des masques faits maison ou des bandanas, que l'on présente ou non des symptômes. L'image des infirmières enfilant des sacs-poubelles en guise de blouses a achevé Douglas.

Avant que ses taux de sérotonine et d'endorphine ne s'effondrent, l'écrivain a eu l'idée d'adopter un chat. Les contacts sont limités par la « distanciation sociale » (expression inventée par on ne sait qui, peut-être un algorithme).

REPÈRES

- **1955.** Naissance à New York.
- **1983.** Après quelques années dans le théâtre, il se consacre à l'écriture.
- **1994.** Premier roman, *Cul de sac* (réédité en 2008 sous le titre *Piège nuptial*).
- **1997.** Son deuxième roman, *L'Homme qui voulait vivre sa vie*, est un succès mondial.
- **2001.** *La Poursuite du bonheur*.
- **2019.** Début des *Fabuleuses aventures d'Aurore*, roman graphique coécrit avec Joann Sfar.
- **2020.** *Isabelle, l'après-midi* paraît chez Belfond.



CYRIL BITTON/DIVERGENCE

Remise du prix RTL-VSD du meilleur thriller étranger 2019 à Francesco Dimitri par Douglas Kennedy.

Avec un animal, pas de défiance. On peut l'approcher sans arrière-pensées. Douglas, sa fille et l'amoureux en voulaient un. Le 26 mars, ils sont allés le choisir dans un refuge, ou plutôt c'est le chat, blanc et noir, qui a choisi Amelia en s'installant sur ses genoux. Ensuite ils ont équipé leur nouveau compagnon, lièvre, sac de transport, et tout le tralala. Dans le Maine, tout le monde porte des masques, les commerces sont ouverts et accueillants. « Les gens se montrent si prévenants qu'on a l'impression d'avoir un cancer en phase terminale. » Le chat a été baptisé Avocat : un avocat à la maison, c'est de la prévoyance.

Sous le coup des ondes positives félines, Douglas a décidé de ne plus regarder la télévision. On était le 27 mars. Les infos anxiogènes toupinaient dans son crâne comme un lâcher de hampsters dans une roue voilée, et il a compris : les nouvelles n'avaient qu'un but, le terrifier et l'empêcher de penser. Pour ne pas mourir de peur, il a décidé de limiter les informations à trente minutes par jour, radio ou journaux en ligne exclusivement. Et de surveiller sa diététique. Une heure d'exercices et quatre kilomètres de marche sur la voie

ferrée qui longe la côte avant de s'enfoncer dans une forêt soyeuse, chaque jour. Soit 5 940 pas, selon son appli.

Avant de se remettre au travail, Douglas Kennedy a fait le plein de musique. Sa playlist : Sibelius, Mozart par sir Charles, Bach, Beethoven, Brahms... Il

« Avant, lorsqu'on lui demandait où était sa vraie maison, il répondait billet d'avion aller-retour. »

était sauvé. Et il a repris sa partition quotidienne, six jours sur sept : quatre pages minimum dans son bureau au premier étage, dès le réveil. Alors qu'en France sort son seizième roman, il a rendu le dix-septième le 17 mars dernier. Il s'est attelé à l'écriture du troisième tome des *Fabuleuses aventures d'Aurore*, le roman graphique écrit avec Joann Sfar. L'héroïne, une petite fille autiste et ultralucide, lit dans les yeux et devine les pensées. Le personnage lui a été inspiré par Max, son fils de 28 ans, aujourd'hui étudiant à Londres, qui s'est confiné chez sa mère, l'Irlandaise Grace Patricia Carley, avec laquelle Douglas Kennedy a été marié vingt-trois ans (entre 1985 et 2009) avant de se remarier avec Christine Ury, une psychanalyste québécoise, dont il est divorcé depuis 2017.

Dans la maison, le chat a trouvé ses marques, a trouvé refuge entre deux rayonnages. Le soir, Douglas Kennedy a visionné des films noirs des années 1940, des films de Margarethe von Trotta et de la Nouvelle Vague.

INCARNATION DE L'ÉLITISME SNOB

Et puis la nature à Wiscasset est magnifique. La veille, il a pris sa voiture, a roulé une centaine de kilomètres, juste pour le plaisir, jusqu'à la petite ville de Belfast. Il a même pu prendre un café en extérieur. Le Maine est gouverné par une femme épatante, la démocrate Janet Mills. « La marijuana et le cannabis sont en vente libre, le mariage gay est légal, il y a des restos bio et de la bière artisanale. » Et une flopée d'universités et de collèges parmi les meilleurs des États-Unis : Douglas a fait ses études au Bowdoin College, à Brunswick, l'un des meilleurs. « Le Maine, tout au long de sa majestueuse côte atlantique, incarne tout ce que nous, Américains éduqués de gauche, chérissons. De la même façon qu'il existe une partie de l'État rural, conservatrice, économiquement rudoyée, qui vote Trump et considère les habitants de la côte comme l'incarnation de l'élitisme snob. La guerre culturelle est à votre porte dans l'Amérique contemporaine », a-t-il écrit dans *Le Monde*.

Il a entretenu ses liens, en consacrant chaque jour près d'une heure de téléphone avec un ami. Grande question de ces télépho- nages : le monde serait-il changé après ? « Mon pays a besoin d'un plan Marshall, pense-t-il. Mais 40 % des gens envisagent encore de voter pour Trump. » Puis : « Soixante jours dans un endroit, c'est dingue pour moi. » Grâce au Covid, Douglas Kennedy a fait sa propre connaissance. ■

À LIRE



Isabelle, l'après-midi, Douglas Kennedy, traduit de l'anglais (États-Unis) par Chloé Royer, éd. Belfond, 312 p., 22,90 €.

le récit

Nouvelles · Témoignages · Reportages

La théorie du *Complot*

Dans *Le Complot contre l'Amérique*, Philip Roth imaginait l'accession à la Maison-Blanche, en 1941, du populiste Lindbergh. En l'adaptant sous forme de série, David Simon fait résonner tous les échos, passés et présents, du roman.

Par Marc Weitzmann

Le *Complot contre l'Amérique* est le premier de ses livres que Philip Roth m'aient donné à lire sur manuscrit. Le roman imagine l'arrivée à la Maison-Blanche, en 1941, de l'aviateur Charles Lindbergh, héros national populiste connu pour son antisémitisme, et les conséquences destructrices de cette présidence sur le pays, qui bientôt se polarise, bascule dans une quasi-guerre civile. À l'automne 2004, *Le Complot* devint numéro un des commandes sur Amazon, avant même sa sortie en librairie. Homeland Security, l'arsenal législatif antiterroriste rognant les libertés individuelles à travers le pays, avait deux ans, et la campagne d'Irak battait son plein. Chacun vit dans le livre un reflet de l'Amérique de George W. Bush (cela en dépit des dénégations de l'écrivain, et aussi d'une contradiction flagrante

puisque, dans le roman, Lindbergh s'affiche comme un leader pacifiste). Pour ma part, découvrant le manuscrit dans la boîte à chaussures dont Roth se servait comme emballage, je n'avais pas été moins convaincu que ce roman reflétait ce qui montait en France ces mêmes années. Quant au réalisateur David Simon, c'est bien sûr Trump qu'il avait en tête lorsqu'il est venu voir Roth chez lui, dans la 79^e rue, pour envisager l'adaptation du livre en mini-série pour HBO.

À LIRE



Le Complot contre l'Amérique, Philip Roth, traduit de l'anglais (États-Unis) par Josée Kamoun, éd. Folio, 576 p., 9,70 €.

Qu'est-ce qui fait d'un roman le miroir de situations si diverses ? Non que *Le Complot* soit le meilleur – il n'a ni la perfection formelle ni le niveau d'intensité de *L'Écrivain fantôme*, *La Contrevie*, *Opération Shylock*, *Le Théâtre de Sabbath* ou *Pastorale américaine*. Mais la décision de l'écrivain de raconter ce chapitre inventé de l'histoire américaine via les déboires de sa propre famille a pour effet de transformer une uchronie classique en mémoire autobiographique. Le père de Roth, Herman, sa mère, Beth, son frère aîné, Sandy, et Roth lui-même, « Phil », âgé de 9 ans : tels sont les héros de cette histoire, décrits par un Roth qui se dédouble. L'autoportrait qu'il peint de lui est chargé d'ombres, que le contexte politique fictif du roman ne suffit pas à expliquer, ce qui donne une densité étrange à ce livre.



En 1941, le sénateur Burton K. Wheeler, l'aviateur Charles Lindbergh et la romancière Kathleen Norris (de g. à d.) font le salut nazi à l'occasion d'un rassemblement de l'America First Committee, qui militait contre l'intervention des États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale.

La force des romans de Roth a toujours résidé dans le don de leur auteur pour rendre ses histoires « réelles ». Qui découvre *L'Écrivain fantôme* ne peut pas ne pas se persuader qu'Anne Frank a bel et bien survécu à la Shoah et vit dans l'Amérique des années 1950, incognito et semi dingue.

Dans *Opération Shylock*, l'aberration du « double » de l'auteur est rendue crédible par la véracité des situations – parfois directement traduites du réel, tels le procès à Jérusalem de l'homme qui est peut-être le bourreau de Treblinka, les rencontres avec les Palestiniens de Cisjordanie... Dans *Le Complot*, à mesure que l'on s'enfonce dans ce qui manifestement est une fiction historique, on sent que quelque chose est « vrai », mais quoi? Quand David Simon a discuté avec Roth d'une

adaptation, ce dernier a commencé par lui dire ce qu'il m'avait déjà dit à l'époque : « Si ce roman résonne avec ce que vous avez le sentiment de vivre, ce n'est pas volontaire; je n'ai pas cherché à décrire ce qui se passe aujourd'hui, ou à en faire la métaphore, mais à reconstituer du mieux que je le pouvais ce qu'étaient à la fois l'Amérique des années 1940 et ma famille. » Roth a ajouté : « Vous êtes ici parce qu'un leader populiste a gagné les élections et que ce livre est une méditation sur ce genre de situation. Mais vous devez comprendre que la dynamique de Trump ne coïncide pas exactement avec ce qui se passe dans le livre. Certes, Lindbergh était très à droite, c'était un raciste authentique et un suprématiste, mais c'était aussi un authentique héros américain, c'est d'ailleurs ce qui l'aurait rendu réellement dangereux s'il s'était

présenté. Trump n'est personne, un voyou odieux et ignorant. »

Ancien journaliste à Baltimore, où il a suivi la police locale, David Simon s'est fait connaître avec la série *Sur écoute (The Wire)*, dédiée au trafic de drogue dans les ghettos de Baltimore, ou *Treme*, qui décrit la vie quotidienne des musiciens de La Nouvelle-Orléans après le passage de Katrina : des fictions chorales infusées par un regard documentaire et politique qui font de lui l'héritier d'un Sidney Lumet ou d'un Robert Altman. *Le Complot contre l'Amérique* est sa première adaptation d'une œuvre littéraire, et le travail a nécessité quelques changements. Comme la modification du patronyme des personnages, exigée par l'auteur. Les Roth sont devenus les Levin, faisant disparaître l'aspect « Mémoire autobiographique », et réduisant la place de « Philip ». Quelques traits

●●● rothiens fondamentaux (l'ironie, la quête de l'héroïsme et l'aviissement) passent à la trappe du même coup.

Autre changement : la disparition du narrateur sous un récit choral. Les six personnages adultes ont désormais chacun leur histoire : le père, Herman (Morgan Spector), la mère, Beth, l'adolescent, Sandy, le cousin, Alvin, et les deux « Juifs collabos » – le rabbin Bengelsdorf et la tante Evelyn Finkel, incarnés par John Turturro et Winona Ryder. Les trois derniers prennent une importance qu'ils n'ont pas dans le livre. Turturro a apporté à son personnage de rabbin arriviste une dimension tragique totalement absente du roman dont le jugement est bien plus radical.

Sous la direction de David Simon, *Le Complot* devient une œuvre collective, réussie surtout dans ses quatre premiers épisodes centrés sur l'érosion du quotidien à Newark et la montée du fascisme. Les ombres rothiennes propres à l'autobiographie dissimulée que sont ses fictions sont remplacées par les souvenirs de David Simon lui-même, dont la famille est issue, à une génération d'écart, du même milieu social, géographique et ethnique que l'écrivain. « La maison où a grandi Roth à Newark dans le quartier de Wheequahic se trouvait à quatre rues de celle de mon grand-oncle Jack, raconte-t-il. L'un des premiers souvenirs d'enfance de mon père est d'avoir vu défiler Lindbergh à Manhattan en 1927, après le vol transatlantique qui venait de le rendre célèbre. La famille habitait Jersey City. Mon grand-père Max, qui tenait une épicerie là-bas, n'avait pas dû prendre le métro plus de cinq fois dans sa vie. Mais, ce jour-là, il a pris son fils, l'a emmené sur Broadway et l'a mis sur ses épaules pour admirer Lindbergh. C'était un dieu vivant pour eux. Quand, dix ans plus tard, ce dieu est devenu le héros du Bund germano-américain, le parti nazi de l'époque, le choc a été à la hauteur de l'enthousiasme. »

Les photos que l'on aperçoit accrochées dans le salon des Levin sont celles de la famille Simon (venue de Biélorussie et de Hongrie), et certaines des répliques



The Plot Against America, série adaptée du *Complot contre l'Amérique*, par David Simon et Ed Burns.

HOME BOX OFFICE (HBO)/ANNAPURNA PICTURES/BLOWN DEADLINE PRODUCTIONS/COLLECTION CHRISTOPHEL

données à Herman sont empruntées à son propre père, Bernie Simon. La plus fameuse : « Ils essaient de nous tuer », prononcée sur le ton de la plaisanterie par Herman en découvrant le sandwich non casher qu'il doit manger, sort tout droit d'une prise d'otages dont Bernie Simon fut bel et bien victime en 1977, lorsqu'un groupe noir américain dissident de Nation of Islam investit le B'nai B'rith de Washington DC, où Bernie Simon officiait comme responsable des relations publiques. Durant les quarante-huit heures qui s'écoulèrent entre la prise d'otages et la reddition des terroristes, les sandwiches furent fournis par le Hilton tout proche ; Bernie Simon, qui figurait dans la liste des dix premiers

dans une remarque de l'essayiste américain Arthur Schlesinger, selon laquelle le Parti républicain avait bel et bien envisagé de présenter Lindbergh à la présidentielle contre Roosevelt en 1940. « *What if?* », avait écrit Roth dans la marge. Le reste avait découlé de là, sans doute ravivé par le 11 Septembre.

Le paradoxe de Roth est sa conscience d'avoir grandi dans un milieu protégé, historiquement : l'Amérique l'avait protégé du destin des Juifs européens. Mais la conscience de cette exception allait de pair avec le sens aigu que rien n'est stable. *Le Complot* décrit ce qui se passe quand l'environnement le plus familial devient méconnaissable. La cause de ce bouleversement est certes

politique, mais, dans un autre roman, *Némésis*, dont l'action se situe en 1944, ce sera une maladie invisible que le personnage central se fera un

devoir d'affronter, avant de se rendre compte qu'il en est le porteur sain. Camus, dont Roth était un lecteur, en avait déjà tiré la leçon avec son roman *La Peste*. Et c'est peut-être cette leçon qui fait de ces deux écrivains du XX^e siècle des références : le sentiment que, malgré les apparences et malgré les garanties, n'importe quoi peut arriver à n'importe qui n'importe quand. ■

“ Dans *Némésis*, c'est une maladie invisible que le personnage central doit affronter. ”

otages à exécuter, devint une célébrité locale grâce à l'humour avec lequel il avait géré la situation. Cet arrière-plan à la fois socio-historique et intime fait de David Simon le mieux placé pour mettre en image un romancier dont les adaptations précédentes (*La Tache*, *Pastorale américaine*, *La Bête qui meurt*) se sont soldées par des catastrophes frisant l'accident industriel. « Roth n'a jamais été adapté correctement, je pense que ça dit quelque chose de la grandeur de ses livres », fait remarquer David Simon.

Demeure une question : De quoi parle le roman ? Qu'est-ce qui sonne « vrai » dans cette histoire dont l'actualité semble croître avec le temps ? « La peur préside à ces Mémoires. Une peur perpétuelle », écrit Roth à la première page du livre. Il avait trouvé l'idée

À VOIR



The Plot Against America, mini-série de David Simon, six épisodes à la demande sur OCS.

historia.fr

HistoriaBD

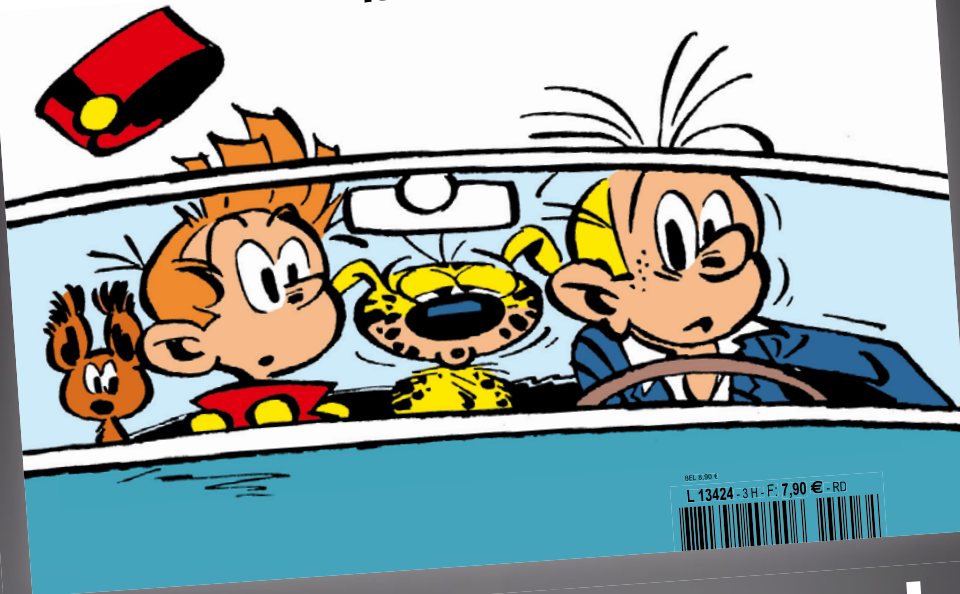
LE MAGAZINE DES BANDES DESSINÉES HISTORIQUES



SPIROU PAR Franquin

ET LES TRENTE GLORIEUSES

1945-1975



En kiosque et sur smartphone
à partir du 18 juin

Télécharger dans
l'App Store



DISPONIBLE SUR
Google play



Retrouvez notre actualité sur www.historia.fr



la chronique
d'Alexis Brocas

Principe d'incertitude

Il est naturel, pour les grands lecteurs, d'envisager la vie en termes littéraires. C'est ainsi que l'on a pu lire, dans ce journal et dans d'autres, que l'épidémie de coronavirus nous plongeait dans un « mauvais roman de science-fiction ». Pas faux : depuis que la SF existe, l'humanité a disparu dix fois, victime de virus de papier spectaculaires par leur malignité et leurs symptômes. Et voilà que la réalité nous apporte ce virus sans symptômes électifs, rarement mortel, qui cependant tue beaucoup. Un virus sans qualité, en somme... Et c'est cet assassin terne, tombé par accident du monde des chauve-souris, qui a bouleversé la narration de nos vies. Avant la pandémie, nous vivions ou aspirions à vivre des romans écrits d'avance – naissance, études, travail, retraite, mort. À quelques chapitres optionnels près (mariage(s), enfant(s), chômage), l'arc narratif paraissait tracé d'emblée. C'était, comme disent les sociologues, le temps des déterminismes. Ou, plus littérairement exprimé, le temps des clichés, du préécrit, du couru d'avance. Et il a suffi de quelques brins d'ADN encapsidés pour gripper cette mécanique existentielle. En moins de deux mois, nos vies toutes tracées sont devenues des romans où tout peut arriver. Comment se projeter dans un monde qui nous promet tout à la fois une révolution verte, le même libéralisme en pire, la fin des relations sociales, le retour de l'altruisme, le chômage de masse, les citadins aux fraises, une deuxième, troisième, énième vague pandémique ? Au fond, l'épidémie aura ramené, au centre de nos narrations, une notion que nous nous échinions à rejeter dans les marges tant elle nous effrayait : l'incertitude. Comme le gel hydroalcoolique, il va falloir s'habituer à vivre avec. ■

critique

John le Carré

L'argent double

Le grand âge bonifie le savoir-faire du maître du roman d'espionnage, qui célèbre aujourd'hui, sur fond de manipulations, les noces perverses de la finance et des relations internationales.

Par Alexis Brocas

John le Carré a 90 ans, et les lecteurs qui redoutent de le voir signer le fameux livre de trop peuvent souffler : *Retour de service* est un roman remarquable à tous égards, et bien représentatif de sa veine post-guerre froide. Un roman d'espionnage complexe, élégamment écrit, réaliste et furieusement engagé : si aucun coup de feu n'est échangé, l'auteur profite de plusieurs ouvertures pour tirer à boulets rouges sur la déréliction de l'État britannique tandis qu'il rompt les amarres avec le continent. On y compare, par la voix d'un maître espion, la Grande-Bretagne libérale d'aujourd'hui à l'Union soviétique d'hier : dans les deux cas, « rien ne fonctionne, on rafistole avec des bouts de ficelle ». On y déplore aussi l'annulation d'une opération de surveillance d'un oligarque ukrainien à la suite des manœuvres d'un petit machiavel des services téléguidé par son épouse, financière influente – ah les noces de l'argent et du secret ! On y effleure surtout un complot britannico-américain visant à saper l'unité des démocraties européennes – ou lesdites démocraties tout court, Trump n'étant pas à ça près.

Comme toujours, des idéalistes arrivent dans le jeu, poussés par leur

vertu, leur indignation, ou la noble idée qu'ils se font de leur mission, sans rien voir des rouages qui s'appêtent à les broyer. Et comme souvent, pour suivre leur trajectoire et rendre compte du gâchis, John le Carré installe un témoin bien intentionné, mais, pour une fois, pas complètement manipulé ou réduit à l'impuissance. Cela fait toute la différence : contrairement à l'essentiel de ses derniers romans, *Retour de service* n'est pas univoquement pessimiste. Les États pourrissent par la tête, mais il reste en bas des serveurs loyaux capables de saborder leur carrière pour sauver l'honneur de la nation.

L'ÂGE DE PÉREMPTION

Ce serveur loyal s'appelle Nat. C'est un espion des services britanniques passé par la Russie, ce qui le rattache à l'aristocratie du métier. Un homme de terrain et du secret – sa fille le prend pour un rond-de-cuir voué à la médiocrité, et seule sa femme, Prue, brillante avocate,



Retour de service,
John le Carré,
traduit de l'anglais
par Isabelle Perrin,
éd. du Seuil,
304 p., 22 €.

fiction



John le Carré, à 90 ans, parvient encore à surprendre tout en restant lui-même.

sait qui il est vraiment. Nat est bien jugé par sa hiérarchie (son autoportrait, composé d'extraits piochés dans des rapports secrets sur sa personne, est un régal), mais il a 47 ans : l'âge de péremption pour les hommes d'action. Or voilà qu'au lieu de l'envoyer se recycler dans le privé on lui confie une station annexe

en déshérence : le Refuge, un bâtiment de brique rouge délabré perdu dans le quartier de Camden. Un lieu sinistre où traînent quelques fantômes de la guerre froide, et Florence, une jeune agente surdouée et placardisée pour « immaturité » – comprendre « intégrité ». John le Carré nous avait déjà fait le coup de la

structure méprisée perdue dans l'inextricable organigramme des services britanniques : c'était dans *Le Miroir aux espions*, l'un de ses textes les plus poignants, où une agence qui avait connu son heure de gloire pendant la Seconde Guerre mondiale tentait de redorer son blason en infiltrant en RDA, sur la foi

CHRISTIAN CHARISIUS/DPA/LEEMAGE

●●● de renseignements douteux, un espion complètement dépassé chargé d'une valise-radio de 20 kilos... Mais *Retour de service* n'est pas le récit d'un suicide collectif. C'est même le contraire.

Nat, notre âme pure aux mains pas tout à fait blanches, joue au badminton. Il est même champion de son club. C'est ainsi qu'il rencontre Ed, vingt ans de moins que lui, qui devient son partenaire régulier. Après les matchs, ils boivent une bière. Et Ed se confie sur ses grands tourments : Trump, l'inféodation de la Grande-Bretagne aux États-Unis, le Brexit. Pour son malheur, Ed est désespérément proeuropéen et idéaliste. Il prétend travailler dans les médias et prend Nat pour un homme d'affaires. Nat, dans le même temps, cultive une source russe, un agent dormant qui va participer comme factotum à une opération importante : le recrutement d'un citoyen britannique qui s'est signalé en fournissant des documents de haute valeur. À tel point que les Russes vont dépêcher une de leurs stars, d'autant que ceux qui trahissent par idéalisme, non pour l'argent, ont besoin d'attentions particulières...

Vous devinez la suite, n'est-ce pas ? Pas en détail – c'est impossible, les romans de John le Carré grouillent de tournants imprévisibles –, mais peut-être vous rappelez-vous, dans *Un traître à notre goût*, comment un mafieux russe

parvenait à contacter les services britanniques via un match de tennis ? Et si vous avez lu *Un homme très recherché*, vous avez sans doute en mémoire quel sort les romans de John le Carré réservent aux innocents dans le genre d'Ed. Mais, aussi calés que vous soyez en le Carré, vous vous trompez. Dans *Retour de service*, l'auteur joue magistralement avec les intuitions de ses lecteurs, renseignés ou non. Cela laisse songeur :

“ Notre âme pure aux mains pas tout à fait blanches joue au badminton. ”

à 90 ans, l'écrivain parvient encore à surprendre tout en restant lui-même. Car tout ce qui fait le charme ordinaire de ses romans se retrouve ici. Notamment sa façon de naviguer dans les arcanes des innombrables agences comme dans sa piscine, de badiner sur leurs procédures comme s'il les appliquait tous les jours – il arrive même à créer du suspense avec une « sous-commission au trésor ». De même, son talent pour rendre une opération sur le vif, en multipliant les angles – cette prise de contact entre la source anglaise et sa belle recruteuse russe, filmée sous toutes les coutures par l'innombrable piétaille des services britanniques.

Mais ce n'est pas le réalisme qui a fait de John le Carré un grand écrivain. C'est son style – joliment classique –, sa langue – pleine d'ironie *upper class* –, et son empathie associée à un radar social haut de gamme qui le rend capable de capturer un personnage en une phrase. Ainsi, Nat ne doit pas oublier que Florence, sa jeune agente surdouée, est « une de ces filles de la bonne société qui a grandi avec des poneys ». Quant à Dom, le chef magouilleur si fort pour s'attribuer les réussites des autres, il « ne sait pas gérer les conflits. Sa vie consiste à avancer en crabe entre deux problèmes qu'il refuse d'affronter ». Comme si cela ne suffisait pas, John le Carré a aussi le don du dialogue – et pas seulement des rapports dominants/dominés entre les agents, leurs sources et leurs chefs.

SERVIR LE « BON CÔTÉ »...

Dans une scène d'anthologie, le romancier relate le coming-out d'espion de Nat devant sa fille, qui le prend pour un minus. Cela se passe sur des tire-fesses lors de vacances au ski, à coups de répliques serrées, et c'est à la fois drôle et tragique : « Voyons si j'ai bien saisi, reprend-elle alors que nous remontons une fois de plus. Pour l'amour d'un pays au sujet duquel tu as de grosses réserves, voire de très grosses, tu persuades des ressortissants d'autres pays de trahir leur propre pays, tout ça parce que eux n'ont pas les mêmes réserves que toi sur ton pays alors qu'ils en ont sur le leur, c'est bien ça ? »

Cette mise à nu logique et cruelle – qui assoit en passant la personnalité intransigeante de la fille de Nat – pourrait convenir à bien des personnages des romans de John le Carré post-guerre froide. Du temps de l'URSS, il était facile de se convaincre de servir le « bon côté », mais qu'en est-il à l'heure du Brexit pour les espions attachés à la démocratie et à la loi ? John le Carré nous raconte une époque où l'honnêteté se paie très cher. Son roman, résolument proeuropéen, décuplera les angoisses de ceux qui redoutent une dérive trumpienne en Grande-Bretagne. Et il paraît assez renseigné pour qu'il importe de le prendre au sérieux.

extrait

“ Je fais ce que la décence impose. Je réponds à l'appel que tous les officiers traitants du monde emportent avec eux jusque dans la tombe. La mélodie peut varier, les paroles aussi, mais, au bout du compte, c'est toujours la même chanson : Je ne peux plus me supporter, Peter, cette pression me tue à petit feu, Peter, le fardeau de ma trahison est trop lourd pour moi, ma maîtresse m'a quitté, ma femme me trompe, mes voisins me soupçonnent, mon chien vient de se faire renverser et toi, mon fidèle référent, tu es la seule personne au monde qui pourra me dissuader de m'ouvrir les veines. Pourquoi accourons-nous à chaque fois, nous, les officiers traitants ? Parce que nous leur sommes redevables. ”

Cela étant dit, je n'ai pas la franche impression d'être redevable à l'agent Fourche, notoirement inactif, qui n'est donc pas ma priorité alors que je m'installe à bord d'un train retardé pour York dans une voiture peuplée d'enfants hurlants qui rentrent d'une sortie scolaire à Londres. Je pense surtout au refus de Florence d'endosser une légende pourtant aussi banale dans nos vies secrètes que de se brosser les dents. Je pense au feu vert pour l'opération Rosebud qui tarde à se concrétiser. Je pense à la réponse de Prue quand je l'ai appelée pour lui dire que je ne rentrerais pas ce soir et que je lui ai demandé si elle avait eu des nouvelles de Steff. ■



L'Américain Christopher Bollen a reçu le prix Fitzgerald en 2018.

LEONARDO CENDAMO/LEEMAGE

UN SI JOLI CRIME Christopher Bollen

traduit de l'anglais (États-Unis) par Philippe Loubat-Debrac, éd. Calmann-Lévy, 400 p., 21,50 €.

Du pont des soupirs à Brooklyn Bridge

Entre Venise et la Grosse Pomme, une histoire d'arnaque, de meurtre et de dandys érudits.

★★★★☆



Un si joli crime est l'histoire d'une arnaque. Nick, jeune antiquaire américain, rejoint à Venise son amant Clay, héritier d'un palais décati ayant appartenu à une gloire du New York *se-*

venties. Ensemble, ils vont escroquer Richard West, un imbécile millionnaire et ignare, à qui ils comptent fourguer de la fausse argenterie de luxe. Une fois leur pigeon plumé, Nick et Clay iront vivre leur idylle autour de la Méditerranée. Sur le papier, leur plan est parfait. À moins que West n'ait la mauvaise idée de demander une contre-expertise...

Ce thriller à la Patricia Highsmith a tout pour plaire : un scénario ingénieux dans un décor sublime, un style élégant, une construction parfaite, façon matriochka. Chaque nouveau chapitre dévoile un aspect de l'histoire qui éclaire rétrospectivement les précédents ; de flash-back en flash-back,

les personnages prennent de l'épaisseur, leurs rapports se compliquent d'un passif inattendu, l'arnaque se transforme en vengeance. On passe de Venise à Brooklyn, des splendeurs de la Cité des Doges aux lumières éteintes de l'avant-garde new-yorkaise, de John Ruskin à David Wojnarowicz – les deux artistes cités en épigraphe.

Christopher Bollen fait se rencontrer deux atmosphères, l'une trépidante et ensoleillée (Venise), l'autre crépusculaire et nostalgique (New York). La description de l'agonie de Freddy, le vieillard dont Clay a hérité ce palais en ruine, confère au livre des allures de méditation mélancolique sur les dynasties finissantes, les âges d'or disparus. L'écrivain, au fond, est un snob qui s'assume : il adore les noms à particule, Venise déliquescence, les vieilles fresques dans leurs palais d'époque ; inversement, il déteste les nouveaux riches, la Mestre rutilante, et les faux objets d'art qui trompent les ignares. Comment lui donner tort ?

Bernard Quiriny

MÉLANINE

Jeet Thayil

traduit de l'anglais (Inde) par Bernard Turle, éd. Buchet Chastel, 560 p., 24 €.

★★★★☆



En 2006, Jeet Thayil expliqua au journal *The Hindu* qu'il avait été alcoolique et toxicomane pendant près de deux décennies et qu'il était très

reconnaissant de s'être vu offrir une seconde chance. Pour Francis Newton Xavier, poète et peintre culte installé à New York qui, à 66 ans, décide de rentrer en Inde (le 11 Septembre est passé par là), l'affaire est plus complexe : la déchéance, de son point de vue, est un art, l'échec une trajectoire, l'impact inévitable.

« J'avoue *humblement* que j'aime beaucoup boire », bredouille l'ogresque génie dans les dernières pages du roman-cage que Jeet Thayil lui a consacré. Tout est dit. Xavier, aux yeux duquel Rabindranath Tagore n'est qu'un « mystique professionnel », est une fiction. Le livre peine pourtant à contenir ce damné magnifique, brossé à coups d'interviews et de flamboyantes convulsions narratives.

La galerie de sommités qui l'entourent (journalistes, putes et poètes, entre autres) forme un chœur aussi confus qu'exaltant. Les membres de la garde rapprochée (Goody Lol l'amante, Amrick Singh l'agent, l'indéchiffrable Dismas Bambaï) s'inspirent de personnages réels, et le fait que *Mélanine* soit dédié à Dom Moraes, figure tutélaire de la scène indienne moderne, n'est pas un hasard. Nul besoin, cependant, d'être un spécialiste pour se laisser emporter par ce brillant torrent d'extravagance littéraire, à la fois thriller métaphysique et vibrant hommage aux aèdes oubliés de l'époque. **Fabrice Colin**



KATIE FARREL BOYLE/ÉD. GALLMEISTER

William Boyle, romancier et disquaire, chroniqueur du quartier de Gravesend, à Brooklyn.

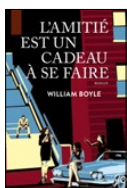
L'AMITIÉ EST UN CADEAU À SE FAIRE William Boyle

traduit de l'anglais (États-Unis) par Simon Baril, éd. Gallmeister, 384 p., 23,80 €.

Les vieux dans les vieux

Le troisième âge n'empêche ni la cavale, ni la pratique de l'escroquerie, ni l'exercice d'une sexualité débridée.

★★★★☆



On a beau savoir qu'un auteur peut en cacher un autre, cela produit toujours un choc quand un écrivain apprécié pour son réalisme sombre vous livre un roman comique totalement fantaisiste.

Telle est la surprise que nous fait William Boyle, dont les romans très noirs *Gravesend* ou le bien titré *Tout est brisé* ont peu en commun avec sa dernière production en date, *L'amitié est un cadeau à se faire*.

Tout commence quand Renata, la soixantaine, veuve d'un tendre mafieux, repousse à coups de cendrier les avances d'un voisin octogénaire bourré de Viagra. Comme elle le pense mort, elle se croit en cavale et file chez sa fille, qu'elle n'a pas vue depuis neuf ans, et qui vit une relation à éclipses avec un ex-lieutenant de papa, un certain Ritchie, porté sur la gomina, mais pas sans profondeur. Les retrouvailles sont explosives. Elles permettront

néanmoins à Renata de se faire une amie : Wolfstein, la voisine d'en face, naguère connue dans le milieu du porno sous le sobriquet de « Luscious Lacey », qui s'est recyclée dans les arnaques au mariage avant de se mettre au vert.

On ne dira pas comment Renata récupérera sa petite-fille, Lucy, 15 ans, augmentée d'une mallette contenant 500 000 dollars, ce qui leur vaudra d'être traquées par un tueur cinglé travaillant au marteau et très épris de son métier. Ce polar ressemble tantôt à ses personnages masculins – lorsqu'il raconte une réunion de gangsters, une confrontation sanglante en bord d'autoroute ou le désespoir des pigeons escroqués par Wolfstein – et tantôt à ses personnages féminins, échevelés, sympathiques, amoraux, et cependant capables d'une attention désintéressée pour les seconds rôles, qu'ils soient petites frappes mafieuses, chauffeur de taxi dépressif, nonne alcoolique ou ex-chanteur de hard rock...

Alexis Brocas

LES DIABLES BLEUS

Christopher Castellani

traduit de l'anglais (États-Unis) par

Caroline Nicolas, éd. du Cherche midi, 496 p., 23 €.

★★★★☆



Au cœur des *Diablos bleus* (allusion aux démons personnels de Tennessee Williams) figure une pièce inédite du susnommé.

Christopher Castellani

est tombé amoureux : du génial dramaturge à la barbe grise; du délicieux et incompris Frank Merlo, son amant agonisant; de la très fictive Anja, gloire fanée du septième art. Les temporalités s'entremêlent. On est à Portofino avec Truman Capote; le sens de *Soudain l'été dernier* nous est peut-être révélé... Nous aussi nous aimerions distinguer la vérité de la vraisemblance. Ce beau roman mélancolique est conçu pour que nous y échouions. Fabrice Colin

LE DÉFI

Vita Sackville-West

traduit de l'anglais par Bernard Delvaille,

éd. Autrement, 424 p., 21,90 €.

★★★★☆



Maîtresse un temps de Virginia Woolf, Vita Sackville-West a mené une vie double. Mariée à un attaché d'ambassade anglais, qu'elle accompagna

dans ses voyages, elle multiplia les liaisons homosexuelles. La première fut avec son amie d'enfance, Violet Trefusis, modèle du personnage d'Eve dans *Le Défi* que l'autrice renonça à publier en 1920 par peur du scandale. Dans un archipel proche des côtes grecques, une petite société diplomatique mondaine et frivole tente de maîtriser des troubles politiques. Julian Davenant, avatar de Vita et amant d'Eve, sa cousine, mène une révolution indépendantiste sur l'île d'Aphros. Eugénie Bourlet

NOTRE PÈRE LA FORÊT Anatoli Kim traduit du russe par Christine Zeytounian-Beloüs, éd. Chambon, 400 p., 23,50 €.

Koulibiac de koulaks

Dans des bois embrumés de Russie, hantés par les spectres décharnés d'une révolution manquée, on entend parler les morts, et les vivants se changent en arbres.

★★★★★



À Kolia, près de Kassimov, la forêt a vu trois générations de Touraev. Nikolaï, l'officier idéaliste qui prophétise la vengeance des masses, voit sa propriété incendiée en 1918 par ses propres moujiks. Stépan, son fils, survivant des camps, y revient pour construire une isba. Gleb, le petit-fils ingénieur, vient s'y suicider lorsqu'il comprend l'ampleur mortifère de son travail sur l'arme atomique.

Autour d'eux dansent une multitude de personnages, koulaks dépossédés, orphelins ; guerres, révolution de 1917, collectivisation, ainsi qu'un prisonnier allemand en proie à une extase mystique d'expiation, une aliénée guérie par une cantatrice, une femme aperçue une fois et aimée toute une vie, une fille de pope ayant tué son violeur, un marin russe enterré et adopté par un Finlandais. Tous s'agitent, souffrent sous le regard du Père-Forêt, démiurge protecteur et tueur, tandis que la terre, suppliciée par les hommes, n'en finit pas d'agoniser.

Défile la Russie du XX^e siècle, terre d'idéologies funestes où tant de destins sont broyés. Les personnages se répondent, liés à travers les générations, jusqu'aux morts d'un cimetière qui bavardent. Le lecteur se perd dans les prismes du temps, emporté par ce roman polyphonique et hypnotique, moraliste et écologique où les mémoires hantées de visions s'entre-tissent, où les protagonistes sont des âmes errantes en quête de leur



EVE MORCRETTE/PHOTONOSTOP/VIA AFP

Isba traditionnelle au cœur de la Russie.

transfiguration. Beauté infinie des bois noyés de brume, des oiseaux qui appellent les disparus, des crues qui poussent les amants à s'aimer, des hommes qui meurent et deviennent des arbres. Les auteurs russes ne cessent de nous donner des leçons de littérature. Rien de commercial dans le roman de cet auteur d'origine coréenne né en 1939 au Kazakhstan, admirablement traduit, mais de l'humain, de la pure poésie. N'est-ce pas ce qu'il nous faut aujourd'hui ?

Patricia Reznikov

INCIDENT AU FOND DE LA GALAXIE Etgar Keret

traduit de l'hébreu par Rosine Pimbas-Delpech, éd. de l'Olivier, 240 p., 21,50 €.

Sauts dans le vide

Burlesque, mélancolique et drôle, un recueil de nouvelles pour se consoler en beauté de l'absurdité du monde.

★★★★☆



Imaginez un monde où Mark Zuckerberg rachèterait à prix d'or une application pour localiser les SDF en détresse. Où l'on ne s'enrôlerait dans l'armée que pour chasser des spécimens rares sur « Destromon GO ». Où l'on pourrait racheter aux gens leur journée d'anniversaire et où les anges tromperaient leur ennui en ratissant

les nuages. Bienvenue dans l'ébouriffante galaxie de l'Israélien Etgar Keret, jamais trop proche ni tout à fait si lointaine de la nôtre. Qu'ils soient pères divorcés, femmes riches ou mineurs sous tutelle, les personnages, mélancoliques et drôles, y sont toujours au bord de quelque chose : de la crise de nerfs, de conclure, ou du grand saut dans le vide. Pour se consoler de leur solitude et de l'absurdité du monde, ils se moquent de la mort, tirent de généreuses

taffes d'herbe ou se transforment en lapins. Dans ces histoires à géométrie variable, on entre comme dans cette *escape room* qui sert de décor à l'une des nouvelles : jamais certain de savoir où l'on a mis les pieds ni comment l'on en sortira. Certaines, très courtes, sont des parenthèses de vie d'une banalité familière. D'autres, plus fantaisistes, portent en elles tous les ferments d'un gros volume de science-fiction. D'autres enfin sèment malicieusement quelques clés métatextuelles. Ainsi de la nouvelle « Champignon », où la femme d'un écrivain l'interrompt en pleine écriture. Ça « n'a pas d'importance », lui dit-il, ce n'est « même pas une histoire », c'est une « démangeaison », un « champignon sous l'ongle ». Des nouvelles-champignons : poil à gratter et hautement contagieuses, donc.

Camille Thomine.

PLUS LOIN QUE L'HIVER Isabel Allende

traduit de l'espagnol (Chili) par Jean-Claude Masson, éd. Grasset, 320 p., 20 €.

Le laid et le miel

La Chilienne, qui maîtrise si bien le réalisme magique, fait ici naufrage dans l'optimisme béat.

★★★★☆



Il fut un temps où Isabel Allende nous régalaient de sagas familiales rocambolesques empruntant au réalisme magique. Son dernier roman semble, hélas! avoir abandonné toute ambition de rivaliser avec García Márquez : cantonné à un cadre réaliste contemporain auquel les personnages peinent à conférer du relief, *Plus loin que l'hiver* hésite entre l'histoire d'amour à l'eau de rose, le

thriller et le roman politique. On est à Brooklyn, en 2015, une tempête de neige paralyse la ville. Un accident de voiture provoque la rencontre fortuite de Richard, professeur d'université aigri, Lucia, sa voisine chilienne délurée, et Evelyn, immigrée clandestine et taciturne.

Dans la voiture qu'avait empruntée Evelyn à son patron et que Richard a emboutie, ils découvrent un cadavre. Appeler la police? Cela mettrait en péril Evelyn, sans papiers. Faire disparaître



Isabel Allende.

LEONARDO CENDAMO/LEEMAGE

le corps? Cela ferait de la défunte une disparue, que ses proches chercheraient sans relâche. Or Lucia, dont le frère a été prisonnier sous la dictature chilienne, sait à quel point « la souffrance causée par cette incertitude est pire que la certitude de la mort ». On assiste alors à l'émergence d'une solidarité attendrissante entre les trois personnages, qui tentent de sortir de cette impasse sordide. Une

étrange dissonance s'instaure toutefois : tandis que le cadavre gît dans le coffre de la voiture, tandis qu'ils se racontent leurs vécus respectifs, grevés d'homicides, de trafics d'êtres humains et autres abominations, le trio se détend en jouant au Monopoly, ou en s'adonnant à des déclarations d'amour mielleuses, envahi par une « paisible sensation de bonheur ». On regrette qu'Isabel Allende ait, un peu comme un Alexandre Jardin, renoncé à son imaginaire politisé pour céder à une forme d'optimisme effréné, un rien surfait.

Manon Houtart

AMRITA

Patricia Reznikoff

éd. Flammarion, 384 p., 21,90 €.

★★★★☆



Comment enquêter sur ceux qui nous fascinent sans attenter à leur mystère? Comment raconter la

naissance d'un génie artistique sans réduire en faits ce qui relève de la transcendance? Dans ce très beau roman biographique, une narratrice blessée laisse parler sa passion informée pour la peintre indienne Amrita Sher-Gil, morte à 28 ans en 1941 à Lahore. En racontant ses toiles, sa passion pour Gauguin et pour les couleurs de son pays, le choc de sa rencontre avec l'art millénaire du Sud indien, son dégoût pour le kitsch local né de l'influence

coloniale. Et en narrant dans le même mouvement, et avec la même prudence éblouie, la vie d'Amrita, si courte et cependant romanesque. Fruit du mariage d'un érudit sikh et d'une juive hongroise dont le fort tempérament cachait l'instabilité, Amrita naquit en Hongrie, grandit en Inde, passa par Florence, étudia à Paris, retourna en Inde, vécut en femme libre, épousa son cousin hongrois, et fit primer son art sur tout. Ce roman nous la montre à la fois proche – par ses lettres, par les scènes imaginées par la narratrice d'après photos – et inatteignable. « Entre l'Inde et moi doit perdurer le voile qui dissimule ses arcanes. C'est la condition même de mon désir », confie la narratrice. Et la condition pour le transmettre au lecteur. **Alexis Brocas**

L'AFFAIRE SUISSE

Jean-François Paillard

éd. Asphalte, 222 p., 19 €.

★★★★☆



Le polar est un art du dévoilement, et l'auteur de cette *Affaire suisse* l'a bien compris : ici, chaque

complot, chaque personnage semble en cacher un autre. Prenez Narval, le narrateur : ancien soldat passé par plusieurs opérations extérieures – Rwanda et Bosnie notamment –, cet homme de main à la quarantaine bien avancée travaille aujourd'hui pour Pépé, un parrain de Marseille qui le traite à la dure. Mais Narval a un autre employeur... On le découvre lorsque Pépé l'envoie, en compagnie d'un ex-financier

abîmé, mener un casse improbable en Suisse aux dépens d'une riche Qatarie. Objectif : des diamants trempés du sang des guerres civiles africaines. Mais l'un des protagonistes se révèle membre d'une secte transhumaniste rassemblant les grands de ce monde. Dès lors, l'intrigue s'accélère et parvient tout de même à nous livrer une vision extensive de la Suisse, ses super-riches si sympathiques et armés, ses grands hôtels au luxe dépouillé, ses ports francs sans mer, si pratiques pour cacher des marchandises volées... Bien mené, peuplé de personnages saillants et semé de retournements, ce polar intègre dans sa formule une part du chaos de notre époque. Ses dialogues vifs, son écriture tantôt leste, tantôt précieuse, font aussi qu'il s'avale d'une traite. **A. B.**

LITTLE LOUIS Claire Julliard

éd. Le Mot et le Reste, 236 p., 20 €.

Avis de trompette

Portrait d'un enfant des rues nommé « Satchmo », dans une Babylone dépravée.

★★★★☆



Les biographes d'Afro-Américains fameux du XX^e siècle, qu'ils soient artistes, sportifs ou politiques, font la part belle aux révoltés. Mais le jeune Louis Armstrong évoqué par Claire Julliard ne renie rien de sa rondeur ni de sa joie de vivre. L'exercice se révèle plus original encore, puisque c'est un « Satchmo » sexagénaire, interviewé dans sa maison du Queens, qui livre à la première personne ses souvenirs de gamin de La Nouvelle-Orléans. « Chez nous, c'était

la nouvelle Babylone, le royaume du crime et de la dépravation à ce qu'on disait. Tout un bas monde se vautrait dans la fange. » Peu importe si le quartier de Storyville fait figure d'antichambre de l'enfer, si son père a décampé fort tôt, ou s'il doit travailler dès l'âge de 5 ans : le contact précoce de Louis avec pléthore de musiciens locaux, des concertistes de bobinards aux fanfares de rue, le ravit en dépit de tout et décide de sa vocation. Aux yeux de cet optimiste invétéré, même un séjour en maison de correction devient l'opportunité d'apprendre auprès des meilleurs.

Au faite de sa gloire, le trompettiste de légende n'est dupe ni de la violence des discriminations qu'il a subies, ni de la naïveté servile d'« Oncle Tom » que tant d'activistes noirs lui ont prêtée. Il préfère constater non sans malice, dans la langue simple et directe qui sied à son personnage, combien l'enfant des rues qu'il fut tira la quintessence des cartes qu'il eut en main. Le témoignage picaresque de ce travailleur acharné, hédoniste et jovial, inspire une même admiration pleine d'empathie que ceux de bien des rebelles plus affirmés que lui.

Antoine Faure



Louis Armstrong, né à la Nouvelle-Orléans en 1901, est mort à New York en 1971.

GILLES PETARD/REDFERNS/GETTY IMAGES



Antoine Sénanque, neurologue et écrivain.

WITI DE TERA/OPALE VIA LEEIMAGE

QUE SONT NOS AMIS DEVENUS ?

Antoine Sénanque éd. Grasset, 220 p., 18 €.

L'Ehpad perdu

Un drame sinistre pour un roman dialogué qui n'invite pas, mais pas du tout, à la mélancolie.

★★★★☆



Ne tripotez jamais une arme qui ne vous appartient pas, vous n'êtes pas à l'abri que son possesseur s'en serve pour se faire sauter le caisson et que vos empreintes intriguent la police. C'est la mésaventure arrivée à Pierre Mourange, directeur d'Ehpad, héros du roman d'Antoine Sénanque. « Le docteur Petitjean avait le sens de la tentation. »

L'inspecteur Guise, chargé de l'enquête, considère Pierre avec méfiance... Attention, ce roman n'est pas un polar mais une

comédie élégante et gaie, remplie de personnages secondaires qui donnent la réplique à Pierre et, accessoirement, se chargent de lui fabriquer un alibi, vu qu'il n'en a pas.

L'auteur se régale dans les dialogues, truffés de reparties humoristiques, et dans les bons mots, qu'il enchaîne à toute allure. « Puisqu'elle avait raté médecine, elle était devenue malade. » Il aime aussi se moquer de notre époque, sur un ton doux-amer. Un roman bref, plein de charme et d'allant, quelque part entre les films de Pascal Thomas et les éclats de style des Hussards.

Bernard Quiriny

LA FILLE DE PERSONNE

Cécile Ladjali

éd. Actes Sud, 208 p., 19,50 €.

★★★★☆



Luce Notte a promis à sa mère mourante de retrouver son père, qui a fui à sa naissance. À la fois intriguée et indignée par ce privilège qu'ont les hommes d'engendrer et de renoncer à toute paternité,

elle se lance dans une quête insatiable. Une quête double puisque, en parallèle de la recherche de ses origines, elle écrit une thèse sur les auteurs qui ont brûlé – ou ont fait brûler – leur œuvre. L'étudiante berlinoise séjourne alors à Prague, puis à Paris, dans les années 1910, pour écumer les bibliothèques. Elle y rencontre Franz Kafka, puis l'écrivain iranien Sadegh Hedayat, fuyant la censure. Deux auteurs sombres, dont Luce devient la confidente, « l'accoucheuse de rêves ». Elle est celle qui allume la lampe à huile, apporte

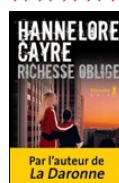
l'encre et le papier. Luce oscille alors entre la fierté de la muse et l'amertume de demeurer aux marges de la création, délaissée sitôt que le créateur le décide. Or l'orpheline rêve de devenir enfin une œuvre, d'être enfin « engendrée ». Si l'assise documentaire fait parfois obstacle au déploiement fictionnel, c'est que la figure de Luce sert avant tout d'éclaireuse au lecteur : dans ce côtoiement étroit avec ces écrivains « tombés de l'éther », elle nous escorte avec passion dans les dédales de la création, dans les secrets des généalogies d'artistes. **Manon Houtart**

RICHESSSE OBLIGE

Hannelore Cayre

éd. Métailié, 224 p., 18 €.

★★★★☆



Après le succès critique et public de *La Daronne*, récemment portée à l'écran par

Jean-Paul Salomé, Hannelore Cayre aurait pu se cantonner à son genre de prédilection, le polar. Elle en reprend les codes, mais nous plonge cette fois dans une passionnante histoire du capitalisme à travers la figure métonymique de la famille de Rigny, « inimaginablement riche », et racontée du XIX^e siècle à maintenant. Le récit commence *ultima res* : Blanche hérite de cette dynastie, et cela fait grincer des dents. En effet, qu'est-ce qui peut bien lier cette fille de marin pêcheur à cette lignée de nantis ? L'intrigue est vertigineuse : pendant la guerre contre la Prusse, les fils de bonne famille avaient encore la possibilité de s'acheter un remplaçant militaire. Une forme de réification de l'être humain, dirait Marx. Certains de ces jeunes bourgeois eurent beau se cultiver et se dresser contre leur classe, ils finirent par s'asseoir sur leurs idéaux. Tel Auguste de Rigny, 21 ans... « Un prix des hommes existe toujours », explique la narratrice à l'humour décapant. Elle rappelle l'héroïne de *La Daronne*. Inspirée par les travaux de Thomas Piketty et par l'univers de Zola, Hannelore Cayre décrit un capitalisme figé dans son absurdité inchangée depuis cent cinquante ans.

Simon Bentolila

KIBOGO EST MONTÉ AU CIEL

Scholastique Mukasonga éd. Gallimard, 160 p., 15 €.

Parlez tous à la fois !

Avec un brio impressionnant la Rwandaise mêle les langues et les personnages, sans perdre son lecteur.

★★★★☆



L'écriture passionnante de Scholastique Mukasonga a tout d'un cadavre exquis. Non que l'écrivaine franco-rwandaise partage la rédaction de ses romans. Cela tient à la matière travaillée : la culture de son pays d'origine où, sur fond de traditions orales, les colons cherchèrent à réécrire leurs propres croyances. Le résultat fut une sauce mal liée où les huiles de l'évangélisation continuèrent de flotter à la surface des contes païens. Cette ftille appaît dès le titre de *Kibogo est monté au ciel*, détournant l'ascension du Christ pour y substituer le héros d'une légende rwandaise. Quatre nouvelles observent depuis un angle et un temps différents la légende. Mais qui s'en souvient encore, si ce n'est quelques conteuses et vieillards radoteurs ? Parmi eux, Mukamwezi, la dernière païenne, vers qui se tournent les villageois affamés et affaiblis par une sécheresse dans les années 1940. Ou bien Akayézu, séminariste défroqué lisant la passion du Christ comme une réécriture de celle



Scholastique Mukasonga.

CATHERINE HÉLIE/ED. GALLIMARD

de Kibogo. Tout s'entremêle avec brio. On se passe la parole dans des disputes sur les détails de l'histoire de Kibogo. On voit les eaux de l'évangélisation se troubler d'autres composés, un ovni apparaît même furtivement pour expliquer une disparition. La langue tend vers le trilinguisme : l'autrice pique la chair du français de termes en kinyarwanda et, en brillante satiriste, verse ici ou là des éléments de langage colonialistes. Quand on parle de cadavre exquis, reprenez surtout le deuxième terme. **Pierre-Édouard Peillon**



AUDOIN DESFORGES

Louis Chedid

Que lisez-vous ?

L'auteur-compositeur-interprète nous parle des écrivains qu'il affectionne, d'Alexandre Dumas à Rohinton Mistry.

Comment avez-vous pris goût à la littérature ?

Louis Chedid. – J'étais un très mauvais élève à l'école, mais j'ai eu cette chance de grandir dans une famille où il y avait une grande bibliothèque. Du coup, je me suis réfugié là-dedans. Le premier roman, qui m'a donné envie d'aller plus loin, ce sont *Les Clés du royaume*, par l'Écossais A. J. Cronin. Il avait été médecin avant d'être écrivain. Son sens du récit m'a emballé. Ensuite, je suis passé au saint Graal avec *Les Misérables* de Victor Hugo et les nouvelles de Guy de Maupassant. J'ai aimé à la fois la modernité de Maupassant et le côté volcanique de Hugo. Sinon, je suis un amoureux d'Alexandre Dumas. Aujourd'hui, je retrouve cette flamme littéraire dans les récits de Pierre Lemaitre.

Qu'est-ce qui vous séduit chez lui ?

Il a ce don littéraire pour créer des personnages aux caractères bien trempés. Quand il décrit les faits et gestes du commandant Camille Verhoeven, par exemple, on est dedans, on l'identifie immédiatement. Pierre Lemaitre possède cette « patte littéraire », ce don unique pour l'intrigue bien ficelée. C'est un art qu'il maîtrise à la perfection.

En ces temps confinés, que relisez-vous ?

Le Comte de Monte-Cristo de Dumas évidemment. J'en ai aussi profité pour me remettre à *Don Quichotte*. Et puis je suis fasciné par Jack London. C'est quelqu'un qui s'est mis à écrire à 24 ans, et il est mort à 40. En seize ans, il a publié cinquante bouquins magnifiques dont trois chefs-d'œuvre : *Croc-Blanc*, *Martin Eden* et *L'Appel de la forêt*. Je trouve son écriture d'une intensité bouleversante. Dans le registre du thriller, je suis fan de l'écrivain danois Jussi Adler-Olsen : c'est dense et plein de suspense. Bref, tout ce que j'aime ! Il y a aussi *L'Équilibre du monde*, de l'écrivain d'origine indienne Rohinton Mistry. C'est un roman poignant qui vous transporte dans l'Inde contemporaine. Ce bouquin, j'ai dû l'offrir au moins à vingt personnes, tant il est formidable à lire et à relire.

Propos recueillis par Philippe Langlest

À ÉCOUTER



Tout ce qu'on veut dans la vie,
Louis Chedid,
Le Label/Pias, 16,99 €.

Vous ne
devinerez
jamais
avec qui
vous
allez
déjeuner
aujourd'hui.



LA GRANDE
TABLE.

Olivia
Gesbert

DU LUNDI
AU VENDREDI
12H-13H30

En
partenariat
avec

LE NOUVEAU
Magazine
Littéraire



L'esprit
d'ouverture.

il faut relire Alain-Fournier



Henri Alban Fournier, dit Alain-Fournier (1886-1914).

Un cas d'école

Le créateur du *Grand Meaulnes*, « mort au champ d'honneur » et aujourd'hui en Pléiade, excède haut la main l'image surannée de l'écrivain pour ados qui rêvaient d'amour, penchés sur les pupitres des classes de la III^e République.

Par Serge Sanchez

Publié en 1913, comme *Du côté de chez Swann*, *Le Grand Meaulnes* connut d'emblée un immense succès. Il frôla même le Goncourt. En 2013, cent ans plus tard, best-seller toutes catégories du Livre de poche (loin devant *La Cuisine pour tous* de Ginette Mathiot), il totalisait plus de cinq millions d'exemplaires vendus. Mais comment expliquer qu'un livre qui avait bouleversé chaque génération de lecteurs depuis si longtemps soit encore considéré comme une bluette innocente, un livre pour ados rêveurs, voire un peu immatures ?

RACLEMENTS DE SABOTS

L'opinion de Julien Gracq, qui confessa son attachement « à la poésie des préaux d'écoles vides d'Alain-Fournier » dans *Lectrines 2*, répond en partie à cette question. Comme Alain-Fournier, Julien Gracq avait passé son enfance à la campagne et avait bien connu « les impersonnelles mairies-écoles pleines de mouches mortes de la "laïque" de Jules Ferry ». Raclements de sabots, doigts tachés d'encre, pèlerines et galopades d'enfants dans la cour de récréation composent en effet l'arrière-fond nostalgique des mésaventures de Meaulnes.

Cependant, dans un entretien avec Jean Carrière daté de 1986, Julien Gracq émet des réserves sur le livre lui-même. S'il reconnaît qu'Alain-Fournier a mis au jour un « gisement poétique jusque-là inexploité », il reproche au *Grand Meaulnes* d'être trop fabriqué, surtout dans sa deuxième partie, contrairement à *Nadja*, procès-verbal du coup de foudre surréaliste dans lequel Breton prétendait n'avoir mis aucun artifice romanesque. N'empêche, Julien Gracq établissait, sinon une filiation, à tout le moins une gemellité entre les deux œuvres : chacune célébrait à sa manière le

REPÈRES



Maison natale de l'écrivain.

3 octobre 1886.

Naissance d'Henri Alban Fournier à La Chapelle-d'Angillon, au nord de Bourges. Son père, Augustin, est instituteur. Comme François Seurel, le narrateur du *Grand Meaulnes*, Henri sera l'élève de son père durant sa scolarité primaire.

1889. Naissance de sa sœur, Isabelle.

1891. Augustin Fournier est nommé instituteur à Épineuil-le-Fleuriel (Sainte-Agathe dans *Le Grand Meaulnes*).

1898. Entre en classe de sixième au lycée Voltaire à Paris.

1901. Entre en seconde au lycée de Brest pour y préparer le concours d'entrée à l'École navale. Il renonce vite à la carrière d'officier de marine.

1903. Prépare le concours d'entrée à l'École normale supérieure au lycée Lakanal de Sceaux. Rencontre Jacques Rivière.

1904. Il découvre *Pelléas et Mélisande* de Debussy et Maeterlinck à l'Opéra-Comique.

1905. Rencontre avec Yvonne de Quiévrecourt. Travaille comme traducteur chez Sanderson, près de Londres. Lit Dickens, Stevenson, Thomas Hardy, Kipling, découvre la peinture préraphaélite.

1907. Publication du premier texte signé Alain-Fournier, « Le corps de la femme », dans *La Grande Revue*.

1910. Début d'une liaison orageuse avec Jeanne Bruneau, qui est modiste. Donne des leçons de français au jeune T. S. Eliot.

1913. Prépublication du *Grand Meaulnes* dans la « NRF ». Rate le Goncourt.

1914. Amant de l'actrice Madame Simone. Promu lieutenant, il est mobilisé à Mirande. Le 22 septembre, il est porté disparu dans la région des Épargnes, au sud de Verdun, dans le bois de Saint-Remy-la-Calonne.

1920. Officiellement déclaré mort pour la France.

1924. Publication posthume de contes et poèmes sous le titre *Miracles*.

1964. Un monument est inauguré à la mémoire d'Alain-Fournier et de ses hommes, au carrefour de la tranchée de Calonne et de la route Vaux-Saint-Remy. Mort d'Yvonne de Quiévrecourt.

1991. La fosse commune creusée par les Allemands, où reposent Fournier et ses hommes, est localisée.

1992. Inhumation dans la nécropole nationale de Saint-Remy-la-Calonne. ■



Alain-Fournier (2^e de g. à d.), engagé dans la Grande Guerre.

surgissement impromptu du merveilleux dans la vie quotidienne. Toutes deux avaient un autre point commun non négligeable : elles s'inspiraient d'un épisode passionnel réellement vécu par leur auteur, Breton avec Léona Delcourt, Fournier avec Yvonne de Quiévrecourt. Amours foudroyants mais impossibles, comme il se doit dans les belles histoires...

On se souvient que, lors d'une escapade, Meaulnes s'égaré dans la forêt (comme Dante ou le Petit Poucet) et découvre par hasard le domaine « mystérieux » des Sablonnières, où se déroule une fête étrange donnée à l'occasion des noces de Frantz de Galais. Dans une ambiance irréaliste à la Watteau, qui n'est pas sans rappeler *Sylvie* de Nerval, ou tant d'images des *Poèmes saturniens* ou des *Fêtes*

●●● *galantes* de Verlaine, l'adolescent rencontre Yvonne, la sœur de Frantz, et en tombe irrémédiablement amoureux. La seconde partie (trop fabriquée selon Julien Gracq) consiste en une suite de revirements, de dévoilements, voire de mensonges et de dissimulations, qui portent un coup fatal à tout espoir de fin heureuse. Yvonne meurt. Meaulnes disparaît avec la fille qu'elle lui a laissée. Et le lecteur en est pour sa peine. Le bonheur espéré lui a passé

entre les doigts. Alain-Fournier serait-il moins fleur bleue qu'on l'avait imaginé, voire serait-il frotté d'une certaine noirceur qui nous avait échappé ?

Voilà qui nous invite à réfléchir sur un autre point de désaveu de Gracq à son égard. Dans *Préférences*, un texte consacré à Lautréamont (1947), l'auteur du *Rivage des Syrtes* souligne l'esprit de révolte, l'intrépidité des précoces porteurs de feu que furent Rimbaud, Lautréamont et Jarry.

Yvonne de Quiévrecourt, l'amour foudroyant mais impossible d'Alain-Fournier.



Ces figures tutélaires du surréalisme étaient des jeunes gens possédés par la littérature dès les bancs du lycée, comme Fournier. La différence, selon Gracq, c'est qu'on ne trouve pas de ressentiment destructeur chez celui-ci. Au contraire, cet écrivain « mort au champ d'honneur », avec ses

allures de héros national, n'écrit pas en repréailles à son milieu. La beauté n'est pas chez lui « convulsive », pour reprendre le mot célèbre de Breton. Ce n'est pas un dynamiteur (en apparence). Et pour cause, il a aimé son enfance entre Berry et Sologne dans le cadre paisible de la maison familiale.

Mais est-il juste de le lui reprocher ? Après tout, le narrateur de Proust, qui lui aussi consacra tous ses efforts à ressusciter le passé, n'a pas non plus la réputation d'un émeutier.

CE FUGUEUR, CE BRACONNIER

Pierre Michon, aussi grand styliste que le fut Julien Gracq, adopte à l'égard de Fournier une position moins frileuse. Il est vrai qu'il n'a pas besoin de ménager les canons du surréalisme. « Mes livres, précise-t-il, se souviennent beaucoup du *Grand Meaulnes*. Surtout, sûrement, *La Grande Beune*, dont quelqu'un a écrit que c'était quelque chose comme "la femelle du *Grand Meaulnes*". C'en est une version pervertie où il y a une école de village, une femme rêvée, un François Seurel empêché, un Meaulnes vieilli et cruel. L'héroïne, la femme qu'on pourchasse, s'y appelle Yvonne aussi. Il y a un domaine enchanté, qui est une grange brutale sur laquelle règne comme un dragon une moissonneuse

TELLE FUT LA LOI DES AMANTES

Liaison séraphique, adultère, prostitution, sadomasochisme : Henri Alban a tout essayé.

C'est de la rencontre fortuite de Fournier avec Yvonne de Quiévrecourt, en 1905, que naquit l'Yvonne de Galais du *Grand Meaulnes*. Un simple regard échangé dans la rue avait provoqué chez lui une cristallisation irrémédiable. Las ! Yvonne était promise à un autre. Fournier apprendra qu'elle est devenue mère et ne la croisera qu'à deux ou trois reprises par la suite sans que rien ne se soit « réellement » passé entre eux. Cet amour sublimé ne l'empêcha pas d'entretenir des relations plus charnelles avec d'autres femmes. On lui connaît une liaison avec une certaine Henriette, chanteuse de music-hall. Soldat en poste à Mirande, il fréquente les prostituées. En 1910, commençait une liaison orageuse, semée d'épisodes violents, voire sadomasochistes, avec Jeanne Bruneau, une jeune modiste (la Valentine du *Grand Meaulnes*). Sa dernière conquête (1913) est une comédienne en vogue, Madame Simone, qui a succédé à Sarah Bernhardt dans *L'Aiglon* et a participé à la création du *Chantecler* de Rostand. Elle est alors mariée à Claude Casimir-Périer, fils de l'ancien président de la



Madame Simone, actrice (vers 1901).

République, qui a engagé Fournier comme secrétaire. Les deux amants se retrouvent dans une garçonnière, boulevard Arago. Simone tombe enceinte et avorte. Ils se promettent enfin le mariage. Après la guerre... ■

POURQUOI ILS LISENT ALAIN-FOURNIER



JACQUES RIVIÈRE

« [Fournier] veut conserver comme principal moyen de connaissance – et de création – ce regard de l'enfant qui prélève les plus impondérables éléments du monde et aussitôt les réagence, les combine merveilleusement, jusqu'à pouvoir loger dans le château qu'il en forme tout ce que l'âme petite et pesante, par-derrière, et souffre et désire. [...] Avec Rimbaud [...], on a la sensation que toute l'étrangeté du spectacle dépend d'un éclairage venant du dehors, fourni par le regard du poète. Fournier invente une manière de désorientation plus complète, plus sournoise, par la sympathie. Ce n'est pas en vain qu'il insiste [...] sur le rôle du « cœur » dans la transformation des choses en « idées ». Ce n'est pas par hasard qu'il débute par cet attendrissement devant toutes choses [...]. « Ce qui importe, c'est mon émotion », écrit-il. Parce qu'il y distingue un moyen créateur et presque métaphysique, une source de déplacement des objets et comme l'origine de la procession qui les transfigure. »

Introduction de *Miracles*, Alain-Fournier, éd. NRF, 1924



ROBERT DESNOS

« En juin, j'étais en Normandie. Les sureaux en fleur ressemblaient à de gigantesques reines-des-près et l'odeur puissante du foin coupé remplissait la campagne, la baignait, débordait des prairies et des champs et, la nuit, s'exaspérait jusqu'à l'ivresse et l'hallucination. Pourquoi faut-il que le héros du livre d'Alain-Fournier ait surgi de ma mémoire et m'ait guidé telle nuit chaude où, par les villages endormis, je voyais s'enfuir des chats blancs et noirs, où dans l'ombre des arbres je distinguais d'imaginaires châteaux que je baptisais, suivant le parfum du moment : château du chèvrefeuille, château de la menthe poivrée, château de la rose, château du géranium. C'est que lire *Le Grand Meaulnes* c'est faire un rêve lourd de conséquences et de présages. Vous pourrez ne lui attacher qu'une attention distraite, l'enfouir dans votre conscience. Des années après *Le Grand Meaulnes* surgira pour vous comme il a surgi pour moi, au détour d'un chemin. »

« Aujourd'hui vous conseille de lire », Aujourd'hui, 13 septembre 1940 (repris dans *Œuvres*, Desnos, éd. Quarto Gallimard, 1999)



PIERRE MICHON

« C'était ma propre vie qui était là décrite noir sur blanc, et pourtant en même temps, [...] c'était ce qui dépassait et sauvait ma propre vie : la morne campagne, et le météore venu d'ailleurs qui fait exploser des fusées de juillet dans l'hiver et illumine la morne campagne ; le comble de la famille – fêtes de Noël, grands-parents, dindes enveloppées dans des torchons – et, s'y dérochant avec violence, le *grand gars* qui s'en arrache, fuit. Le fugitif éternel. Je crois bien que c'est ça d'abord, pour un enfant, *Le Grand Meaulnes* : au comble de la famille, apparaît ce qui transcende la famille, en libère, la dénie. Mais peut-on dire ce que fut vraiment, pour l'enfant qu'on a été, la première lecture d'un livre de ce genre ? Nous en gardons une vague idée, mais nous ne retrouverons jamais l'éblouissement et la délivrance qu'elle nous fit éprouver. C'est de l'ordre de la découverte existentielle, de la première nomination des choses, ça n'est pas vraiment ce qu'on appelle de la « lecture ». »

« Pierre Michon, pourquoi aimez-vous *Le Grand Meaulnes* ? » *Le Grand Meaulnes*, Alain-Fournier, éd. GF, 2009

John Deere : il s'y passe des fêtes étranges (1). » Et plus loin, d'ajouter : « Quand, peu de temps après la lecture du *Grand Meaulnes*, je rencontrai pour la première fois la figure légendaire d'Arthur Rimbaud, elle me fit immédiatement penser à quelque chose, à quelqu'un : ce quelqu'un, c'était Augustin Meaulnes. »

Bien sûr qu'il y a du Rimbaud en Meaulnes, ce fugueur, ce braconnier. Et, contre toute idée reçue, c'est à lui, plutôt qu'à François Seurel, le fils de l'instituteur et narrateur du roman, que ressemblait en réalité Fournier. D'après Jacques Rivière, son condisciple du lycée Lakanal et futur directeur de *La Nouvelle Revue*

française, le jeune Fournier avait auprès de ses camarades la réputation d'un rêveur farouche, exigeant. Il faisait circuler des pétitions révolutionnaires dans les couloirs de l'honorable institution. Violentement dévoué à son idéal, il pouvait se montrer extrêmement dur. « Seules les femmes qui m'ont aimé peuvent savoir à

«... quel point je suis cruel », écrivit-il à Rivière en 1910, et cette cruauté, il l'exerçait avec une méchanceté calculée, proche du sadisme, si on le décevait. Sa nostalgie, comme le précise encore Rivière, avait un « caractère actif, presque agressif ». Elle reposait sur un fond de violence. Lavé de sa réputation d'innocence, comme des niaiseries bondieuses répandues sur sa mémoire par sa sœur Isabelle, c'est bien un Alain-Fournier plus téméraire qu'on ne l'avait d'abord supposé qui apparaît. Acharné pilleur de merveilleux, comme Meaulnes, il croyait à la suprématie de l'imagination sur les illusions du réel. Il exigeait même de sa vie qu'elle lui livre, ainsi qu'un tribut arraché de haute lutte, ses trésors de magie. Si *Le Grand Meaulnes* n'est pas un manifeste, c'est presque un sacerdoce.

« VOUS IREZ LOIN, FOURNIER » Mais ce n'est pas là l'unique élément qui vient contredire l'image convenue d'un Fournier naïf et



LIEUX-DITS

Berry. Alain-Fournier vécut à Épineuil-le-Fleuriel (Sainte-Agathe dans le roman) avec ses parents instituteurs de 1891 (il avait 5 ans) à 1898. Tout a été remis en état dans l'école du *Grand Meaulnes* pour évoquer l'atmosphère du début de la laïque : poêle à bois, es- trade, encre violette...

Maison-école du *Grand Meaulnes*, place de la Mairie, Épineuil-le-Fleuriel (18).

Sologne. Alain-Fournier est né dans la maison de sa grand-mère maternelle. Enfant, il y passait les vacances d'été. Dans le cimetière attenant à l'église se trouve la tombe de ses parents, qui enseignèrent de 1903 à 1907 dans la mairie-école du village.

Maison natale d'Alain-Fournier, 35, av. Alain-Fournier, La Chapelle-d'Angillon (18).

peu dangereux. Le précieux témoignage de Jacques Rivière révèle un garçon avide d'idées nouvelles, en symbiose constante avec

les mouvements artistiques de son époque. Fournier dévore les revues d'avant-garde. Il aime les préraphaélites, la peinture de Gauguin, Cézanne, Eugène Carrière. Il fréquente l'atelier de Maurice Denis ou d'André Lhote. En sculpture, ses goûts le portent vers Camille Claudel, Bourdelle. Quant à la musique, elle occupe chez lui une place de premier plan. Il affectionne Ravel, Fauré. *Le Pelléas et Mélisande* de Debussy et Maeterlinck, qu'il avait pu admirer en 1904 à l'Opéra-Comique, le subjugué par-dessus tout. Et il n'est pas étonnant que les thèmes (narratifs et musicaux) de cette histoire d'amour aussi impossible que celle qu'il vécut avec Yvonne de Quiévre court viennent ajouter leurs contrepoints aux sentiers ombragés du *Grand Meaulnes*.

Avec Rivière, Fournier s'immerge dans la lecture des symbolistes. Il dévore les livres d'Henri de Régnier, Vielé-Griffin, Jammes, Laforgue... Péguy, avec qui il entretient une relation quasi

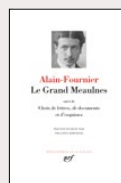
FACES CACHÉES

La minutieuse édition en Pléiade regorge de révélations, et même d'un chapitre inédit, pour une immersion dans la « salle des machines ».

Le *Grand Meaulnes*, roman pour adultes... Qui l'aurait cru avant cette édition en Pléiade? Accompagnée de la préface et des notes de Philippe Berthier, cette publication nous invite à redécouvrir une œuvre que tout le monde a lue mais dont peu avaient saisi l'ambition. La lecture du roman est enrichie de lettres, de textes et de documents, qui racontent la genèse du livre, rédigé entre 1904 à 1913.

Nous voici dans la salle des machines du *Grand Meaulnes*, dont la réputation de simplicité avait fait

oublier qu'il résultait d'un travail minutieux, et se nourrissait de multiples références. Cet ensemble éclaire la passion de Fournier envers Yvonne de Quiévre court, rencontrée en 1905, qui inspirera la figure d'Yvonne de Galais. Un chapitre finalement retranché du roman par l'auteur illustre aussi, ainsi que l'écrit Philippe Berthier, « la violence latente chez Meaulnes [...] et les pulsions liées à une sexualité intense et compliquée ». Le lien entretenu entre la réalité et le processus romanesque qui se dévoile ici constitue une forte expérience de



Le Grand Meaulnes, Alain-Fournier, édition établie par Philippe Berthier, éd. Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 640 p., 48 €.

lecteur et une leçon sur l'art d'écrire. Fournier, plus qu'un enchanteur, pourrait bien se révéler comme un dé-moralisateur, et à ce titre comme un précurseur de la modernité.

Qui veut approfondir sa connaissance du *Grand Meaulnes* consultera avec profit le fonds d'archives déposé en 2000 par Alain Rivière, neveu de l'écrivain, à la bibliothèque de Bourges. Ces 17 000 pièces manuscrites, papiers personnels, notes, plans, ébauches et fragments, sont consultables sur le site des bibliothèques de la ville de Bourges. ■



EXTRAIT L'amour cherche les lieux abandonnés

filiale, lui écrit après avoir lu un de ses textes : « Vous irez loin, Fournier, vous vous souviendrez que c'est moi qui vous l'ai dit. » N'oublions pas son admiration envers *Marie-Claire*, roman autobiographique si empli d'âme de Marguerite Audoux, lequel raconte l'histoire d'une orpheline devenue bergère.

UNE POÉSIE DE L'ACTION

Il y a plus surprenant. Fournier avait séjourné à Londres. Il avait aussi donné des leçons de français au jeune T. S. Eliot et avait découvert avec passion la littérature anglo-saxonne. Ses goûts le portaient vers Dickens, Conrad, et par-dessus tout Stevenson. « La poésie de l'action, écrit Rivière, c'est encore ce que Fournier distinguait et aimait chez Stevenson. Tous ces héros en mouvement, en aventure, et qu'entraînaient le seul goût du risque, le seul refus, tacite d'ailleurs et sans emphase, des conditions normales de la vie, plaisaient à son secret et discret romantisme, et venaient nourrir en lui la veine d'où allait sortir le personnage de Frantz de Galais (2). » Meaulnes rechercherait-il son île au trésor, comme le fait Jim Hawkins, jeune héros du plus célèbre roman de Stevenson ?

L'atticisme du style de Fournier est bien le résultat d'un choix et repose sur une culture solide. Calculé, nourri de références, *Le Grand Meaulnes*, comme l'écrit Philippe Berthier dans son admirable préface à l'édition du roman en Pléiade, nous apparaît comme « un livre polyphonique, complexe et plein de dessous [...], un épais feuilleté culturel, où communiquent, s'entrecroisent et se répondent en profondeur beaucoup de textes silencieux, depuis les "livres de prix" au charme jamais évanoui, jusqu'aux productions sophistiquées ou résolument novatrices du siècle finissant et du siècle commençant ».

Le Grand Meaulnes a semé de loin en loin, parfois de manière

L'amour, par les longues soirées pluvieuses, cherche les lieux abandonnés.

Nous avons suivi ce chemin d'herbe qui s'en allait je ne sais où dans le dimanche de septembre. Il nous a conduits sur la hauteur où s'accumulait la pluie comme une blanche forêt perdue. C'est là, dans une vigne terreuse et noire, que me précédait mon amour. Je regardais avec compassion sous la soie mouillée ses épaules transparentes, et sa main en arrière, selon le geste de son écharpe fauve et trempée, disant : « Encore plus loin ! Plus perdus encore ! »

Nous avons trouvé ce bosquet désert avec de grands arceaux de fer tombés, vestiges d'une tonnelle. On découvrait une ville au loin, qui fumait de pluie dans la vallée. Visages humains, qui regardiez derrière les fenêtres, que les heures étaient lentes à passer devant vous dans les rues, et monotone à vos oreilles la sonnerie régulière de l'eau dans le chenal – auprès de la soirée errante dans les avenues de notre réduit de feuillage ! Nous nous sommes jetés de la pluie à la figure et nous nous sommes grisés à son goût profond. Nous sommes montés dans les branches, jusqu'à mouiller nos têtes dans le grand lac du ciel agité par le vent. La plus haute branche, où nous étions assis, a craqué, et nous sommes tombés tous deux avec une cascade de

feuilles et de rire, comme au printemps deux oiseaux empêtrés d'amour. Et parfois vous aviez ce geste sauvage, amour, d'écarter, avec les cheveux, de vos yeux, les branches de la tonnelle, pour que le jour prolongeât dans notre domaine les chevauchées sur les chemins indéfinis, les rencontres coupables, les attentes à la grille, et les fêtes mystérieuses que vous donnent la pluie, le vent et les espaces perdus.

Mais pour le soir qui va venir, amour, nous cherchons une maison.

Dans la vigne, nous avons longtemps secoué la porte du refuge, en nous serrant sur le seuil pour nous tenir à l'abri, ainsi que deux perdrix mouillées. Nous entendions à nos coups répondre sourdement la voix de l'obscurité enfermée. Derrière la porte, il y avait, pour nous, de la paille où nous enfouir dans la poussière lourde et l'ombre de juillet moissonné ; des fruits traînant sur des claies avec l'odeur de grands jardins pourris où sombrent pour la dernière fois les amants attardés ; dans un coin, des sarments noircis, avec de vieilles choses, amour, qu'en vain vous auriez voulu reconnaître ; et, vers le soir, dans la cheminée délabrée, nous aurions fait prendre un grand feu de bois mort, dont la chaleur obscure aurait, le reste de la nuit, réchauffé vos pieds nus dans ses mains.

Miracles, Alain-Fournier, éd. NRF, 1924

inavouée, sa magie le long du siècle. Son pouvoir électrisant s'est instillé sans tapage (c'est le moins qu'on puisse dire) dans de très beaux livres. *Les Enfants terribles*, de Jean Cocteau, s'en revendiquent. Alexandre Vialatte s'est souvenu de lui au moment d'écrire *Battling le ténébreux*. Et André Dhôtel lui fait un clin d'œil appuyé dans *Le Pays où*

l'on n'arrive jamais. Ainsi que l'intimait sans finasser Robert Desnos en 1940 : « Lisez donc *Le Grand Meaulnes* ou relisez-le et vous verrez. » ■

(1) « Pierre Michon, pourquoi aimez-vous *Le Grand Meaulnes* ? », *Le Grand Meaulnes*, Alain-Fournier, présentation par Tiphaine Samoyault, éd. GF, 2009.

(2) Introduction à *Miracles*, d'Alain-Fournier, par Jacques Rivière, NRF, 1924.



la chronique
de François Bazin

Tournée Général

La sentence est définitive. Elle est signée François Furet : « Il est rare que les anniversaires apportent grand-chose à la connaissance. Commémorer n'est pas la meilleure manière d'écrire l'histoire, même si elle est une des plus pratiquées. » L'année De Gaulle ne fait que commencer :

130^e anniversaire de sa naissance, 50^e anniversaire de sa mort et, pour ne rien gâter, 80^e anniversaire de l'appel du 18 Juin. Si l'on s'en tient à la production éditoriale, force est de reconnaître que Furet avait raison. On ne voit pour l'instant que des livres pieux ou des livres d'images, sympathiques sans doute, pleins de bons sentiments, mais qui, tel le *Dictionnaire amoureux du Général* de Denis Tillinac (Plon), n'apportent rien de neuf à la connaissance du fondateur de la V^e République. La plupart ne sont là que pour renforcer la légende. Dans un genre annexe, Michel Onfray, avec ses *Vies parallèles* du Général et de François Mitterrand, annoncées chez Robert Laffont, aura pour sa part le mérite de faire du bruit, ce qui est devenu la dernière spécialité d'un auteur plus connu pour son art de tirer dans le tas que pour sa capacité à faire mouche. Pour en revenir à Furet, tout se passe comme si la connaissance, celle qui fait avancer l'histoire, était un peu farceuse : ce qui compte avec elle, ce n'est pas l'anniversaire mais l'année qui précède et même celle qui suit. Sur De Gaulle, on en restera à la biographie signée Julian Jackson en 2019, et on attendra avec l'eau à la bouche le premier tome de celle qu'achève pour 2021 un spécialiste du genre, Jean-Luc Barré. ■



De Gaulle. Une certaine idée de la France, Julian Jackson, traduit de l'anglais par Marie-Anne de Bèru, éd. du Seuil, 984 p., 27,90 €.

critique

— PHILOSOPHIE

LOGOS ET LEMME. PENSÉE OCCIDENTALE, PENSÉE ORIENTALE

Yamauchi Tokuryū traduit du japonais et commenté par Augustin Berque avec le concours de Romaric Jannel, CNRS éd., 498 p., 27 €.

Empires du sens

Enfin traduite en français, une somme japonaise sur les différences vertigineuses entre structures de pensée occidentales et orientales, nourrie à la fois par le bouddhisme et la philosophie.

Par Patrice Bollon



★★★★★ À nos yeux d'Occidentaux, les règles d'un raisonnement valide (ce que l'on désigne par le terme de « logique ») sont si évidentes, « naturelles » et universelles que nous peinons à imaginer qu'il puisse en exister d'autres. Nées avec la philosophie grecque, à partir de l'impulsion donnée au V^e siècle avant J.-C. par Parménide, puis codifiées par Aristote, ces règles, que nous avons adoptées, ont connu un certain nombre de développements, comme avec Kant, et de renversements, comme avec Hegel et sa dialectique. Mais elles sont restées fidèles à trois préceptes fondamentaux, qui constituent ensemble l'armature « onto-logique », à la fois logique et ontologique, de notre philosophie : le « principe d'identité », qui postule – ce qui est, pour nous, une simple redondance – qu'une entité ou une proposition A est nécessairement identique à elle-même (A est A) ; celui de (non-)contradiction, qui proscrit qu'on puisse affirmer à la fois A et son contraire (si A, alors pas non-A) ; et celui, enfin, dit du « tiers

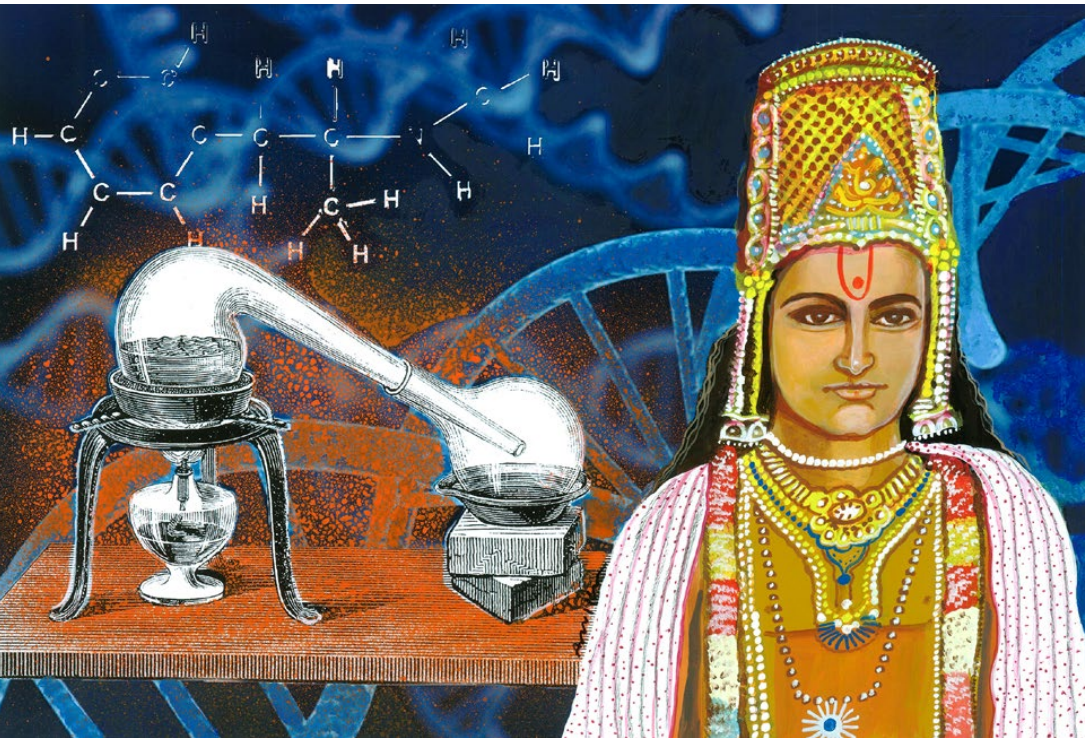
exclu », en vertu duquel il ne saurait y avoir de position intermédiaire, de « moyen terme », entre l'affirmation et la négation de l'existence de A, qui, par conséquent, soit est, soit n'est pas.

ÉLÈVE DE HUSSERL ET HEIDEGGER

Ces règles ont beau nous paraître triviales, *Logos et lemme* de Yamauchi Tokuryū (1890-1982) nous montre, et c'est là son premier intérêt, qu'elles ne vont en réalité nullement de soi. Elles procèdent d'un choix civilisationnel, qui n'est, par exemple, pas partagé par ce qu'on pourrait appeler grossièrement la « pensée orientale ». À la place de cette triade, celle-ci a en effet développé ce que le philosophe japonais appelle un « tétra-lemme », un système logique en quatre mouvements, l'affirmation (A), la négation (non-A), la bi-négation (ni A ni non-A) et la bi-affirmation (A et non-A). Cette logique, dérivée du bouddhisme du Grand Véhicule initié aux II^e et III^e siècles de notre ère par Nāgārjuna, ne reconnaît ainsi pas notre principe de « tiers exclu ». Pour elle, il y a des entités qui à la fois sont et ne sont pas,

ILLUSTRATION ANTOINE MOREAU-DUSAULT POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE

essais



Peinture populaire indienne représentant un sage alchimiste.

des propositions en même temps valides (vraies) et invalides (fausses). Ce qui nous semble une absurdité tient au fait que, pour les bouddhistes, les choses, du moins dans le domaine « mondain » de la réalité phénoménale, ne sont pas de par elles-mêmes, elles « existent [n'existent que] par dépendance et attente des autres » ; elles « s'attendent » mutuellement. La différence entre la philosophie occidentale et la pensée orientale renverrait ainsi au partage entre une « logique du logos » (« raison », « discours » et « langue ») d'une part et, de l'autre, une « logique du lemme », fondée sur une saisie intuitive, non discursive, du monde fonctionnant sur un présupposé de « co-suscitation » de ses éléments, en japonais le principe du *soku*.

Publié en 1974, reconnu comme un essai majeur puis oublié, *Logos et lemme*, en dépit de sa traduction par Augustin

Berque, n'est pas d'une lecture aisée. Il fait surgir un tout autre univers que le nôtre ; et l'on ne cesse d'en admirer l'extraordinaire maîtrise de notre philosophie aussi bien que de la pensée bouddhique. Élève, à l'université de Kyôto, du philosophe Nishida, Yamauchi avait étudié la phénoménologie à Fribourg auprès de Husserl et de Heidegger. Rentré au Japon, il s'y était imposé comme l'un

“ Un traité d'alter-occidentalisme. ”

des plus grands spécialistes locaux de notre philosophie, en signant une somme sur son histoire qui fait encore autorité. Il était aussi un adepte du bouddhisme religieux et avait tenu pendant vingt ans un cours sur ses doctrines dans une université bouddhique. À la croisée de ces deux univers, son propos était de montrer qu'ils pouvaient

s'enrichir mutuellement, quoiqu'il fût aussi d'avis que la logique du lemme, étant la plus « englobante » des deux, devait en définitive prendre le pas sur la nôtre.

Tout cela paraît fort abstrait, mais ne l'est pas. Un des plus grands problèmes soulevés par la physique quantique est que celle-ci est inconcevable à l'intérieur de notre logique, une même particule pouvant être, selon le contexte de son apparition et le dispositif de son observation, soit une onde soit un corpuscule, donc potentiellement les deux à la fois, A et non-A. Et l'on voit bien, dans les sciences sociales, tout ce que notre logique nous rend difficile, sinon impossible, à penser,

comme l'idée d'« identités culturelles », nous poussant à les concevoir à la manière de « substances » fixes affectées d'« accidents », alors que l'histoire nous enseigne que toutes ont surgi en lien avec d'autres déjà constituées. Et ce ne sont là que deux enjeux, parmi des milliers, qui illustrent la nécessité de renouveler notre logique-ontologie héritée, pour la placer sous le signe de la « relation » et de la « co-relation ». *Logos et lemme* apparaît alors comme un des livres de philosophie les plus importants publiés cette année, car il est le traité d'une sortie raisonnée de nos dogmes de base, préparatoire à un inéluctable « alter-occidentalisme », seul authentique « monde d'après » les événements dramatiques que nous vivons – loin de ces répétitions insignifiantes de notre monde d'avant dont nous accablent aujourd'hui de soi-disant « penseurs ».

➔ HISTOIRE

**TERRA
INCOGNITA.
UNE HISTOIRE DE
L'IGNORANCE**

Alain Corbin

éd. Albin Michel, 288 p., 21,90 €.

★★★★☆



À l'heure où nos représentations de la Terre sont bouleversées, n'est-il pas temps de s'interroger sur

ce que les hommes du passé savaient de notre planète? Progressant champ par champ à travers cette histoire de l'ignorance, Alain Corbin distingue trois périodes. D'abord le crépuscule des Lumières, dominé par l'approche localiste, le diluvianisme et une terreur fascinée pour les pôles et les abysses. Puis le début du XIX^e siècle, marqué par des controverses et de rares découvertes. Les années 1850-1900, enfin, où le brouillard se lève à la faveur du câble transatlantique ou des voyages en ballon de Camille Flammarion. Si certaines erreurs prêtent à sourire, l'historien du sensible ne se contente pas d'en dresser l'inventaire : en patient sismologue, il guette aussi les oscillations de la *libido sciendi*, ce désir de savoir aiguillonné par le désarroi et les catastrophes, mais aussi par les rêves et utopies dont la littérature se fait l'écho. Jouant tour à tour le rôle de passeurs ou d'écrans fantastiques, les écrivains tiennent une place de choix dans ce « lent recul de l'ignorance ». Et c'est à cet endroit que sédimente le mieux l'immense curiosité de Corbin : celle d'un écolier éveillé aux romans de Hugo et de Jules Verne comme à la « joie d'apprendre », en arpentant, d'Élisée Reclus.

Camille Thomine

➔ ANTHROPOLOGIE

DICTIONNAIRE CRITIQUE DE L'ANTHROPOCÈNE
collectif éd. CNRS, 944 p., 39 €.

L'étendue du désastre

D'« Abeille » à « Zones humides », en passant par « Fiches » et « Sahel », un dictionnaire fourni fait le point sur notre emprise géologique.



Près de Manille, une plage de plastique.

★★★★☆



Quel est le seuil inaugural de l'anthropocène?... Serait-ce l'invention de l'élevage, du métier à tisser ou de la bombe atomique? Le marqueur n'est pas seulement symbolique : il permet de préciser la notion

selon laquelle l'humanité, par le poids de ses activités, s'est imposée comme une force tellurique. Ce dictionnaire

compte une entrée « Pandémie », écrite avant la crise : elle « annonce une catastrophe à venir mais dont les conditions écologiques sont déjà présentes ».

Témoignant de l'amplitude du spectre des nouvelles terminologies écologiques, ce dictionnaire assure une meilleure compréhension des débats. Y figurent les concepts de la biodiversité, du dérèglement climatique, de l'écosystème, de l'holisme, de la nature, de la *wilderness*, etc. Attentifs à toutes les nuances, les auteurs exposent la tendance qu'ont certaines de ces idées à se décliner dans des séries de termes gignones. Au concept central

d'anthropocène répondent des termes plus spécifiques, parfois plus idéologiques, comme « capitalocène » (les grands bouleversements seraient moins l'œuvre du genre humain que celle du système qu'il s'est construit), ou très précis, à l'instar de « plantationocène », marquant l'émergence du

Entre sciences, idéologies et imaginaires.

capitalocène sur un espace-temps circonscrit. Ce disant, on est loin d'avoir épuisé la faune des articles. Il y a ceux qui révèlent les zones de frictions : lobbies, post-vérité, climatoscepticisme... Certains fusionnent avec d'autres discussions que la question écologique fait vriller : le genre et l'écoféminisme, la « greentrification », les migrations... D'autres renvoient aux fluctuations de la météo culturelle à travers nos rapports à des « imaginaires » et à des « icônes » (deux entrées du dictionnaire) : les animaux ou espaces emblématiques, l'histoire culturelle de la couleur verte, les repoussoirs. En somme, un dictionnaire pour mieux cartographier l'écosystème des débats actuels.

Pierre-Édouard Peillon

► PHILOSOPHIE

JE SUIS UN MONSTRE QUI VOUS PARLE

Paul B. Preciado,
éd. Grasset, 128 p., 9 €.

★★★★★



« Libérez Œdipe, rejoignez les monstres, ne cachez pas la violence patriarcale derrière les désirs

soi-disant incestueux des enfants, et mettez au centre de votre pratique clinique les corps et la parole de ceux, celles et *ce/s* qui ont survécu au viol et à la violence patriarcale, de ceux, celles et *ce/s* qui vivent déjà, au-delà de la famille patriarcale nucléaire, au-delà de l'hétérosexualité et de la différence sexuelle, de ceux, celles et *ce/s* qui cherchent et fabriquent une issue. »
Retranscription d'un discours prononcé devant 3500 psychanalystes en novembre 2019 à l'occasion des Journées internationales de l'École de la cause freudienne, *Je suis un monstre qui vous parle* est une adresse directe, à la fois coup de force, engin explosif et invitation spectaculaire de Paul B. Preciado à la psychanalyse « hétéro-patriarcale ». Si le philosophe reconnaît dans ce texte ce que la psychanalyse lui a apporté, notamment pour déconstruire son éducation et pour en sortir, il constate aussi la manière dont la psychanalyse le considère, du fait de sa propre mutation, de sa transition sexuelle, comme un « malade mental », un « névrosé ». Et à quel point elle peut ainsi être destructrice. « Laissez-moi vous soulager du doute, ironise-t-il en fin d'ouvrage : j'ai été opéré, j'ai retiré avec

beaucoup de soin et au cours de longues sessions politiques, pratiques et théoriques, l'appareil épistémique qui diagnostique mon corps et mes pratiques comme étant pathologiques. Et vous, chers psychanalystes, êtes-vous opérés ? »
Paul B. Preciado offre, comme il l'a déjà fait dans ses essais et ses tribunes (*Libération*), ou comme l'a aussi fait sa compagne intellectuelle Virginie Despentes avec son texte consécutif aux Césars « On se lève et on se casse », un espace d'expression et de réflexion qui remet en cause les normes du binarisme politico-sexuel et du patriarcat, et qui accueille toute une partie de la population ne souhaitant pas qu'on la fige. « C'est ce régime du capitalisme mondial intégré, pour le dire avec Félix Guattari, que nous sommes en train d'abandonner aujourd'hui. »
Puisque, ainsi qu'il le rappelle, « la vie est mutation et multiplicité ». **Marie Fouquet**

► POLITIQUE

VERS UNE VIE SIMPLE

Edward Carpenter
traduit de l'anglais par Pierre Thibasset,
éd. L'Échappée, 192 p., 16 €.

★★★★☆



Quand, dans les années 1880, Edward Carpenter écrit ses articles réunis ici pour la première fois en français,

il lui paraît évident que le niveau de décadence morale et matérielle atteint par le capitalisme britannique appelle un nouveau modèle. Nourri par le transcendantalisme américain (*Feuilles d'herbe*, de Whitman, et l'œuvre de Thoreau), le philosophe socialiste et libertaire défend un rapport parcimonieux et

► POÉSIE

AGIR NON AGIR Pierre Vincclair

éd. José Corti, 240 p., 19 €.

Le parti des vers

Poésie et écologie, en théorie et en pratique.

★★★★☆



Que peut la poésie face au saccage environnemental ? Bien peu sans doute. Mais « ce n'est pas parce que de grands effets sont hors de portée qu'il ne faut pas les rechercher malgré tout – de même l'utopie, comme telle irréalisable, doit être poursuivie dans la mesure où cette recherche même induit des effets réels ». Dans un essai érudit, où s'équilibrent fermeté de conviction et lucidité quant aux limites de tels espoirs, le philosophe et écrivain Pierre Vincclair montre comment la poésie peut incarner la sauvagerie en péril, mais aussi la donner à contempler ou la protéger, comme c'est le cas des « poèmes-refuges » échafaudés par l'auteur à l'intention de chacune des cent espèces les plus menacées. Il publie dans le même temps le recueil *La Sauvagerie* (éd. José Corti, 336 p., 22 €), qui rassemble quelque cinq cents dizains, dont une cinquantaine écrits par d'autres poètes. Grâce à la « machette théorique » que constitue l'essai *Agir non agir*, l'on devient attentif aux vers qui « poussent le sens hors de ses gonds » et aux procédés de résistance « contre la dégradation utilitaire du langage ». On perçoit la dimension collective des poèmes souhaitée par Vincclair. Ainsi que leur caractère rituel, notamment dans l'observance de traditions prosodiques, inspirées de *Délie*, de Maurice Scève. « Écris toujours de telle manière que tu puisses imaginer que ton poème va plier le monde à son effort », exhorte l'écrivain. Certes, cet effort est voué à l'échec, « mais, dans ce fracas lui-même, réside la noblesse, la beauté du texte : sa nécessité tragique ». **Manon Houtart**

autosuffisant de l'homme à l'environnement, qu'il a lui-même concrétisé. Si *Towards Democracy*, son premier essai, prenait volontiers une tournure mystique, le ton de *Vers une vie simple* touche à la moralité de manière tout à fait pragmatique. L'auteur s'adresse directement aux riches, engoncés dans des « villas propres qui, comme des champignons vénénéux, parsèment et défigurent tout ce grand pays », et leur démontre aisément que l'accumulation de biens, via la spoliation et l'aliénation d'autrui, n'entraîne aucune

liberté. Il ne se départit pas d'humour pour appeler les possédants à ne plus penser à « ce que ça rapporte » mais à apprendre l'usage des choses pour en favoriser la pérennité : s'ancreur sur sa terre, entretenir son jardin, refaire son intérieur, recycler, voire même marcher pieds nus. *Vers une vie simple* ne tient pas du manuel pratique. En argumentant à destination des plus aisés, Edward Carpenter tire de la frugalité un idéal sociopolitique universel qui dépasserait l'exploitation en nombre pour le confort de quelques-uns.

Eugénie Bourlet



LUX-IN-FINE/LEEMAGE

Photographie des frères Goncourt par Pierre Petit, vers 1870.

— BIOGRAPHIE

LES FRÈRES GONCOURT

Jean-Louis Cabanès et Pierre Dufief éd. Fayard, 794 p., 35 €.

Les Goncourt à quel prix ?

Deux biographies restituent la complexité des deux frères écrivains, souvent réduits à des mondains réactionnaires.

Par Robert Kopp

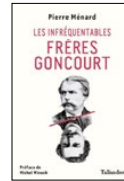
★★★★☆



Pourquoi lirait-on encore Edmond et Jules de Goncourt ? Ceux qui créèrent et dotèrent dans leur testament le fameux prix sont souvent considérés comme de petits-maîtres mondains, réactionnaires, misogynnes, antisémites... Deux biographies redonnent du relief et une nécessité au tandem. Celle de Pierre Ménard est enlevée, mais celle des spécialistes de longue date Jean-Louis Cabanès et Pierre-Jean Dufief est bien plus ample et fouillée.

Les deux frères, qui ont tout partagé jusqu'à la mort du cadet, sont d'authentiques antimodernes. Élevés dans une famille d'ascendance provinciale, terrienne et militaire par le père, parisienne et liée aux fermiers généraux et aux grands commis de l'État par la mère, ils réunissent en eux des éléments de l'ancienne et de la nouvelle France. Les uns profitent des nouvelles opportunités offertes par les chamboulements introduits par les régimes successifs, les autres se retrouvent en marge d'une société de plus en plus fragmentée et qui peine à se réinventer.

★★★★☆



Les Infréquentables Frères

Goncourt

Pierre Ménard

éd. Tallandier, 414 p., 21,90 €.

Si Edmond est surtout marqué par son père, un des plus jeunes officiers de la Grande Armée, demi-solde sous la Restauration et obligé d'habiter dans sa Lorraine d'origine, favorable à la monarchie de Juillet, qui pourtant ne veut plus l'employer, pas même en Algérie, Jules est surtout le fils de sa mère et le préféré de ses tantes et cousines. Ainsi se dessinent deux vies plus distinctes qu'il n'y paraît, d'autant qu'Edmond, après la mort de son cadet en 1870, connaîtra un veuvage d'un quart de siècle dont la couleur n'est plus celle de leurs années communes.

CENTRAUX ET MARGINAUX

C'est avec cet héritage que les deux frères affrontent la révolution de Février, les journées de Juin, l'échec de la Deuxième République, l'élection du prince-président, le coup d'État et le rétablissement de l'Empire. Ces années sont aussi celles de la mort de leur mère et de leur entrée en littérature. Malgré les conseils de leur famille, ils ne font pas fructifier leurs rentes et leur patrimoine, mais les dépensent. Chacun dispose de 5 000 francs or annuels, plus quelques à-côtés. C'est quatre fois plus que Baudelaire, mais deux fois moins que Flaubert. La vie de bohème n'est pas la même pour tous.

La biographie de Cabanès et de Dufief est une biographie génétique, non parce qu'elle interpréterait l'œuvre en fonction de leur vie, mais dans la perspective de réminiscences proustiennes. Ainsi, la Lorraine paternelle étant associée à un monde révolu, plus d'un de leurs personnages fictionnels choisit d'y aller pour mourir. C'est encore le souvenir d'une de leur tante ayant mené joyeuse vie sous le Directoire qui affleure dans l'évocation d'une société où « on danse entre fils et filles de guillotins ». Les Goncourt, qui ont commencé comme dessinateurs, travaillent comme des pointillistes : leurs souvenirs sont autant de taches de couleur qui font vibrer leurs œuvres au travers

de ce que l'on a l'habitude de désigner comme leur « écriture artiste ».

Si, pour nous, le *Journal* débute avec le Second Empire, c'est que les Goncourt y ont joint d'anciennes notes comme pour l'arrimer à la grande histoire. Quant à l'œuvre romanesque, elle dérive de quelques mésaventures théâtrales et s'ouvre, avec *Charles Demailly*, par une satire féroce du monde littéraire, qui brouillera les Goncourt avec bon nombre de leurs confrères. Marginaux dans leur famille, marginaux dans leur siècle, ils le seront aussi dans le monde des lettres. Leurs personnages de fiction sont pareillement outsiders : une transposition de leur bonne Rose, avec sa double vie de scandale et de misère, dans *Germinie Lacerteux*, celle d'une tante hystérique dans *Madame Gervaisais*, les rapins et leurs modèles et maîtresses dans *Manette Salomon*, les gens du cirque dans *Les Frères Zemganno*. Les figures de femmes traduisent moins leur misogynie qu'elles n'incarnent le

Les Goncourt travaillent comme des pointillistes.

XIX^e siècle. Aux yeux des Goncourt, il est le siècle de l'argent et de la prostitution, alors que le XVIII^e leur apparaît comme l'apogée du raffinement français, mais aussi le siècle de la femme, des grandes actrices, des lettrées, des maîtresses royales. Leur livre *La Femme au XVIII^e siècle* pourrait même être considéré comme féministe.

Quant à leurs idées réactionnaires, elles sont celles de Baudelaire, de Flaubert, de Barbey d'Aurevilly. Elles sont surtout celles d'opposants au Second Empire, considéré comme une époque de parvenus et de nouveaux riches. Demeure l'antisémitisme. C'est surtout celui d'Edmond, ami des Daudet et fréquentant Drumont. Dire qu'il est d'époque est insuffisant. Ajouter qu'il est la forme dévoyée d'une opposition au matérialisme moderne ne saurait l'excuser. Il reste comme une tare, même si Edmond, en fin de compte, disait ne pas être convaincu de la culpabilité de Dreyfus. ■

J. ROBERT/ED. DE LA TABLE RONDE

■ CORRESPONDANCE

LETTRES DU MAUVAIS TEMPS. CORRESPONDANCE 1977-1995

Jean-Patrick Manchette éd. de la Table ronde, 544 p., 27,20 €.

Jouer son va-tout

On retrouve la fine gâchette dans deux recueils : des lettres inédites et des textes sur les jeux de société.



Jean-Patrick Manchette est l'un des plus grands écrivains français du XX^e siècle tardif. Évidence crasse mais qui demeure toutefois trop un ouï-dire : on peut savoir qu'il est un mistigri que se

passent les stylistes entre eux mais on le lit encore insuffisamment, pour peu qu'on soit indifférent ou allergique à la « Série noire », où il fut essentiellement publié. On se rattrapera si besoin avec l'impeccable édition « Quarto » de ses *Romans noirs*, chez Gallimard. Manchette avait certes une place impossible (comme tout écrivain qui se respecte) : à la fois prosateur sophistiqué, héraut de l'ultragauche (tendance situationniste) sans être encarté nulle part, et auteur de polar donc, par ailleurs féru de jazz, de BD et de cinéma. À la fois virtuose, formaliste, théoricien, idéologue et pop – au plus près du triangle des Bermudes des années 1970-1980. Manchette a fini par y disparaître : à son bureau, il jouait sa peau et l'a finalement eue.

Après son dernier chef-d'œuvre, *La Position du tireur couché* (1981), il ne publiera plus de roman jusqu'à sa mort précoce en 1995, à 52 ans. Il n'aura pourtant cessé d'écrire et de cogiter, ce que donne à lire un beau recueil de correspondance, s'étagant du faite de sa notoriété (en 1977) à sa mort. Voilà ce qu'est un écrivain au travail : soin toujours renouvelé dans la forme, extrême politesse et franchise parfois dévastatrice, tourments, blagues désespérées, analyses de Hammett, de Flaubert ou de Hegel, parfaite lucidité sur le caractère intenable de sa position, notamment politique : « [...] j'ai abouti à devenir une jolie marchandise rouge, comme la cocotte SEB [...] » La Table ronde publie dans le même temps



Jean-Patrick Manchette.

un recueil richement illustré des chroniques qu'écrivit Manchette, pour *Métal hurlant*, sur les jeux de société (du go aux *wargames*). Passion naturelle (qui fut aussi celle de Guy Debord) : formalisme des règles, stratégies du politique, imageries stylisées, funambulisme entre l'arbitraire et la nécessité, entre le plan de bataille et l'opération suicide.

Hervé Aubron

★★★★☆



Play It Again, Dupont.
Chroniques ludiques
1978-1980

Jean-Patrick Manchette,
éd. de la Table ronde,
152 p., 23,50 €.

Santé mentale

On attend un monde fou

Le manque de moyens criant des hôpitaux a masqué un temps l'état de délabrement des services psychiatriques, aujourd'hui en première ligne pour gérer les pathologies de l'après-covid.

Entretien avec Mathieu Bellahsen, coauteur de *La Révolte de la psychiatrie*.

Propos recueillis par Marie Fouquet

des mois avant la crise du Covid, le personnel soignant se révoltait dans les hôpitaux, luttant contre les politiques de santé publique toujours plus restrictives des trente dernières années. La psychiatrie, plus négligée encore que d'autres spécialités, fait elle aussi l'objet de mouvements de révolte qui ne datent pas du Covid, même si ce dernier révèle davantage les failles et les limites d'un système qui s'épuise. Entretien avec le psychiatre Mathieu Bellahsen, qui cosigne, avec Rachel Knaebel, *La Révolte de la psychiatrie*.

Vous critiquez la gestion néolibérale que l'État impose à la psychiatrie.

Quelle est la spécificité de son cas ?

Mathieu Bellahsen. – Le seul soin réel en psychiatrie se fait par le lien humain, sauf à faire une psychiatrie hors relation, uniquement axée sur des techniques, des médicaments, etc. Le problème, c'est que la maladie mentale est traitée comme n'importe quelle autre maladie, sous prétexte de ne pas la stigmatiser. Dire que les troubles mentaux sont des maladies comme les autres, c'est gommer leur spécificité, et cela sous-entend qu'il faut que les malades se comportent comme les autres. Or on soutient qu'il faut aussi faire avec les débordements spécifiques qu'il y a dans la relation interhumaine. **La psychiatrie est marginalisée, elle est le « parent pauvre » de la médecine...**

Il y a un préjugé de la différence, du handicap (la folie, la maladie mentale, les marges, les exclus, etc.). Or on a tous un noyau de folie en nous. C'est ce qui fait que les patients qui ont des moments de folie sont dits « malades de leur folie ». On n'est pas tous malades de notre



À l'Unité psychiatrique du bois de Bondy, le 7 mai dernier.

folie. Du fait de ces préjugés, la psychiatrie a toujours été le rebut. Cela a été moins le cas à un moment où la société s'était ouverte à la différence, à de l'anormal ou du dénormé, et puis cela s'est progressivement restreint jusqu'au courant objectiviste qui revient de plus belle.

Quelle est l'évolution des luttes collectives en psychiatrie et quels résultats, à l'heure du Covid ?

Le mouvement de révolte des soignants est lié au sens du travail, à la honte et à l'indignité de leurs propres pratiques et de leur propre accueil. Il n'y avait pas ce recul-là il y a dix ans. À l'époque, le Collectif des 39, dont je faisais partie, prenait position contre la contention, l'isolement, etc., mais les équipes étaient tellement atones – car détruites – qu'elles ne se révoltaient pas. En janvier 2019, il y a eu une révolte à partir du

terrain. On s'est soulevé, un matin, sur la place de la République. Mais le soir, à la télévision, on n'entendait rien sur les manques de moyens. Ça va être la même chose dans l'après-crise du Covid pour l'hôpital public. Les promesses d'augmenter les budgets, les salaires... ils vont dire qu'on s'en est bien sorti, qu'il faut continuer comme ça, que nous, soignants, avons fait preuve de résilience.

Qu'est-ce que le Covid a fait à la psychiatrie ?

On a dû remettre en place des pratiques nocives, parce qu'on y a été forcé. On a remis des barrières, on a fermé les portes. On a dû aussi arrêter les travaux collectifs. Dans cette séquence, le pire est de confondre confinement et isolement, ce qui est arrivé dans certains lieux, où les patients qui devaient être confinés ont été enfermés dans leur



franceculture.fr/
@Franceculture

chambre. L'une des vagues qui arrivent est celle des réhospitalisations, car les gens que l'on n'a pas pu soutenir pendant ce temps-là vont plus mal encore. On voit que ceux qui se sont trop bien adaptés au confinement, parce qu'ils sont déjà dans un grand isolement, vivent aussi le retour des voix, des pensées suicidaires. Il va falloir aller rechercher ces patients-là, mettre les bouchées doubles pour faire le travail de lien. Et puis il y a ceux qui ont tenu, et qui vont craquer. Il y a enfin la vague gestionnaire. Les tutelles reprennent déjà la main. Au début, on s'est auto-organisé, on a été plus efficace que toutes les directives qui sont arrivées trois semaines plus tard. Mais là il y a une sorte de reprise en main, on nous demande de nouveau de coder les actes, de penser avant tout aux budgets, et la réforme du financement de la psychiatrie continue.

Vous défendez plutôt le modèle de ce que l'on appelle la psychothérapie institutionnelle, à laquelle vous avez consacré un premier livre en 2014 (1) ?

Je défends des pratiques, pas des étiquettes. Ce qu'il y a d'intéressant avec la psychothérapie institutionnelle, c'est qu'elle est née après un moment de catastrophe, pendant la Seconde Guerre mondiale. *Caché dans la maison des fous* de Didier Daeninckx racontait son expérience mythique, mythifiée même, à Saint-Alban, l'hôpital d'Oury. C'est un moment fondateur grâce auquel il y a eu du changement dans les pratiques.

De quoi s'agit-il exactement ?

La psychothérapie institutionnelle pense le soin aussi bien pour les patients que pour les soignants. Il s'agit de remettre en question l'ensemble du lieu et des personnes pour savoir accueillir au mieux en s'appuyant sur ses erreurs pour les déconstruire. Souvent, face à des patients qui sont violents, des soignants vont dire qu'ils sont intolérants à la frustration ou délirants, sans remettre en question le message qui leur est peut-être adressé sur leur responsabilité dans le passage à l'acte du patient. C'est se poser la question de sa propre pathologie institutionnelle, qui peut se traduire par des pathologies chez le patient.

Pourtant, les pratiques en psychiatrie restent l'isolement, la médication...

On a toujours été minoritaires, parce que cela demande une remise en question permanente, une révolution permanente. Il y a cette phrase dans *La Ménigite des poireaux*, de Frédéric Naud : « On fait la révolution permanente au ralenti pour être sûr de n'oublier personne. » Tout le monde ne va pas s'investir dans ces pratiques. Le problème, aujourd'hui, c'est l'hégémonie politique de pratiques incarnées par la fondation FondaMental dans le livre, qui veut son institut national de santé mentale pour diriger toute la psychiatrie en France, avec, pour modèle exclusif, de faire une psychiatrie « tube à essai ». Cela redouble l'enfermement des personnes en crise. Si on ne comprend pas que « le délire ne parle qu'à celui qui l'écoute », comme le dit l'association de patients HumaPsy, on est à côté de la plaque, car rien ne va faire histoire. Établir un lien entre génétique et troubles mentaux pourrait paraître rassurant, parce que la maladie échapperait à la personne. Mais, pour retrouver un pouvoir d'agir sur la maladie, c'est quand même mieux de faire le lien avec un élément de l'existence personnelle. En somme, une psychiatrie complexe permet de pratiquer la démocratie.

Le déconfinement constitue-t-il un enjeu particulier concernant les personnes qui ne consultaient pas jusqu'alors mais ont développé des troubles mentaux ?

Au-delà des dispositifs de soutien individuel, la question est de savoir comment la société va pouvoir faire place à une mise en parole des expériences plurielles de confinement, pour que les gens ne se retrouvent pas seuls avec ce qu'ils ont vécu de dépersonnalisant. Quelque chose de collectif va devoir se jouer. On n'est pas dans une phase où les tutelles valorisent le collectif. Mais beaucoup de rencontres et de liens se créent en ce moment. ■

(1) *La Santé mentale, vers un bonheur sous contrôle*, Mathieu Bellahsen, préface de Jean Oury, éd. La Fabrique, 2014.



La Révolte de la psychiatrie. Les Ripostes à la catastrophe gestionnaire, Mathieu Bellahsen et Rachel Knaebel, éd. La Découverte, 240 p., 19 €.



LA COMPAGNIE DES ŒUVRES.

Matthieu Garrigou-Lagrange

DU LUNDI
AU JEUDI
15H-16H

En partenariat avec

LE NOUVEAU Magazine Littéraire



L'esprit d'ouverture.

démonologies

de Gérard Bronner



Qu'on leur coupe la tête !

Les stars qui soutiennent l'aide humanitaire sont victimes de campagnes d'une violence extrême sur les réseaux sociaux. Campagnes qui épargnent ceux qui, tel le fondateur d'Amazon, voient leur pécule gonfler avec la pandémie.

durant le confinement mondial de 2020, on a vu un mouvement de colère s'élever des réseaux sociaux avec, comme étendard, un hashtag morbide, #guillotine2020. Ceux qu'il s'agissait de guillotiner étaient les stars du cinéma, de la chanson ou de la télé-réalité qui habituellement sont adulées mais qui, soudainement, ont paru insupportables, au point même de devenir des figures du mal. Les aristocrates des temps modernes fantasmatiquement exécutés par les révolutionnaires des réseaux. Et pourquoi une telle tension ? Tout a commencé lorsque les stars, comme elles avaient pris l'habitude de le faire à propos de toutes sortes de causes humanitaires, ont exhorté leurs concitoyens à ne pas sortir, à bien exécuter les gestes barrières...

Le chanteur américain Pharrell Williams par exemple, installé dans sa somptueuse résidence de Beverly Hills de dix chambres, onze salles de bains, offrant une vue imprenable sur Los Angeles, a demandé à ses fans de faire un don pour le personnel soignant. Gal Gadot, dernière incarnation de

Wonder Woman, l'acteur Ryan Reynolds, ou encore la star Jennifer Lopez n'ont pas été avarés de conseils prophylactiques. Cette fois, pourtant, ils n'ont pas récolté les *like* escomptés. Beaucoup d'internautes, y compris parmi leurs fans, ont été estomaqués qu'on puisse leur donner ce genre de conseil installés dans des villas de rêve.

Beaucoup d'internautes ont été estomaqués qu'on puisse leur donner ce genre de conseil installés dans des villas de rêve.

Et c'est ainsi que le hashtag #guillotine2020 s'est répandu au point de devenir un temps l'un des plus populaires de Twitter.

Mais pourquoi s'en prendre ainsi à ces stars alors que d'autres personnalités épargnées par ces mouvements de colère sont plus riches encore ? La fortune d'un Pharrell Williams, par exemple, est négligeable par rapport à celle de Jeff Bezos, PDG d'Amazon.

La réponse la plus probable est que Bezos n'exhibe pas ses biens comme le font ces stars auprès de ce qu'elles nomment leur « communauté », c'est-à-dire l'armée, souvent immense, de leurs *followers*. Bezos n'offre pas si facilement

accès à son intimité, et il ne crée pas cette proximité illusoire que les chercheurs en sciences sociales ont nommée l'interaction parasociale. Celle-ci est amplifiée par les réseaux sociaux et donne l'impression que les murs de nos vies sont devenus des vitrines offrant une visibilité au désirable sans permettre de l'atteindre plus facilement.

Ce réflexe de comparaison auquel incitent toutes ces personnalités du monde du divertissement a été destructeur au moment du confinement. La comparaison devenait en effet blessante car, cette fois, nous étions tous embarqués dans le même navire, en même temps. Que nous soyons des stars ou des anonymes, nos expériences d'isolement des semaines durant étaient commensurables. Et c'est ainsi que la colère a saisi les fans et les autres. Ces créatures adulées n'ont pas compris comment l'admiration pouvait se transformer en passion égalitaire et les conduire à devenir des figures du mal contemporain. ■

Sociologue, **Gérard Bronner** est membre de l'Académie des technologies et de l'Académie nationale de médecine. Dernier ouvrage paru : *Déchance de rationalité* (Grasset).

historia.fr

Historia

N°1 depuis 1909

+
LE GUIDE
CULTURE
DU MOIS

7 juin 1820
**L'ASSASSINAT
DU DUC DE BERRY**
par Franck Ferrand



Signature de la convention d'armistice, le 22 juin 1940, dans le wagon de Rethondes.

Juin 40

LES 20 JOURS OÙ TOUT A BASCULÉ

De la débâcle militaire à l'appel du 18 juin et à l'armistice



Actuellement en kiosque et sur smartphone



Retrouvez notre actualité sur www.historia.fr

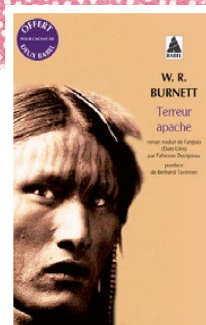
LES LIVRES DE POCHE D'ACTES SUD

BABEL



© Ryo Takemasa

POUR L'ACHAT DE DEUX LIVRES
DE LA COLLECTION,
UN **BABEL OFFERT***



*Gratuit à choisir entre
Terreur apache de W. R. Burnett, *La Dame de pique* d'Alexandre Pouchkine et *Clara et la Pénombre* de José Carlos Somoza.
Dans la limite des stocks disponibles.